3,50 $
MARS 1987

LA VIE EN ROSE

LE MAGAZINE FÉMINISTE D'ACTUALITÉ

Enquête exclusive
391 QUÉBÉCOISES DISENT
NON À LA MATERNITÉ

LE FISC A UN SEXE
Devinez lequel?

ESPAGNE
La corrida des mentalités

8 MARS 1987
On avance beau temps, mauvais temps

L'actualité vue par...
LOUISETTE DUSSAULT

LA VIE EN ROSE ET VIVAFILM PRÉSENTENT:

ROSA LUXEMBURG

avec

Barbara Sukowa / Daniel Olbrychski

«La liberté, c'est toujours, au moins, la liberté de celui qui pense autrement.»
— Rosa Luxemburg

«. . . la femme vaillante qui fait passer dans le coeur du prolétariat la flamme de sa pensée.»
— Jean Jaurès

«. . . elle faisait tout avec passion et intensité.»
— Margarethe Von Trotta

«. . . remarquablement interprétée par Barbara Sukowa.»
— Serge Dussault - La Presse

UN FILM DE
MARGARETHE VON TROTTA

GRAND PRIX D'INTERPRETATION FEMININE CANNES 1986

OTTO SANDER / DORIS SCHADE / ADELHEID ARNDT / HANNES JAENICKE
image: FRANZ RATH - BVK - / musique: NICOLAS ECONOMOU / montage: DAGMAR HIRTZ / produit par EBERHARD JUNKERSDORF

Le 8 mars et le 7e anniversaire de LA VIE EN ROSE, ça se célèbre en grand. À l'Outremont, le 5 mars à 21 heures, venez assister avec l'équipe de LA VIE EN ROSE à l'avant-première de **ROSA LUXEMBURG.**
Après la projection, nous vous offrons un verre et un brin de causette. C'est un rendez-vous?

Billet: 7$

Dès le 6 mars au Cinéma Berri.

LA VIE EN ROSE

SOMMAIRE

MARS 1987 NO 44

5
ÉDITO
Orageux en fin de journée?
Françoise Guénette

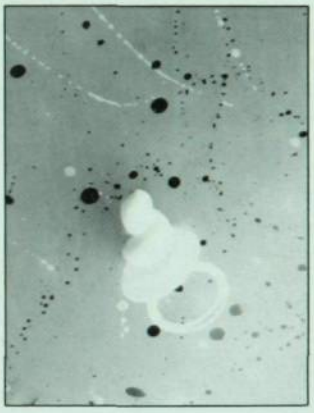
7
COURRIER

8
L'ACTUALITÉ VUE PAR...
Wonder Woman et l'espérance
Louisette Dussault

9
CHRONIQUE DÉLINQUANTE

Y a-t-il un hasard dans la salle?
Hélène Pedneault

10
ACTUEL
On avance, beau temps mauvais temps
Intersyndicale des femmes



13
CONTROVERSÉ
On n'a plus la victime qu'on avait
Marthe Vaillancourt

14
BRÈVES
Johanne Lessard

18
PRÉVU

20
ACTUALITÉ
DAMNÉE FISCALITÉ!
Mars, le mois des déclarations d'impôts. Le moment où l'on redécouvre, chaque année, que le fisc a un sexe... et que les femmes, surtout pauvres et monoparentales, ont intérêt à surveiller leur porte-monnaie. Alors que groupes de femmes et groupes populaires font de la fiscalité leur cheval de bataille, Martine D'Amours raconte quelques histoires exemplaires.
Martine D'Amours

28
ENQUÊTE
NON À LA MATERNITÉ!
Leur non est... positif. Pour les 391 Québécoises interrogées par la psychologue Marlène Carmel, la «non-maternité volontaire» n'est pas automatiquement un refus de l'enfant: si elles ne veulent pas être mères, c'est pour mieux être elles-mêmes. Premier volet d'une série sur la maternité qui se poursuivra toute l'année, voici un gros plan de ces femmes «subversives» qui ne veulent pas d'enfant... et qui osent le dire.

30
CELLES QUI NE VEULENT PAS D'ENFANT
Louise Bessette

34
COUPABLES DE LÈSE-MATERNITÉ?
Diane Poitras

37
INTERNATIONAL
Espagne
La corrida des mentalités
Gloria Escomel

40
INTIME ET POLITIQUE
Lettre à Félix
Johanne Lessard

46
BEST-SELLER
Le party de Marcel
Liliane Rocray

47
LITTÉRATURE
Lectures croisées
Duras et Paley
Nancy Huston

48
Chantal Chawaf
Gloria Escomel

49
CINÉMA
Les voyages de Sanders-Brahms
Michka Saal

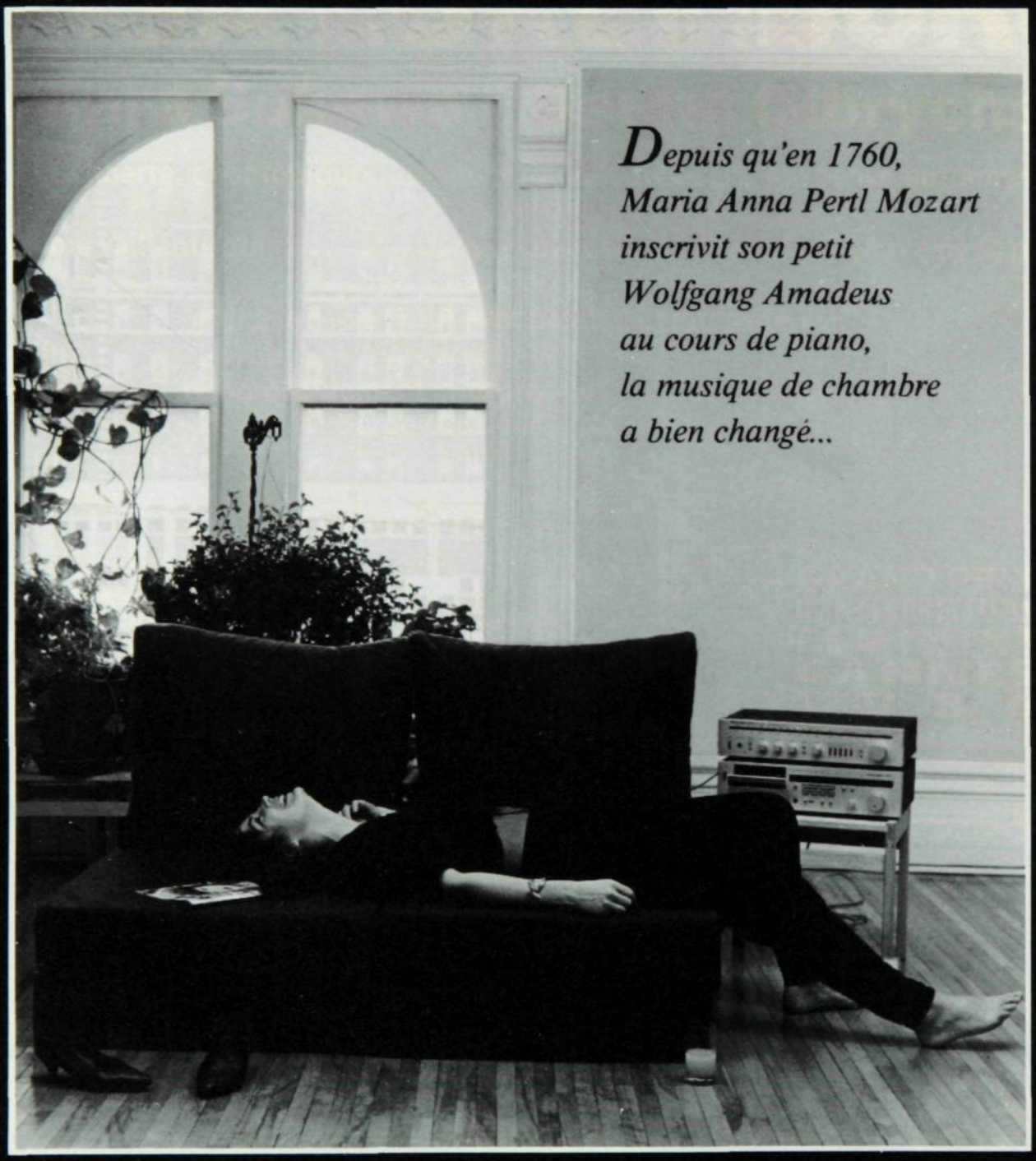
51
DANSE
Le Corps politique
Line Mc Murray

53
THÉÂTRE
La faim du fin
Anne Dandurand

61
LES CASES DE TANTE LUCIE

66
COUP DE FOUDRE
Minuit 1/4
Hélène Sarrasin
COUP DE POING
Rock et Belles Oreilles
Micheline La France

Conception de la page couverture: Tam Tam inc publicité Photo: Tilt



son or

Centre
de haute fidélité
7339, Saint-Zotique est
Ville d'Anjou
Province de Québec
H1M 3A5

Filtronique

HAUTE FIDÉLITÉ

9343, Lajeunesse
Montréal, Québec
Canada H2M 1S5
(514) 389-1377

ÉDITO

Orageux en fin de journée?

On a déjà eu le féminisme plus triomphant, si vous voulez mon avis. Je sais, je sais: c'est une «phase d'enracinement, où les pratiques sont plus importantes que les mots», pour reprendre les termes d'un communiqué récent du CSF. Je sais, je l'ai lu et je le répète même en public, de bonne foi: les femmes ont réellement progressé sur plusieurs tableaux.

La violence familiale, par exemple: grâce aux femmes on ne l'ignore plus, certains policiers se sont civilisés (hein, Jovette?) et des juges comme Jean Bienvenue à Baie-Comeau, dans l'affaire Ginette Desjardins — cette responsable du centre des femmes tuée par son ex-mari —, imposent de lourdes sentences «dissuasives» parce qu'ils reconnaissent enfin) le caractère criminel des violences «conjugales». Par ailleurs, le sexisme s'atténue dans les livres, sur les écrans et dans la langue publique; notre pouvoir économique s'affirme (avec 60 clubs d'épargne-femmes au Québec et 9 milliards $ de dépôts juste dans les caisses Pop...); il y a plus de femmes ingénieures, monteuses de lignes, députées, petites et moyennes entrepreneures, metteures en scène que jamais auparavant au Québec...

Mais je n'y peux rien: mon naturel pessimiste reprend le dessus à la moindre statistique un peu sombre. Et ce numéro de *La Vie en rose,* hélas, n'en manque pas. Moi, lire en toutes lettres que les nouvelles mesures fiscales de 1986 coûteront plus cher aux mères qu'aux pères, ça me déprime — même si je ne suis pas monoparentale du Centre-Sud.

Lire, dans le texte de l'Intersyndicale des femmes, *On avance, beau temps mauvais temps,* que la syndicalisation est toujours inaccessible aux vendeuses à commission et aux serveuses de snack-bar, et que leur salaire très minimum n'a augmenté que de 35 cents en cinq ans, ça m'énerve. Comprendre que, la désinstitutionnalisation des soins de santé se poursuivant, les femmes devront se charger de plus en plus des tâches ménagères, éducatives, non comptabilisées et toujours non payées, ça m'irrite. Savoir, en plus, que l'élaboration de ce foutu texte a failli causer l'éclatement de ladite Intersyndicale ne me rassure pas sur l'avenir de nos coalitions: serions-nous déjà rendues aux limites de nos possibles solidarités, entre femmes de conditions et de tendances différentes?

Je lis ailleurs, dans le portrait socio-économique chiffré qui sera lancé le 6 mars par la Fédération des femmes du Québec, que malgré une scolarisation accrue (51 % des diplômé-e-s universitaires de 1983) et une participation plus massive au marché du travail (49,9 % des Québécoises, 62 % des mères), les femmes, toujours confinées à leurs ghettos d'emploi, voient leur salaire s'écarter de celui des hommes et leur pauvreté relative s'accroître... En 1985, le revenu annuel moyen des Québécoises, à 11 758 $, équivalait à 55,6 % de celui d'un homme. À cette vitesse, l'égalité n'est pas pour avant 2010! Par ailleurs, même si le chômage frappe plus également les femmes — fait nouveau! —, de toutes ces mères monoparentales dont le nombre a doublé en dix ans, six sur dix vivent sous le seuil de la pauvreté. Tout ça m'enrage.

Ça m'enrage parce que «je les prends personnels», ces chiffres. Ils collent trop bien à mon propre cas, sans doute. Difficile ici de garder un recul ...journalistique. Je suis bien obligée de me reconnaître dans cette nouvelle catégorie de femmes scolarisées (plus de 15 ans) mais ne gagnant guère plus de 20 000 $ pour leur 40 heures de travail.

Et si je continue de faire le parallèle, je panique carrément. Supposons que je veuille un enfant (à 33 ans, c'est classique...): tout me déconseille de le faire. Ma situation économique (semblable à 30 % des Québécoises, je n'ai ni épargnes, ni maison, ni auto, ni fonds de pension... et je ne m'en vante pas)... comme les probabilités de durée de mon «couple». Si nous nous séparons dans trois ans, l'enfant fait, est-ce que je me retrouverai dans le 85 % des femmes qui ont la garde des marmots sans en avoir vraiment les moyens? Avec le même salaire approximatif de 20 000 $? Et toujours sans coussin financier à la banque ou ailleurs? À quêter aux portes de garderies ...qui ne répondent qu'à 15 % de la demande actuelle des parents québécois?

Quant à ma retraite, dans 32 ans à peine, j'aime autant ne pas y penser. Je me vois déjà — facilement, je vous jure — coincée dans cette majorité de vieilles femmes démunies et sans le sou. Avec énormément beaucoup de mes contemporaines baby-boomers. Ou même errant dans les rues comme ces clochardes dont *La Vie en rose* parlera en avril...

Les chiffres ont sur moi cet effet, de me plonger dans l'absurdité, l'impuissance... et la mauvaise conscience. Je suis là à essayer de tout avoir: un travail passionnant et qui ait un impact social, des ami-e-s, une relation amoureuse vivante, un enfant, des vacances, et de l'argent, plus d'argent... alors qu'autour de moi tellement de femmes s'appauvrissent, perdent des plumes, gaspillent leur vie à gérer la pénurie, à essayer de survivre... Sans parler du bonheur. Comment sortir de cette impuissance? Comment se donner les moyens de nos désirs, et gagner le respect de nos droits? Et comment le faire collectivement?

Car la tentation est grande de se replier sur soi, de miser sur sa petite vie, son couple, son bébé ou sa carrière, de sauver sa peau. De réussir, au moins, son bonheur à soi. Surtout quand on se sent faite de l'étoffe des petites-bourgeoises plutôt que des héroïnes désintéressées de la mission sociale...

Mais un sursaut du sens de l'honneur, peut-être, me retient, et la peur de vivre dans le mensonge par omission dont nous menaçaient ces bonnes Ursulines, en faisant semblant de ne pas voir le malheur et la détresse qui encerclent ma bulle somme toute confortable. Alors j'essaie de garder les yeux ouverts, de ne pas céder au défaitisme facile, d'identifier aussi les victoires récentes des femmes, d'imaginer les nouvelles formules d'un féminisme pluraliste et efficace, de remettre mentalement à leur place les Real Women, de repousser le moment de la trêve, d'échapper à cet «entonnoir idéologique» évoqué par Diane Poitras dans l'enquête sur la non-maternité, qui me ferait enfanter pour de mauvaises raisons... et de résister aux autres multiples symptômes du complexe de Cendrillon — ou du post-féminisme?

En me disant qu'après tout, j'aurai toute la mort pour tricoter (sic).

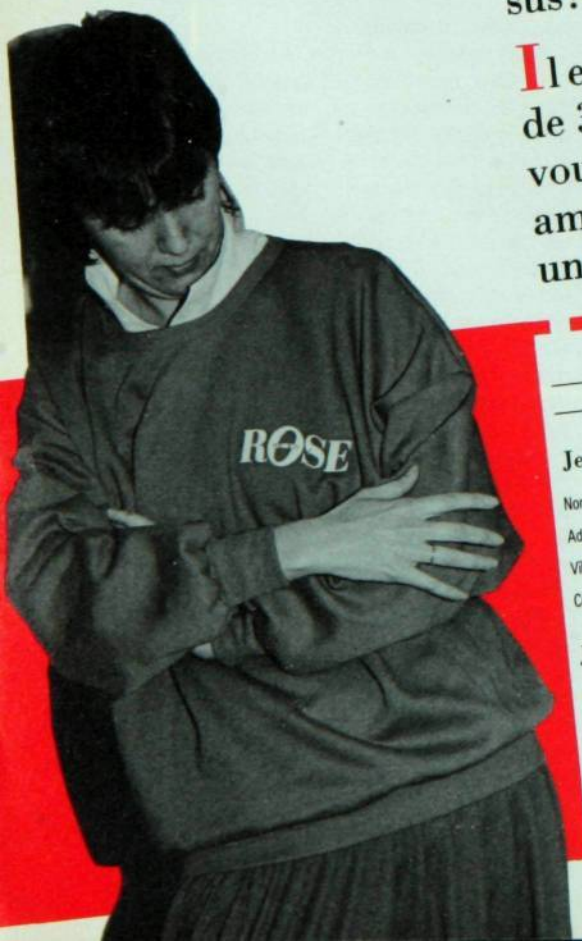
Voilà où j'en suis, à la veille de ce huit mars 1987, et du septième anniversaire d'une belle aventure: *La Vie en rose.* Une féministe parmi bien d'autres. Un peu fatiguée mais contente de ce qu'elle voit dans le rétroviseur collectif — et malgré tout facile à «remonter».

FRANÇOISE GUENETTE

ENFIN!

LA VIE EN ROSE
vous dévoile ses ...dessus!

Vous raffolerez de ces superbes chandails LA VIE EN ROSE, offerts à 30% de rabais avec tout abonnement.
Et par la même occasion recevez chaque mois, à votre porte, les grands dossiers de l'actualité... voilà qui vous assurera de toujours garder le dessus!



Il est bien entendu que si vous voulez profiter du rabais de 30% sur les chandails, vous devez vous abonner. Si vous êtes déjà abonné(e), vous pouvez abonner un(e) ami(e). Les chandails sont en coton/polyester, taille universelle. Le polo est blanc et le sweatshirt est fushia.

____ polo(s) à 13,99$ chacun: ☐ à moi ☐ à un(e) ami(e) ☐ 19.99$ sans abonnement
____ sweatshirt(s) à 12,99$ chacun: ☐ a moi ☐ à un(e) ami(e) ☐ 18,99$ sans abonnement

Je m'abonne ☐ Je me réabonne ☐

☐ 3 ans/33 numéros 63,95$
☐ 2 ans/22 numéros 43,95$
☐ 1 an/11 numéros 24,95$

A l'étranger (1 an): ☐ Par avion 37,95$ ☐ Voie de surface 34,95$

Nom _____
Adresse _____ Province _____
Ville _____ Téléphone _____
Code postal _____

Ci-inclus mon paiement:
☐ Chèque/mandat-poste
☐ Visa* ☐ MasterCard*

*No de la carte _____
Expiration _____

J'abonne un(e) ami(e) ☐

Nom _____
Adresse _____ Province _____
Ville _____ Téléphone _____
Code postal _____

____ S.V.P. Retirez mon nom de la liste des abonné-e-s si vous la louez à des fins commerciales.

LA VIE EN ROSE 3963 ST-DENIS MONTRÉAL (QUÉBEC) H2W 2M4

COURRIER

Chères filleules

...qui m'embrassiez en février, à la suite de votre demande spéc. . . . , il y a dans ce num. . . au moins cinq cases faciles à remplir. Suivez les ■. Un cadeau, quoi! Ma tante comprend que vous ayez lâché l'école trop tôt, mais essayez de devenir autod. . . . . s! Embrassez-moi encore!

Tante Lucie

Haro sur les poubelles

J'ai un chum extraordinaire: il reste à la maison, s'occupe de notre fille, passe la balayeuse et lave la vaisselle pendant que je gagne notre pain quotidien. Pourtant, j'ai un problème. J'ai l'impression de reproduire le comportement que nous reprochions collectivement à nos hommes lors des années 70: carrière, affaires, aventures passagères!

Pourriez-vous consacrer quelques chroniques délinquantes à ce sujet, car depuis que j'en ai pris conscience, je suis malheureuse et je cherche la solution idéale, en vain! Et dire que je n'aurai pas 30 ans avant quatre ans! Une fille tannée de sortir les poubelles,

Sylvie B.
Sept-Îles

Dette personnelle

Je vous envoie deux chèques. Le premier pour régler une vieille dette «personnelle»: quand j'ai su que vous étiez en difficultés financières, j'étais dans la même situation, mais je me suis promis que lorsque ça irait mieux... Alors voilà, ça va un peu mieux et c'est ma façon de vous dire que je crois en vous. Le deuxième chèque, c'est pour abonner la maison où je travaille: La Clé sur la porte est une maison d'hébergement pour femmes et enfants victimes de violence; j'y suis coordonnatrice depuis avril 1986. Et je trouve que vous manquez ici...

Merci pour la bouffée d'air frais que vous me soufflez chaque mois. Comme je suis fière d'être femme, comme je m'aime quand je vous reçois!

Marie Perreault
Saint-Ours

Chasse aux sorciers?

L'article «Les mères mal aimées» (LVR, déc. 1987) traduirait-il le désir de madame Françoise David de se lancer à la chasse aux sorciers en s'appuyant sur le problème très grave des enfants maltraités? On y laisse sous-entendre que les hommes ont une tendance, appelons-la instinctive ou naturelle, à battre et à torturer «l'autre» alors que les femmes, elles, ne le font que si elles sont «débordées, dépressives, en perte de contrôle...», donc que si elles subissent «l'autre».

Première remarque: madame David s'applique à faire ici des généralités qui sont propres à rendre sourds certains hommes; pour d'autres, c'est un peu trop facile et décevant... Deuxième remarque: il est vrai que des hommes battent leurs proches (au sens large ou au sens strict); mais, au contraire de madame David, je crois que ces personnes le font aussi parce qu'elles subissent certaines situations causant chez elles une détresse affective et émotive. Je n'invite personne à «accepter» une situation comme celle-là, ce serait le comble de la stupidité humaine! Par contre, je me permets de suggérer à madame David de rendre plus perméable sa compréhension à ce que l'autre moitié de la terre peut vivre... Pour ce faire, il aide de relire le texte de madame Marchessault «On n'a plus la police qu'on avait» (LVR, nov. 1987), en particulier son dernier paragraphe où elle pose un regard clairvoyant sur un avenir finalement pas très lointain.

Yves Côté
Montréal

Folles?

«Te prends-tu pour une folle, madame chose?», nous demandaient les Éditions de la Pleine Lune il y a quelques années... C'est un peu la question que je me pose en voyant, dans votre numéro de décembre, que 15 des 24 «femmes professionnelles» sont des psychologues, psychothérapeutes... (63%). Ou bien les féministes n'ont pas accès à une large gamme de professions, ou bien...?

Marie-Michèle
Montréal

Rions un peu

J'ai été bien heureuse, en écoutant les **Beaux Dimanches** («Et les hommes alors?») du 11 janvier, d'apprendre que tous ces hommes qui me passent sous le nez, seuls au volant de leur voiture lorsque j'attends l'autobus par -15° C, que tous ces hommes donc sont les vraies victimes du sexisme parce qu'ils «se sentent obligés de conduire», et que c'est moi et mes voisines de file qui sommes les véritables privilégiées d'un système où «les hommes sont plus nombreux à mourir d'accidents d'auto». Gageons ensemble, histoire de se tenir au chaud, qu'ils sont aussi plus susceptibles de s'étrangler d'une gorgée de champagne, un peu comme les Blancs d'Afrique du Sud (les vraies victimes du racisme...). (Voir Flash p. 60).

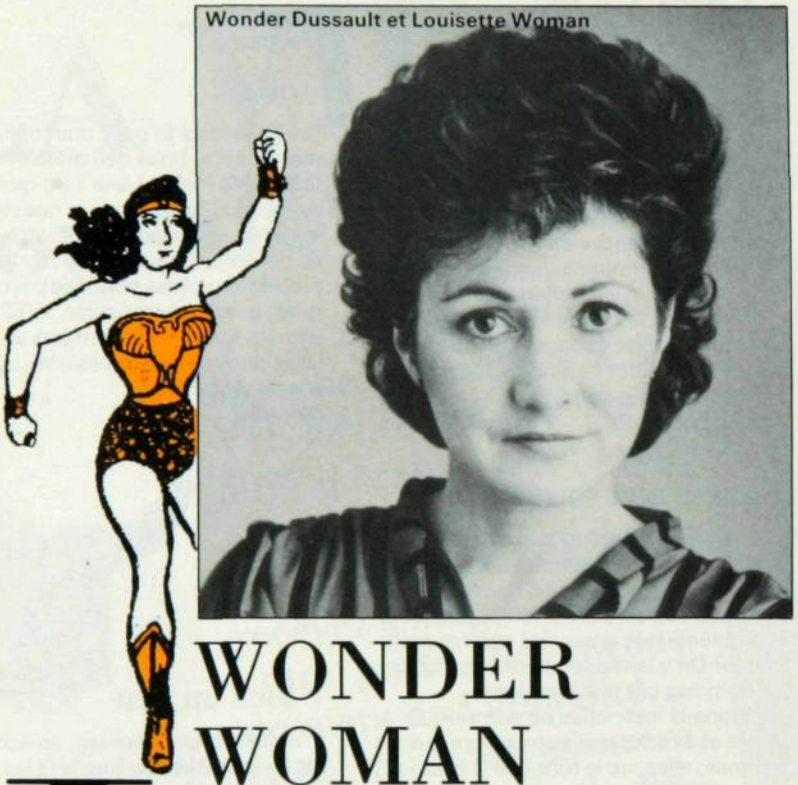
Lise Lapierre
Montréal

CONSEIL D'ADMINISTRATION: Camille Bachand, Camille Gagnon, Nathaly Gagnon, Françoise Guénette, Andrée Lafortune, Lise Moisan, Greta Nemiroff, Francine Pelletier
DIRECTION GÉNÉRALE: Lise Moisan
RÉDACTION: Sophie Gironnay, Françoise Guénette, Johanne Lessard
COMITÉ DE RÉDACTION: Anne-Marie Alonzo, Lynda Baryl, Louise Bessette, Martine D'Amours, Anne Dandurand, Françoise David, Gloria Escomel, Hélène Lévesque, Line Mc Murray, Hélène Pedneault, Francine Pelletier, Diane Poitras, Michka Saal, Hélène Sarrasin
ADMINISTRATION: Johanne Isabelle
SECRÉTARIAT: Christiane L'Heureux
DIRECTION ARTISTIQUE: Diane Blain
PAGE COUVERTURE: Tam Tam Inc. publicité
COLLABORATION: Louisette Dussault, Louise Gareau-Des Bois, Lucie Godbout, Nancy Huston, Micheline La France, Liliane Rocray, Marthe Vaillancourt
ILLUSTRATION: Andrée Brochu, Mira Falardeau, Gail Gelther, Mireille Levert
PHOTOGRAPHIE: Suzanne Girard, Tilt
CORRECTION: Dominique Pasquin
COMPOSITION ET MONTAGE: Photocomposition Trëma Inc.
DISTRIBUTION: Les Messageries de presse Benjamin Ltée: 645-8754
PUBLICITÉ: Claude Krynski, Lisa Lamontagne: 843-7226
GRAPHISME PUBLICITAIRE: Marjolaine Beaudoin
ABONNEMENTS: 1 an, 11 numéros: 24,95 $; 2 ans, 22 numéros: 43,95 $; 3 ans, 33 numéros: 63,95 $. Tarif international pour un an, par voie de surface: 34.95 $, par avion: 37,95 $. Marie France-Poirier: 843-8366

LA VIE EN ROSE est subventionnée par le Conseil des arts du Canada, par le ministère des Affaires culturelles du Québec, par le ministère des Communications du Canada et par le Secrétariat d'État, Programme de la femme.

LA VIE EN ROSE est publiée par Les Productions des années 80, corporation sans but lucratif. On peut nous joindre de 9 h. à 17 h., du lundi au vendredi, au 3963, rue Saint-Denis, Montréal, H2W 2M4, ou en téléphonnant: (514)843-8366 ou 843-7226.

COPYRIGHT 1986: LA VIE EN ROSE Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés. Dépôt légal: Bibliothèques nationales du Québec et du Canada ISSN-0228-5479. Indexée par Radar et membre de l'Association des périodiques culturels québécois. Courrier de 2e classe: 5188. Commission paritaire 4 067 CDN.



WONDER WOMAN ET L'ESPÉRANCE

Je meurs de trac! Demain, première lecture de mon spectacle *Pandora ou mon petit papa* devant mes collaboratrices et collaborateurs! Et ô hasard! Mais le hasard existe-t-il? *La Vie en rose,* cela me flatte, me demande le même jour de commenter l'actualité... Oh! honte! Moi, la studieuse au *Devoir* matinal, qui dîne avec *La Presse* et se couche avec ses magazines... avouerai-je que je ne lis plus rien? Avouerai-je que depuis quatre mois, j'ai abandonné toute la pagaille extérieure pour plonger dans le maëlstrom intérieur des relations père-fille? (Après mon spectacle *Môman,* c'était couru!) Avouerai-je que je ne peux plus rien voir de la violence extérieure tant que je n'aurai pas trouvé la source de ma propre impuissance?

Ça fait toujours mal un échec! J'ai pris sur mon dos des responsabilités qui ne m'appartenaient même pas! Je me suis transformée en Wonder Woman pour préserver l'image de chevalier de papa...

— *C'est moi qui donne, papa! C'est moi le pourvoyeur depuis que t'es parti! C'est moi l'homme! Je suis un homme!*

— *Pis un père! T'es aussi le père de tes enfants. T'es pas tannée? Y en ont un, père! Fous-lui la paix, vinyenne! Laisse-le se débrouiller avec sa paternité à lui! Toi, être juste une femme, t'en as déjà assez! Sois une femme et occupe-toi de tes filles, en mère responsable!*

Être *juste* une femme! Je sais même pas ce que c'est! Et une mère responsable! Y est bon, lui! Être mère aujourd'hui et voir ce qu'on va laisser à nos enfants: la guerre, la planète polluée, le chômage, l'inflation! Pis encore! Si on laisse une planète! Brr...! J'aime autant pas y penser! Mais mes filles! Elles ne sont pas folles! Elles le sentent bien qu'on est assises sur une marmite! Comme Éric, leur petit ami à qui je demandais (innocente!) ce qu'il avait envie de faire plus tard: «Rien!!! Quand je vais être grand! Ça va être toute pété!»

Honteuse, j'étais! Découragée! Nous les adultes, on fait semblant! Notre peur, ça fait longtemps qu'on vit avec, qu'on la refoule! Mais les enfants, eux, la sentent! Notre fuite de la réalité les laisse dans un état d'incertitude et d'inquiétude vis-à-vis de l'avenir! Ils peuvent bien se sentir démobilisés et dépressifs! Ça mène au suicide collectif, notre attitude! Ça continue d'engendrer la peur de l'autre, de l'ennemi éventuel!

La fille d'un de mes meilleurs amis, 20 ans: pendant dix jours tous les symptômes du cancer... 20 ans!!! Le drame... puis, non! Erreur! Les tests démontrent que c'est un virus! Un nouveau virus! Elle va peut-être s'en sortir! Ça dépend de son système immunitaire! Un nouveau virus! La pollution n'arrête pas, elle!

Mes amis ont eu peur: «La culpabilité! Tu ne peux pas savoir! La peine! C'est pire que de mourir soi-même! Et là, tu te mets à penser aux millions de parents qui vivent ça quotidiennement! En Afrique, au Liban! En Amérique latine! Pis tu te dis: Maudit! Pendant qu'il se dépense neuf cents milliards par an pour l'armement, des millions d'enfants meurent de faim, dans des souffrances épouvantables, et des millions d'enfants pensent qu'ils n'auront pas d'avenir! La pollution continue d'engendrer de nouvelles maladies, de détruire l'environnement et notre potentiel génétique au nom du confort et de la sécurité de quelques-uns!»

Ça serait peut-être ça, être une femme! Savoir que je peux me faire entendre. Parler pour mes filles. J'ai pus d'autre mission: ne pas détruire leur goût de la vie! Leur laisser le même espoir que j'ai reçu en partage en venant au monde... comme dans mon spectacle: l'espérance au fond de la boîte de Pandore. Je sens que je vais devenir tigresse! Bien sûr, j'aurai à lutter contre mon apathie naturelle: ça fait boy-scout, les mouvements pour la paix, la dénucléarisation... Moi qui commençais juste à me guérir de mes vieilles tendances «peace-love»... Faut peut-être que je les revoie à la lueur de ma nouvelle conscience! Plus adulte! Moins délinquante!

Un ami m'envoie un communiqué du Centre québécois pour le désarmement nucléaire et la santé communautaire[1]. Ils envoient 30 enfants en URSS rencontrer d'autres enfants: pour démystifier l'ennemi potentiel, échanger, jouer ensemble, voir ses vraies différences et surtout ses similitudes. Puis, témoigner de ce qu'on a vécu. Bravo!!! Je me demande s'ils n'ont pas besoin d'une recrue capable de parler fort?

1. Le Centre québécois pour le désarmement nucléaire et la santé communautaire, 110, av. des Pins Ouest, Montréal, Québec H3A 1A3, tél: 843-8543.

Photo: François Brunel

Y A-T-IL UN HASARD DANS LA SALLE?

Illustration: Gail Geltner

Ça y est, la Science fornique. Les lits vont devenir une espèce en voie de disparition, comme les baleines bleues. Je le savais. Je les voyais venir, les scientifiques, avec leurs seringues et leurs éprouvettes en forme de phallus. Déjà. C'était donc de la préméditation.

Et voilà que les vagins sont remplacés en douce par des bocaux de vitre: le réceptacle parfait, édenté d'avance, lisse, transparent, inodore, incolore, contrôlable, magnifique. Sigmund, le fameux continent noir vient de prendre la même débarque que l'Atlantide. Tu peux dormir sur ce qu'il te reste de tes deux oreilles, la Science a vaincu l'imaginaire et son cortège de maladies.

Depuis qu'une seringue peut s'accoupler avec un bocal, il n'y a plus de complexes, plus de gêne mais seulement des gènes, plus de cris de jouissance mal placés derrière les portes, ces cris dont on ne sait même pas d'où ils viennent tant ils sont profonds et sans aucun rapport avec le quotidien et le four micro-ondes. Mais ces cris, qui ne nous ressemblaient pas à cause de notre haut niveau de civilisation et de raffinement, donnaient parfois des bébés si les deux corps en présence n'étaient pas du même sexe. (Faisons ensemble un exercice de mémoire, c'est loin tout ça.) (Quel pattern d'hystérie quand on y pense...) Finies les MTS: les condoms ne sont plus bons qu'à faire des ballounes. Jean-Yves Desjardins peut aller se rhabiller et alimenter son feu de foyer avec ses caisses de livres. Plus de problèmes de sexe. Nous n'aurons plus qu'à aller faire nos dépôts régulièrement aux banques de sperme et d'ovules, puis à revenir se regarder dans les yeux et cultiver l'Amitié.

La reproduction est assurée, nous pouvons enfin nous reposer de l'Amour, cette horrible maladie souffrante qui finit mal une fois et 3/4 sur 2 et qui brise systématiquement ce qui aurait pu être de si belles amitiés à cause du Sexe qui rend aveugle, sourde et folle, qui fait prendre des valiums ou des antibiotiques, et qui fait augmenter en flèche le taux de journaux intimes et de poèmes plates. Merci la Science, vive la Mère Machine!

Ça y est, j'ai mal au coeur. Non ce n'était pas un discours de Gilberte Côté-Mercier ou de Réal Caouette. C'était encore mon imagination qui galopait comme si elle sprintait dans une fin de course. J'ai des montées d'imagination comme d'autres ont des montées de fièvre ou de lait. Et après j'ai mal au coeur.

Tout ça parce que Nicole a fait une farce. Elle a dit qu'elle craignait que les gens qui naissent après avoir été des embryons congelés soient tous frigides.

C'est sûr que c'était drôle sur le coup. Mais après — je ne sais jamais quel bord va prendre mon imagination — j'ai eu peur pour le hasard. J'ai un faible pour lui. Et je me suis dit que si on continuait de vouloir le contrôler et de le traiter de chien sale comme les scientifiques le font à mots couverts, il allait se retourner contre nous. Déjà que les scientifiques n'étaient pas contents de la Terre et qu'ils ont essayé de la refaire à leur image et à leur ressemblance. Ça n'est pas joli, joli. Et la Terre a commencé à se venger, à craquer de partout...

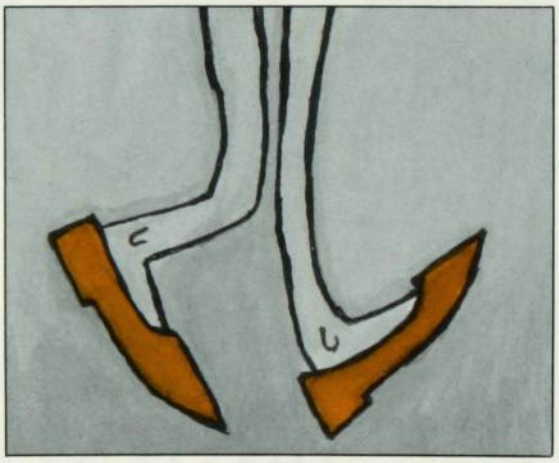
Voilà qu'ils s'en prennent maintenant aux humains qui naissent avec des tas de tares et qui ont le défaut majeur de ne pas être éternels. Les scientifiques ne peuvent pas laisser faire ça, chevaleresques comme ils sont. Alors ils volent à la rescousse des couples infertiles... disent-ils. Ils ont dit aussi, dans le temps, qu'ils avaient aidé à gagner la guerre, le 6 août 1945. Moi j'aurais préféré qu'ils laissent faire le hasard. Tout le monde a eu peur. Et on sait bien maintenant que tout le monde avait raison d'avoir peur... Saint-Testart[1] priez pour nous.

HÉLÈNE PEDNEAULT

1. Jacques Testart, biologiste, est l'un des pères du premier bébé-éprouvette français. En septembre 1986, il lâchait sa bombe: «Je n'irai pas plus loin», et proposait un moratoire international sur la recherche en reproduction humaine.

8 MARS 1987

ON AVANCE,



BEAU TEMPS MAUVAIS TEMPS

La mode est au Merveilleux Monde des Affaires, solidement appuyé par l'État déréglementeur et privatiseur. Que deviennent, dans ce contexte, les acquis des femmes? À ses membres, mais aussi à toutes les femmes intéressées, regroupées ou non, syndiquées ou non, l'Intersyndicale des femmes propose, pour le 8 mars, un texte de réflexion pour alimenter le débat: *On avance beau temps mauvais temps*. L'Intersyndicale des femmes représente environ 275 000 travailleuses des secteurs privé, public et parapublic, regroupées dans huit organisations syndicales (CSN, CEQ, etc.[1]). Nous reproduisons ici des extraits de ce texte.

Beau temps mauvais temps, déterminées, persistantes, les femmes continuent de se battre pour faire reconnaître leur égalité pleine et entière. Au fil des ans leurs revendications se sont transformées et visent maintenant tous les domaines. Les analyses et les revendications ne se limitent pas aux grandes questions spécifiques. **On avance... beau temps... on avance...**

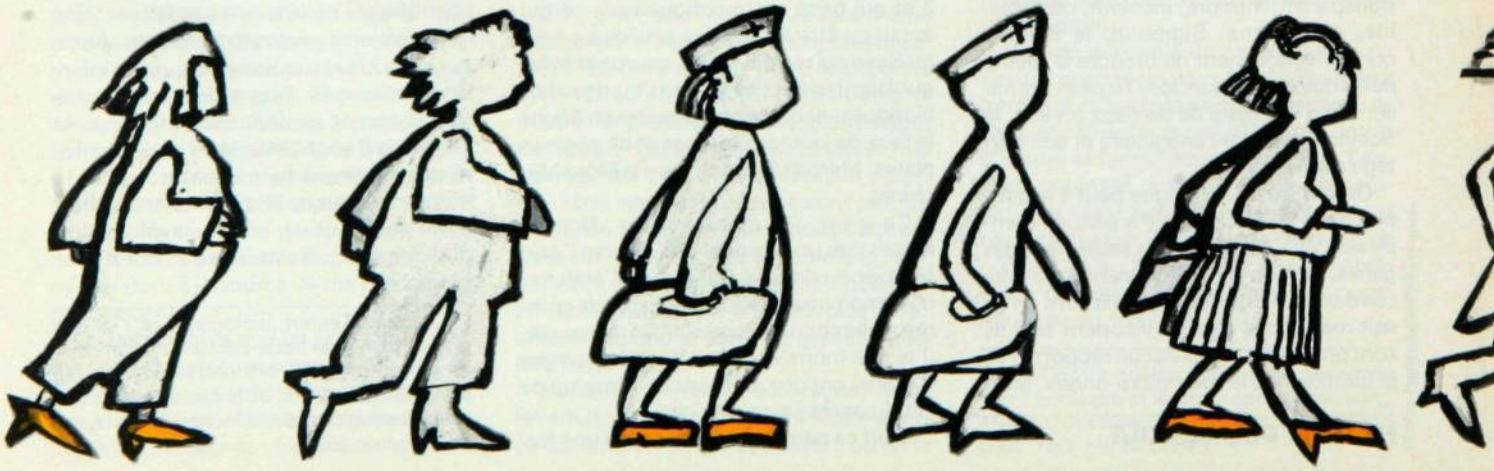
L'économie, la fiscalité, la qualité des emplois, la santé-sécurité au travail, les médias, la politique, le syndicalisme, l'écologie, la paix, la retraite, la culture, la publicité, la santé, l'éducation (...) etc., sont autant de domaines où les femmes aujourd'hui prennent leur place et proposent de nouvelles valeurs. Bien qu'encore grandement absentes de nombreux secteurs d'activités, on constate tout de même une augmentation du nombre de femmes dans plusieurs occupations traditionnellement réservées aux hommes. Les femmes veulent leur place partout et la revendiquent. Les mentalités changent; malgré la résistance de certains nostalgiques des services gratuits à la maison.

Beau temps mauvais temps, les femmes ont appris qu'elles ne pouvaient compter que sur elles-mêmes, sur leur unique détermination, leurs propres organisations et leur propre vision de la société pour modifier le cours des choses, pour infléchir les décisions et améliorer ainsi leur quotidien.

On avance... beau temps mauvais temps. Il y a eu des hauts et des bas, des gains et des reculs. Les poursuites entreprises devant les tribunaux contre les médecins pratiquant des avortements ont amené les femmes à entreprendre une fois de plus des moyens de pression pour obtenir leur droit au libre choix. **Mauvais temps... l'orage nous guette... mauvais temps... l'orage...**

Au plan des relations de travail, là où le baromètre est souvent au plus bas, rappelons seulement que le plus grand groupe de femmes syndiquées, celui du secteur public, n'a pas encore légalement le droit de négocier librement les salaires

Illustration: Claire Beaulieu



l'ensemble de leurs conditions de travail. Rappelons aussi que l'accès à la syndicalisation est toujours aussi difficile et compliqué pour les travailleuses non syndiquées. **Mauvais temps... le temps est surtout au beau fixe.**

Certes les mentalités changent... on avance! Au plan des rapports entre les femmes et les hommes, malgré le temps souvent orageux, les éclaircies semblent plus fréquentes qu'auparavant, les femmes sont de plus en plus conscientes de ce qu'elles sont, de ce qu'elles veulent comme relation. Certains hommes, confrontés au «féminisme», commencent à remettre en question leur propre condition, leur manière de vivre avec les femmes. Avec tout ce branle-bas, pour ne pas dire brasse-camarade, on en conclue que les femmes s'affirment, affichent et imposent plus clairement qu'auparavant leurs choix. **On avance... beau temps... mauvais temps.**

Les mesures prises pour éliminer le harcèlement sexuel, la publicité et l'information sexistes dans les milieux de travail commencent maintenant à s'inscrire dans les conventions collectives. **On avance... beau temps... mauvais temps... beau temps.**

La violence en milieu familial est plus connue et de plus en plus dénoncée. Des groupes de femmes ont fait des pressions politiques pour sensibiliser la population, les gouvernements et les divers intervenantes et intervenants sur cette question. Les femmes savent aujourd'hui plus qu'avant qu'elles n'ont pas à supporter cette violence. **On avance! Beau temps mauvais temps...**

Beau temps mauvais temps, les femmes continuent de revendiquer sur des questions qui leur sont plus spécifiques, telles que l'accès à l'égalité, les garderies, les droits parentaux, la santé (...) Malgré tout, en 1987, les femmes n'ont guère plus de temps ni d'argent pour s'occuper d'elles. Toujours occupées, accomplissant gratuitement des tâches non comptabilisées, invisibles pour plusieurs, en 1987, l'égalité des femmes exige la reconnaissance économique de leur travail.

Beau temps mauvais temps, les gouvernements passent mais l'infrastructure composée majoritairement de femmes, «sages bénévoles» que nous sommes, reste. Les femmes continuent de produire des services gratuits: nourrir, soigner, éduquer, garder, accompagner, bref, les femmes assurent la relève quand on réduit ou que les servicés collectifs sont insuffisants. Notre travail non rémunéré, celui effectué à la maison ou ailleurs bénévolement, n'est pas comptabilisé dans le produit national brut, mais on compte encore toujours sur nous pour le faire.

L'arrivée au pouvoir des gouvernements Mulroney et Bourassa plus récemment n'augure rien de bon pour les femmes. Comme Reagan et Thatcher aux États-Unis et en Angleterre, le Québec a fait siens des grands courants politiques et économiques qui agitent le monde occidental. L'heure est au libre marché, à la privatisation, à la dérèglementation: l'État est devenu une *business*.

Au Conseil du Trésor, on gratte les fonds de tiroir et on vend les bijoux de famille pendant que notre électrifiant Premier ministre élabore son projet de Baie James 2. La relance économique du Québec, nous fait-on savoir, passe par la diminution des services publics et la non-intervention de l'État dans l'économie...!!!???

Or, l'esprit comptable dominant l'entreprise privée n'a jamais fait de cadeaux aux femmes ni aux organisations qui les représentent. Le salaire minimum a augmenté de 35 sous en 5 ans. «Des peanuts!», disent les femmes avec raison.

L'autonomie financière des femmes, l'amélioration de leur qualité de vie dépendent inévitablement des choix politiques des gouvernements. La majorité des femmes âgées du Québec vivent sous le seuil de la pauvreté. Qu'ont fait les gouvernements ces dernières années pour tenter d'améliorer leur qualité de vie, leur autonomie financière?

Chaque fois que les femmes font un gain spécifique, d'autres décisions politiques des gouvernements viennent constamment en diminuer ou annuler les effets. Quels sont par exemple les impacts financiers et sociaux de la désinstitutionnalisation sur les femmes? À quoi ça sert d'avoir des congés de maternité si les femmes n'ont pas d'emploi?

Oui, les femmes avancent beau temps mauvais temps, oui les mentalités changent, les législations nous accordent une certaine reconnaissance, une égalité de fait qui n'élimine pas pour autant les discriminations quotidiennes que vivent les femmes. Certes, les discriminations grossières ont presque disparu, mais les véritables causes de la discrimination faite aux femmes, de leurs difficultés à faire reconnaître la valeur de leur travail proviennent des structures mêmes de notre société. Une discrimination plus profonde, historique, engendrée par le système capitaliste, système qui repose sur la suprématie de la minorité sur la majorité, de la domination d'un sexe sur l'autre.

Après plus d'une année avec le gouvernement Bourassa, les femmes constatent que l'idéologie néo-libérale qui inspire ses choix politiques est non seulement en opposition avec les besoins actuels et futurs des femmes et de l'ensemble de la population, mais est aussi en opposition avec un projet plus global d'une société plus égalitaire.

Le gouvernement Bourassa version vidéo-clip a oublié que derrière la mystification des chiffres il y a une autre réalité, celle d'une majorité de femmes qui exigent des emplois de qualité, des salaires décents, des revenus leur permettant d'avoir une vie et une retraite plus ensoleillées. ◇

1- Confédération des syndicats nationaux, Centrale de l'enseignement du Québec, Syndicat des fonctionnaires provinciaux du Québec, Fédération des syndicats des professionnelles/professionnels et infirmiers et infirmières du Québec, Fédération québécoise des infirmières et des infirmiers, Cartel des organismes professionnels de la santé, Centrale des syndicats démocratiques, Syndicat des professionnelles et des professionnels du Gouvernement du Québec.

On peut se procurer le journal *On avance beau temps mauvais temps* en communiquant avec Denise Larochelle au (514) 598-2097.

LE THÉÂTRE D'UN TEMPS PRÉSENTE

Les femmes ont partout leur place mais elles ont besoin de moyens . . . Le Théâtre d'un Temps en est un.

J' t'aime ben qu' trop

de Jocelyne Beaulieu

une pièce traitant de la violence
faite aux femmes
dans leur vie de couple

DISPONIBLES SUR COMMANDE

à venir en mai 1987:

une nouvelle
pièce de Jocelyne Beaulieu sur
le rapt d'enfants par
leurs parents

Le Théâtre d'un Temps

C.P. 657
succursale Desjardins
Montréal, Québec H5B 1B4

(514) 767-9363

photos par Natalie Tessier

CONTROVERSÉ

ON N'A PLUS LA VICTIME QU'ON AVAIT!

Il y a déjà quelques mois, dans le numéro de novembre de *La Vie en rose*, l'écrivaine Jovette Marchessault signait un Journal intime et politique intitulé *On n'a plus la police qu'on avait*. Elle y racontait comment sa voisine, Lucienne, était venue se réfugier chez elle en pleine nuit pour fuir la violence de son mari, et toutes les péripéties qui s'en étaient suivies, y compris la rencontre d'un policier particulièrement compréhensif. Personnel, ce texte de Jovette ne prétendait évidemment pas à l'enquête approfondie sur la violence familiale, un problème dont nous connaissons, à *La Vie en rose*, la complexité et la gravité. Il a pourtant inquiété au moins deux lectrices, qui nous ont écrit. Nous reprenons ici les propos de Marthe Vaillancourt, elle-même intervenante en violence familiale depuis plus de 10 ans, actuellement au CLSC de Jonquière.

Illustration (détail): Thérèse Godbout

«On n'a plus la police qu'on avait»? Longtemps intervenante sociale dans un bureau des enquêtes criminelles de la Sûreté du Québec, amenée à collaborer avec les Sûretés municipales, j'ai rencontré bon nombre de policiers. C'est vrai, plusieurs suivent des cours et s'efforcent d'être plus compréhensifs envers les femmes victimes de violence. D'autres demeurent ce qu'ils sont, ni meilleurs ni pires que la société dont ils sont issus. Mais vraiment, Jovette, ce policier était hors pair, et cette victime... hors série!

Pas le temps de se retourner que l'agent Michel O. est sur les lieux, présent et disponible comme s'il n'avait que ce cas à suivre! Méfions-nous! Il est sûrement caféinomane au rythme où il engloutit vos cafés! Mais c'est son seul défaut puisqu'il est préoccupé par la condition masculine, qu'il se promène en vêtement arc-en-ciel et qu'il a une femme merveilleuse qui deviendra votre amie.

La victime, elle, est moins chanceuse. Tout le monde agit correctement, y compris dans la salle d'urgence, sauf elle. Primo, vous la dites raciste: «Mon mari travaille chez les Arabes... Il a une maîtresse là-bas. Une Arabe! Il me préfère une Arabe!» Et quelle façon de décrire sa jaquette! «Une robe de nuit largement échancrée par devant et par derrière, taillée dans un tissu *cheap* qui imite la peau du léopard! Pourquoi portait-elle cette robe de séductrice si son mari a la syphilis?». Ce soupçon, au sujet de la robe de nuit et de la maladie du mari, laisse planer un doute. Les femmes battues, dès lors, perdent de la crédibilité. Ne seraient-elles pas... portées à l'exagération, menteuses? Pourquoi se préoccuper de leur désarroi, s'il peut être fictif?

Votre texte laisse un message amer: si une amie battue se présente à votre porte, ne l'aidez surtout pas, sinon vous vous préparez toute une série d'embêtements et, comble de malheur, vous risquez de perdre cette amie. Je dirais plutôt: à ces femmes, ouvrez votre porte et votre coeur. Vous découvrirez alors des femmes formidables, généreuses à l'excès, à qui on n'a pas appris à ne pas aimer. Et vous éprouverez du ressentiment envers une société qui a transformé un être fier et plein de capacités (comme vous) en quelqu'un qui se croit responsable de ce qui lui arrive et, pire, en a honte. Car le problème des femmes battues est d'abord celui d'une société misogyne et sexiste qui n'arrive pas à respecter la moitié de sa population.

Depuis dix ans, j'en ai rencontré des victimes, des milliers. J'ai vu toutes les formes de violence, toutes les situations imaginables ou non. J'ai partagé la vie de certaines pendant des mois, avant qu'elles décident de quitter un mari violent. J'en ai vu, plus rares, qui rouspétaient à la première claque. Chaque cas unique.(...)

À la Cour, il arrive qu'elles craignent trop de sévérité envers leur mari; elles regrettent leur plainte, voudraient la retirer (la mansuétude des femmes est bien connue). D'où la nécessité de leur laisser du pouvoir sur la décision de porter plainte, une fois qu'elles ont appelé la police. D'où la nécessité surtout de bien leur expliquer le processus judiciaire et de ne pas les laisser se présenter seules à la Cour.

J'aurais apprécié, chère Jovette, que vous évoquiez les pressions implicites ou explicites exercées sur Lucienne par son mari Charles, du chantage lié des enfants, de son insécurité économique, de sa peur et de sa solitude, bref, des contingences qui ont fait que Lucienne a paniqué à la Cour, jusqu'à accuser Michel O. d'y avoir traîné son mari.(...)

Avant que Lucienne prenne conscience des stéréotypes sexistes qui limitent encore les femmes à des rôles contraignants, avant qu'elle s'inscrive dans un groupe de réflexion pour apprendre à développer l'estime de soi, s'affirmer devant son mari, oser dire ses désirs et ses besoins, penser acquérir son autonomie financière... elle risque de retourner en moyenne sept fois avec Charles. Elle sera violentée en moyenne 35 fois avant d'appeler la police et ses filles seront peut-être violentées par leurs amis dès leur adolescence.(...)

Mais 10 années de travail sur le terrain ne m'ont pas encore désabusée. Quand je vois une femme victime de violence se reprendre en main et abandonner dans un recoin de son passé un lourd manteau de culpabilité, de honte et de soumission, je suis encore ébahie de la transformation — même si cela a nécessité des heures d'entrevues étalées parfois sur plusieurs années.

Moi aussi, je voudrais être «en marche vers le pardon et la lumière», mais tant qu'il y aura des hommes abuseurs et des pères incestueux, je pense que j'ai encore un long chemin à parcourir. ◇

MARTHE VAILLANCOURT

BRÈVES

Hélène Tremblay, une des rares chauffeures de la STCUM

DES MÉTIERS ÉLECTRISANTS

Avec la victoire juridique d'Action travail des femmes (ATF), en août 1984, les Chemins de fers nationaux (CN) se sont vu imposer par le Tribunal canadien du travail un programme d'accès à l'égalité de l'emploi pour les femmes. Le CN a cependant contesté cette décision et le litige s'est rendu jusqu'au plus haut tribunal du pays. La Cour suprême a entendu la cause en novembre dernier et ATF espère que le jugement sera rendu au cours de l'année.

Dominique Leclerc, d'ATF, rappelle qu'au lendemain de la victoire de 1984, une autre grande entreprise d'état, Hydro-Québec, s'était empressée de régulariser sa situation et avait contacté ATF afin que le groupe l'aide à élargir son bassin de femmes désireuses d'occuper des emplois non traditionnels. Comme quoi les jugements exemplaires ont un certain impact...

C'est ainsi que... deux ans plus tard, soit en avril prochain, Hydro-Québec entreprendra un projet-pilote qui permettra à 12 femmes d'êtres formées pour devenir monteuses de ligne. Durant cette expérience, dont la compagnie suivra autant les aspects techniques qu'humains, ces femmes seront regroupées (à six) plutôt qu'isolées dans des groupes d'hommes, mais leur formation se déroulera selon le cheminement normal. Louise Malo, coordonnatrice du programme d'égalité des chances à Hydro-Québec, croit que cette expérience permettra d'évaluer les obstacles réels et de corriger, s'il y a lieu, les méthodes de travail, les équipements et les modes de gestion. L'entreprise compte plus de 5 400 employé-e-s dans la catégorie «métiers», dont 26 femmes seulement.

Dominique Leclerc nous apprend aussi qu'à la Société de transport de la communauté urbaine de Montréal (STCUM) — une autre compagnie «délinquante» —, le femmes discriminées pour les postes de chauffeures d'autobus commencent à être rappelées. Le dossier est suivi par ATF.

JOHANNE LESSARD

ATTENTION AU POING FINAL!

La finale annuelle du championnat professionnel de football américain, le Super Bowl, est l'événement le plus télévisé au monde après les Jeux Olympiques et la Coupe du monde de soccer. C'est aussi un cauchemar pour les femmes américaines. Après chaque match hebdomadaire, les centres d'accueil pour femmes battues notent une augmentation sensible des appels, mais après la finale, les demandes de secours grimpent en flèche.

C'est bien connu: un homme prédisposé à l'agressivité va devenir plus agressif s'il regarde quelque chose de violent. Selon les experts, le football américain, habituellement très violent, exacerbe l'agressivité des hommes envers leur épouse. Ajoutez les effets combinés de l'alcool et de la déception lorsque l'équipe favorite est vaincue: le point final peut être meurtrier.

Dans les centres d'accueil pour femmes battues, on conseille aux femmes de quitter la maison ou de se réfugier dans une autre pièce lors des matches... surtout lorsque le pointage n'est pas en faveur de l'équipe soutenue par le pôvre mari violent. Les finales de hockey sont-elles, au Québec et au Canada, aussi catastrophiques? (Source: ***La Presse*** 24/1/87) — **J.L.**

LE TABAC TUE TOUJOURS

En plus d'assécher la peau, de provoquer des rides précoces ou de causer l'apparition de «pattes d'oie», la cigarette est le moyen le plus efficace pour abréger la vie du-de la fumeur-euse et celle de son entourage. Vous le saviez déjà. Mais saviez-vous aussi que, selon le Dr Gervais, pneumonologue à l'Hôpital Notre-Dame de Montréal, le cancer du poumon a fait autant de victimes chez les femmes en 1986 que le cancer du sein, qui détenait jusque-là la palme des causes de décès chez les femmes?

Chaque cigarette réduit l'espérance de vie de 5,5 minutes. Dès l'âge de 25 ans, la personne qui s'adonne à ce vice à raison d'un paquet de cigarettes par jour réduit sa vie de 4,6 années. Pour les femmes, la combinaison cigarettes et anovulants se révèle quasi mortelle: elle augmente de 1 000 % les risques de mortalité et multiplie par près de 20 % les risques d'accidents cardiovasculaires.

En plus de devoir supporter les désagréments causés par la cigarette des autres, les non-fumeur-euse-s se voient exposé-e-s aux mêmes dangers. En effet, la «cigarette des autres» est maintenant la première cause de cancers du poumon chez les non-fumeur-euse-s, prévalant sur les facteurs environnementaux et les conditions de travail.

Enfin, le risque de cancer pour les enfants de fumeur-euse-s serait de 50 % plus élevé là où se fument dix cigarettes quotidiennes. (Source: ***Le Devoir*** 16/01/87) — **J.L.**

UN DIMANCHE À LA CAMPAGNE

Va jouer dehors! Bien des parents ont sommé leurs enfants de délaisser la télé du samedi et d'aller jouer dehors. Moi, je n'avais pas besoin qu'on me le dise. Été comme hiver, j'étais la première à mettre le nez dehors à la première journée de congé. Alors quand j'ai reçu la brochure du Réseau plein air, intitulée **Changez d'air**, qui faisait la promotion des loisirs d'hiver en base de plein air, j'ai vraiment eu le goût de profiter d'un week-end de plein air à la campagne.

J'associais les bases de plein air à des camps de vacances pour enfants. Je me trompais. Les bases de plein air s'adressent aux adultes, aux familles et aux groupes qui recherchent l'accessibilité à la nature, dans un encadrement souple. Les client-e-s des bases de plein air sont jeunes: 78% ont moins de 36 ans. Et la famille y a sa place: près de 32% de la clientèle est familiale (selon les chiffres du ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche)! Le forfait est unique: il comprend l'hébergement, la restauration, l'animation et l'équipement, à un prix très abordable (164 $ pour 2 jours, 2 adultes et 1 enfant).

J'ai opté pour un week-end à la base Plein Air Carrefour, située à L'Avenir, une petite municipalité à quelques kilomètres de Drummondville. C'est l'une des bases du Réseau qui accueille les tout-petits et met une garderie à leur disposition. Et, détail non négligeable, on y permet aux parents de prolonger leur soirée après 21 h en proposant un service de garde.

Comme les autres, Carrefour offre plusieurs activités accessibles à tous et à toutes: ski de randonnée et excursions guidées, raquette et interprétation de la nature, randonnées en charrette et visite des sites avoisinants, patinage, glissade.

Moi, j'ai passé une excellente fin de semaine. Mon chum et mon fils aussi. Sérieusement, j'ai pu constater que le produit plaît et répond bien aux besoins des gens qui désirent sortir de la ville, histoire de changer d'air. Alors, si vous voulez en savoir plus sur les bases du Réseau plein air, il suffit de composer le (514) 252-3007 ou le 1-800-361-4784 (sans frais). — **J.L.**

Ginette Busque de la Fédération des Femmes du Québec

LA BONNE VOIE

Une femme enceinte de cinq mois conduisait son véhicule sur une voie de l'autoroute de Santa Ana, Californie, réservée aux voitures transportant plus d'un passager. Arrêtée par la police, elle a reçu une amende de 52 $ US pour avoir contrevenu aux règlements. Elle a contesté cette amende, alléguant qu'elle n'était pas seule... et elle a gagné. La justice a en effet conclu que son foetus était un enfant au sens de la loi californienne! — **J.L.**

OÙ EST LA DOUCE MOITIÉ?

La réforme de la loi de la famille, en 1981, a reconnu l'égalité des conjoints devant les responsabilités parentales et l'ensemble des charges de la famille. Cette réforme a également créé la *prestation compensatoire* dont le but était de compenser l'apport d'un conjoint à l'enrichissement de l'autre.

À l'époque, des groupes de femmes avaient fait pression auprès du législateur pour que les articles de loi prévoient très explicitement que le travail au foyer puisse être considéré comme une contribution à l'enrichissement du conjoint travaillant à l'extérieur. Malheureusement, la rédaction des articles est restée déficiente et les tribunaux ont depuis confirmé les appréhensions des femmes: un jugement de la Cour d'appel vient de conclure que le travail au foyer ne peut en lui-même constituer un enrichissement au patrimoine de l'autre conjoint. Et paf!

Dans le but de corriger ces failles du Code civil, un groupe d'avocates, de professeures et de travailleuses sociales ont formé le Projet Partage. Elles réclament essentiellement le partage des biens familiaux lors du divorce, indépendamment du régime matrimonial.

Le projet recommande entre autres: de créer des biens dits familiaux comprenant la(les) résidence(s) familiale(s) et secondaire(s), la(les) voiture(s), les meubles, les objets d'art, tout autre bien servant à l'usage de la famille ainsi que les fonds de pension; de prévoir leur partage en parts égales entre les époux; de modifier les dispositions relatives à la résidence familiale pour qu'elle soit considérée comme un bien familial sous tous les régimes, sans possibilité de se soustraire à cette règle par voie de contrat de mariage; de reconnaître que tous les autres biens familiaux soient partagés en parts égales, à moins qu'on ne les exclue expressément par contrat de mariage s'ils ont été acquis avant le mariage ou qu'on les exclue expressément au moment de l'achat.

En novembre, la Fédération des femmes du Québec (FFQ) a appuyé les objectifs du Projet Partage et demandé au gouvernement d'apporter rapidement des amendements au Code civil. D'autant plus que la nouvelle loi sur le divorce, entrée en vigueur en juin 1986, permet à l'un des conjoints de demander le divorce sans motif accusatoire. Et que lorsqu'il y a contestation de la part de l'autre conjoint, elle porte sur les mesures accessoires (pension, garde des enfants, etc.), incluant les prestations compensatoires. (Source: FFQ, décembre 1986)

— **J.L.**

LA FAMILLE SELON JACK EPP

Lors de la conférence annuelle des premiers ministres provinciaux, en novembre, Brian Mulroney déclarait que le dossier des services de garde était prioritaire et il s'engageait, pour 1987, à allouer des fonds supplémentaires dans les services de garde au Canada.

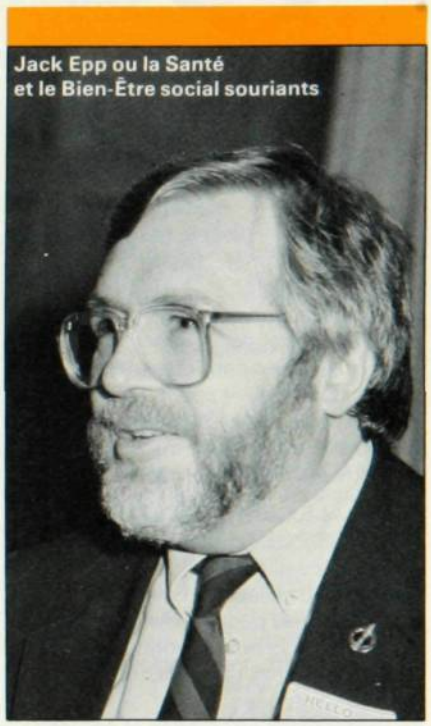
En janvier, toujours à propos des services de garde, le ministre fédéral de Santé et Bien-Être social, Jack Epp, déclarait que les parents sont les personnes les plus compétentes pour élever leurs enfants. Voulait-il dire que les services de garde constituent une menace pour la famille? Et qu'il ne fallait pas s'attendre à de nouveaux crédits dans le budget Wilson de 1987?

La Fédération des femmes du Québec (FFQ) a craint que oui. Elle s'est donc empressée de réagir par lettre aux propos du ministre: «Doit-on vous rappeler ici que vos arguments contre les services de garde — menace à la famille, noyau de la société, et coût prohibitif — sont exactement ceux dont on se servait au XIX[e] siècle contre la création des écoles publiques et l'enseignement universel?»

La FFQ a de nouveau démontré que les conditions de travail des Québécois-es ne sont plus compatibles avec les changements survenus dans les familles: actuellement, 57 % des mères d'un enfant de moins de six ans travaillent et 11 % des familles n'ont qu'un seul parent. L'État et l'entreprise privée freinent le désir des femmes et des hommes qui veulent des enfants en refusant de considérer les responsabilités parentales de leurs employé-e-s. La FFQ a de plus rappelé l'urgence d'adopter, à tous les paliers gouvernementaux, des politiques de soutien à la famille — dont les services de garde. En conclusion, elle a souligné au ministre Epp, qui se préoccupe tant de la famille, que «c'est en la laissant à elle-même qu'elle s'éteindra et que le meilleur gage de son essor futur, c'est de la soutenir...»

À la fin de janvier 87, il n'était toujours pas certain que des crédits supplémentaires seraient alloués aux services de garde dans le prochain budget Wilson, malgré les promesses de Mulroney. Or, selon la ministre manitobaine Muriel Smith, «s'engager à améliorer le système des garderies sans y allouer plus de fonds ne donne pas grand-chose». En 1984-85, le fédéral a dépensé 224 millions $ dans les services de garde au Canada; selon madame Smith, il en faudrait 300 millions cette année.

Rappelons que le Québec ne reçoit du fédéral que 31 % des sommes investies dans ses services de garde contre 45 % pour l'Ontario. Le Québec a d'ailleurs mis sur pied un comité consultatif dont le mandat est de revoir le développement et le financement de ses services de garde, qui ne comblent actuellement que 15 % des besoins réels des parents. (Source: *La Presse*, 28/11/86, 23/1/87, 24/1/87) — **J.L.**



Jack Epp ou la Santé et le Bien-Être social souriants

Photo: Pono Presse

INVITATIONS

LE COMITÉ QUÉBÉCOIS FEMMES ET DÉVELOPPEMENT organise du 3 au 24 mars sa deuxième tournée de solidarité internationale. Quatre invitées d'Haïti, de Colombie, d'Afrique du Sud et de la Palestine parcourront le Québec pour rencontrer des femmes d'ici, elles aussi impliquées dans des luttes et des projets pour défier l'appauvrissement. Soirée d'ouverture le 6 mars et colloque le 21 mars, à Montréal. Info.: Louise Bessette au (514) 842-1024.

LE CENTRE D'ÉTUDES ARABES POUR LE DÉVELOPPEMENT accueillera, du 10 au 26 mars, madame Rita Giacam, Palestinienne professeure au département de biologie et de biochimie et coordonnatrice de la santé communautaire à l'Université Bir Zeit, en Cisjordanie, pour une tournée de conférences au Québec et en Ontario. Elle parlera de santé, des femmes, des mouvements populaires et des récents développements en Cisjordanie et à Gaza. Elle donnera une conférence publique intitulée «Palestine: le mouvement populaire face à l'occupation» le 19 mars à 19 h au Centre Saint-Pierre, 1212, rue Panet, salle 100, Montréal. Info.: (514) 288-3412.

LA MAISON PRÉLUDE de Laval est présentement en campagne de financement en vue d'amasser des fonds pour les femmes et enfants victimes de violence familiale. Son objectif est de 40 000 $. Dans le cadre de cette campagne qui se poursuivra jusqu'à la mi-avril, elle invite les personnes et groupes intéressé-e-s à un souper-bénéfice, présidé par Lise Bacon, ministre des Affaires culturelles, le 2 mars, au Restaurant Casa Bella, marché 440 à Laval. Coût: 100 $ du couvert. Info.: Diane Beauchamp au (514) 682-3050.

LE COLLECTIF DE RECHERCHE ET D'INTERVENTION COMMUNAUTAIRE DU BUREAU DE CONSULTATION JEUNESSE invite tou-te-s les intervenant-e-s, parent-e-s et bénévoles impliqué-e-s dans une démarche d'accompagnement auprès des jeunes de 12 à 25 ans à différents séminaires. Les 12, 13 et 14 mars: «Pratiques d'intervention»; les 19, 20 et 21 mars: «Les Drogues et l'alcool», les 26, 27 et 28 mars: «Les Jeunes et la sexualité»; les 2, 3 et 4 avril: «Nouvelles Drogues et nouveaux comportements»; les 15, 16 et 17 mai; «Stratégies et action communautaire». Date limite d'inscription: 10 jours avant la tenue du séminaire. Info.: Alice Dionne au (514) 844-0010.

PUBLICATIONS

LE COMITÉ DE LA CONDITION FÉMININE DE LA CSN vient de produire une brochure qui porte sur le harcèlement sexuel au travail et qui s'intitule **La Sainte Paix**. Cet outil de réflexion, de discussion et d'intervention s'adresse aux femmes victimes ou témoins de harcèlement sexuel. On peut se la procurer en communiquant avec le Centre de documentation de la CSN au (514) 598-2151. Coût: 2 $.

LE MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION DU QUÉBEC a publié récemment une brochure visant à encourager les adolescentes à s'orienter vers des emplois non traditionnels. **À chacune son métier** raconte l'histoire d'une vingtaine de travailleuses qui occupent des postes non traditionnels et présente des modèles concrets de femmes qui innovent dans le secteur de la formation et de l'emploi. On peut en obtenir un exemplaire en composant le (418) 643-3241.

INFORMATION-RESSOURCES FEMMES ET LOGEMENT a produit un outil d'animation concernant les problèmes de harcèlement et de discrimination que subissent les femmes locataires. Disponible aux bureaux d'Information-ressources femmes et logement, 5675, rue Lafond, Montréal H1X 2X6. Coût: 2,50 $ plus 0,75 $ pour les frais postaux. Info.: (514) 721-3693.

L'ACEF-CENTRE, une association de consommateur-trice-s, met les femmes en garde contre le danger que peut représenter le Centre universel du Verseau, organisme de croissance personnelle. Dans sa revue **S'EN SORTIR** de décembre, sept femmes ex-bénévoles du Centre racontent comment elles ont été amenées à entrer dans les rouages du Centre, et comment cette expérience les a traumatisées. On peut se procurer gratuitement ce numéro en téléphonant au (418) 598-7288.

LE BUREAU DE CONSULTATION JEUNESSE vient de produire une bande dessinée qui s'adresse aux jeunes et à ceux et celles qui évoluent auprès d'eux. **Si boulot m'était conté...** raconte ce que cinq jeunes adultes ont à dire sur les questions de chômage et propose des outils pour leur faciliter l'accès au marché du travail. On peut se la procurer à la Fondation Jeunesse 2000, 420, rue Saint-Paul Est, Montréal H2Y 1H4, ou en composant le (514) 844-1737. Coût: 5 $.

Divers

Le Centre canadien d'études et de coopération internationale (CECI) cherche: 1— Une co-cheffe de la section Développement communautaire et animation féminine, pour un poste à Nioro, au Mali. Formation en sciences sociales ou économiques. Contrat de deux ans. 2— Une coordonnatrice du volet organisation socio-économique. Formation socio-économique, agro-économique ou en économie rurale et une expérience de coopération internationale. Contrat de 16 mois. Envoyer son curriculum vitae au CECI, Banque de candidats (LVR), 4824, Ch. de la Côte-des-Neiges, Montréal H3V 1G4. Info: (514) 938-1999.

FEMMES ET INFIRMIERS

On a fait un bout de chemin ENSEMBLE...

ENSEMBLE... on va CONTINUER!

Fédération Québécoise des Infirmières et Infirmiers
1067, St-Denis, Montréal H2X 3J3 — (514) 842-5255

OÙ FÊTER LE HUIT MARS?

JEUDI 5 MARS
À MONTRÉAL
21 h — **Rosa Luxemburg**, le dernier film de Margarethe von Trotta, en avant-première au Cinéma Outremont.
Présenté par **La Vie en rose** qui fête ses sept ans et offre, après la projection, vin et brin de causette. Entrée: 7$.

VENDREDI 6 MARS
À MONTRÉAL
14 h — **Marie-Claire Séguin** en spectacle au Cégep Maisonneuve, entrée gratuite, service de bus, garderie sur place. Organisé par La Marie Debout: (514) 255-1304.

17 h — **Voisines on fête**, au Centre des femmes du Plateau Mont-Royal: souper communautaire suivi d'animation, théâtre, etc. Info.: (514) 526-4146.

SAMEDI 7 MARS
À MONTRÉAL
20 h — Suzanne Jacob en spectacle à la Maison de la culture Maisonneuve, 4120, rue Ontario Est. Info.: (514) 872-2200

Soirée — **Fête au «Y»** des femmes: spectacles féministes, danse, bar. Ouvert à toutes, entrée 3 $. Au YWCA, 1355, boul. Dorchester Ouest: (514) 866-9941, poste 43.

À QUÉBEC
14 h — **Notre futur**: ateliers de discussion et d'information ouverts à toutes, sur le thème de l'avenir des femmes. Tout l'après-midi au siège de la CSN, 155, boul. Charest Est. Info.: (418) 647-5834.

Soirée — Souper et activités culturelles. Entrée et garderie gratuites, toujours au siège de la CSN.

DIMANCHE 8 MARS
À MONTRÉAL
9 h env. — Déjeuner rencontre avec ***Lise Payette*** ou ***Marie Cardinal*** (invitée à confirmer), à la Maison de la culture du Plateau Mont-Royal. Organisé par La Marie Debout: (514) 255-1304.

9 h 30 à 11 h 30 — Deux ateliers organisés par le **Conseil central de la CSN**, ouverts à toutes: «Les Revendications des groupes de femmes» et «Les Femmes et le pouvoir politique». À l'Hôtel Méridien. Info.: (514) 598-2007.

10 h — Brunch au **Centre des femmes de Montréal**: invitées d'honneur, rencontres, films et autres activités sur le thème de «L'internationale des femmes». Info.: (514) 842-1066.

11 h 30 à 15 h — «On avance, beau temps, mauvais temps»: brunch monstre organisé par le **Conseil central de la CSN**. Buffet, animation, musique de chambre, interventions. Entrée 7 $. Info.: (514) 598-2007.

11 h 30 — **Grande Marche** organisée par le Montreal's Women Coalition. Départ de la rue Jeanne-Mance devant la Place des Arts à midi, pour arriver au Carré Dominion vers 13 h 30. Info.: Francine Mayer, au «Y» des femmes, (514) 866-9941, poste 43.

14 h à 18 h — **Foire d'information au YWCA**, 1355, boul. Dorchester Ouest: 40 groupes de femmes seront présents (action politique, développement, santé, ethnies, etc.). Entrée gratuite, garderie sur place. Info.: (514) 866-9941.

À JOLIETTE
10 h à 17 h 30 — Fête et activités au **Cégep de Joliette**: brunch à 11 h, ateliers, forums et kiosques d'information tout l'après-midi. Ouvert aux femmes, entrée gratuite. Organisé par la CSN: (514) 759-0762.

Cette année, bien des activités autour du **8 mars** se déroulent plutôt dans les quartiers et les régions, de façon locale et décentralisée. À surveiller, pour être sûre de ne rien manquer: les Centres de femmes, les Maisons de la culture, les annonces dans les journaux de quartier, etc.

POUR CHANGER D'AIR
UNE BASE DE PLEIN AIR
OFFRANT LE PLEIN ÊTRE

la cabouse

LES FORFAITS COMPRENNENT :
- HÉBERGEMENT
- REPAS
- ATELIERS CORPORELS

SÉJOURS SPÉCIFIQUES :
• EN MARS ; DANSE CONTACT, HATHA-YOGA, POLARITÉ, TAÏ CHI – (1 JR)
MASSAGE ORIENTAL – (2 JRS)
• EN AVRIL ; LA SANTÉ PAR LES APPROCHES CORPORELLES – (COLLOQUE 3 JRS)
• EN MAI ; TECHNIQUES DE RELAXATION, GYMNASTIQUE DOUCE – (1 JR)
INITIATION AUX RÊVES – (2 JRS)

la cabouse
BASE DE PLEIN AIR
ST-DONAT
(819) 424-2552

C'est dans le processus de reproduction humaine dans sa totalité que s'articule l'idéologie de la suprématie mâle. En comprenant mieux ce processus de la reproduction, qui est à l'origine de leur oppression, les femmes pourront commencer à entrevoir leur potentiel et leur propre libération.
Un livre essentiel à la théorie féministe.

les éditions du remue-ménage

DAMNÉE FISCALITÉ!

TOUT CE QUE VOUS N'AVEZ JAMAIS VOULU SAVOIR SUR VOTRE DÉCLARATION D'IMPÔT ET QUE VOUS AURIEZ EU INTÉRÊT À DEMANDER!

Suzanne est débarquée chez moi en pleine crise de larmes. Comprenez: on venait de la holduper. Non, pas dans sa maison, dans son porte-feuille. C'était écrit en toutes lettres (en chiffres plutôt) au bas de sa déclaration d'impôt.

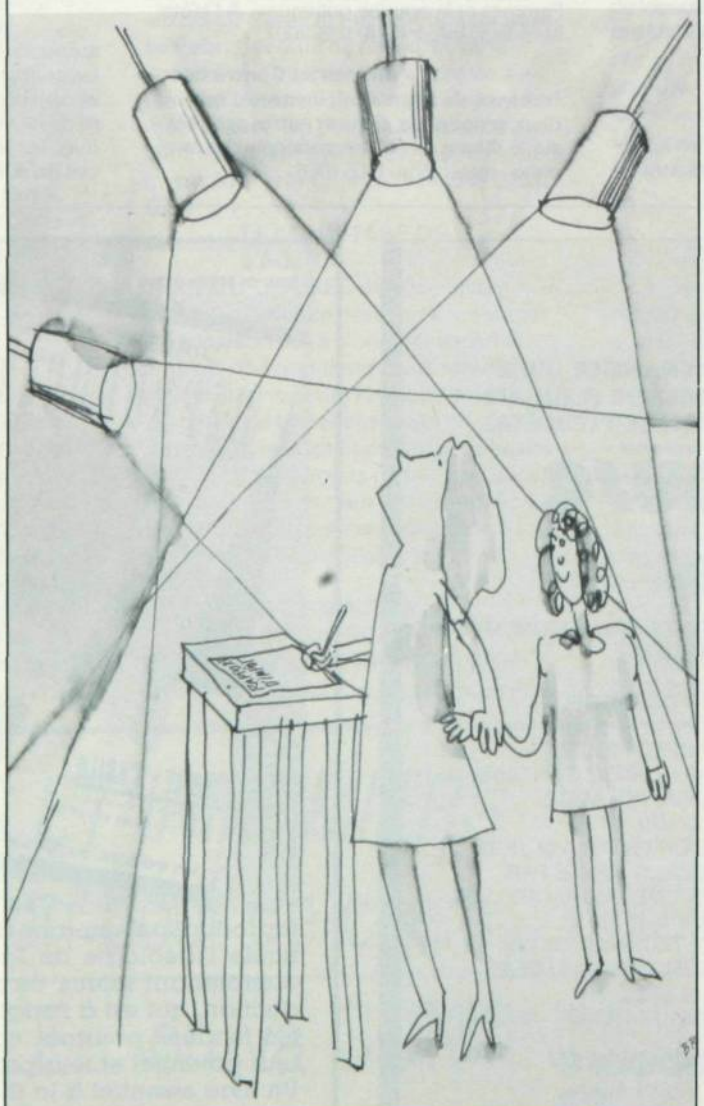
Louise Dulude, présidente du Comité canadien d'action sur le statut de la femme, a déjà dit que «si les gens savaient ce qu'il y a dans le système fiscal, il y aurait une révolution... de femmes surtout!!» Eh bien, ayant découvert ce soir-là, au prix de longs et laborieux calculs, que les récents budgets avaient renforcé les mesures fiscales favorables aux hommes (et aux riches) au détriment de celles qui améliorent le sort des femmes (et des pauvres), Suzanne et moi étions mûres pour la faire, la révolution.

Ça tombait bien puisque les groupes de femmes et certains groupes populaires font de la fiscalité leur cheval de bataille numéro 1 cette année. Comités syndicaux de condition féminine, associations de familles monoparentales, groupes d'assistées sociales, Conseil du statut de la femme ont des propositions très concrètes pour renverser la vapeur.

J'ai vite compris ce qui avait mis le feu au c... de Suzanne. Monoparentale avec un fils de huit ans, elle a miraculeusement décroché un boulot chiant à 15 000 $ par année. Comme elle a l'habitude de dire, Suzanne, les REÉR et les RÉA, c'est pas pour elle; elle ne gagne pas assez pour penser à ses vieux jours. Mais cette année, grâce à l'effet combiné des mesures fiscales entrées en vigueur le 1er janvier 86, le fisc gruge son revenu plus que jamais, et sur un formulaire plus compliqué que jamais! Mettons bout à bout l'exemption personnelle gelée, l'exemption pour le premier enfant d'une famille monoparentale moins substantielle qu'avant, l'impositon par Québec des allocations familiales fédérales, l'obligation de rembourser intégralement les allocations familiales provinciales. Ajoutons la diminution du crédit de taxes foncières et les nouvelles taxes à la consommation. Perte sèche: 498 $.

Évidemment, ça fait dur. Mais comme j'ai dit à Suzanne, tout le monde (enfin presque) sait que dans notre société les femmes sans hommes sont discriminées. Tiens, je parie que ma soeur, son mari et leurs deux petits perdent moins d'argent qu'elle. Voyons: mon beau-frère Robert gagne 20 000 $ et Marie 15 000 $; chacun d'eux subit le gel de l'exemption personnelle. Ajoutons 3 000 $ de frais de garde maintenant déductibles de son salaire à lui (c'est pas obligatoire mais c'est plus avantageux), le remboursement des allocations familiales (encore lui), le crédit foncier et les taxes à la consommation. Voilà, j'ai gagné: le dernier budget québécois leur fait perdre à peine (!) 50 $!

C'est alors que Suzanne a atti-



MARTINE D'AMOURS

Illustrations: Andrée Brochu

ré mon attention sur un détail qui m'avait échappé. «Ensemble, ils perdent 50 $ mais Robert paye 1 000 $ d'impôt de moins qu'avant alors que Marie en paye 750 $ de plus qu'avant!» Un détail, quoi!

Sexe et fisc

Tout comme la fierté a une ville, les mesures fiscales ont un sexe. À la différence qu'on ne l'affiche pas à tous les coins de rue et sur tous les autobus. En théorie, notre système fiscal veut que le pourcentage payé en impôt augmente avec le revenu: on dit alors qu'il est progressif. En pratique, cette belle progressivité est largement altérée par l'existence des *abris fiscaux*[2]. Comme leur nom l'indique, ces mesures permettent au ou à la contribuable de mettre une partie de ses revenus «à l'abri» du fisc, et donc de réduire le montant des impôts à payer. Elles peuvent prendre plusieurs formes: *déductions* (ex: REÉR, RÉA), *exemptions* (ex: personnelle, de personne mariée), *crédits* (ex: d'investissement, de contribution à des partis politiques), *exonérations* (ex: des gains de capital).

Règle générale, les abris fiscaux profitent aux contribuables à revenus élevés et ceci, pour deux raisons. Primo, il faut disposer d'un bon revenu pour se prévaloir de l'exonération des *gains de capital* (jusqu'à 500 000 $), des actions accréditives pour exploration minière (déductibles à 166 %), du crédit d'impôt pour investissement ou même pour placer une somme substantielle en REÉR ou en RÉA.

Secundo, toujours en raison de la progressivité des tables d'impôt, les abris fiscaux font économiser plus d'argent aux hauts revenus qu'aux bas revenus. Même le système des exemptions, qui pourrait témoigner d'un souci de justice sociale, même les déductions accordées pour les motifs les plus socialement défendables (ex: déduction pour frais de garde) n'échappent pas à ce problème. L'exemption personnelle, par exemple, fait épargner 1 412 $ d'impôt à Richard qui gagne 40 000 $ par année, 1 081 $ à Paul qui gagne 15 000 $ par année et seulement 956 $ à Claire dont le revenu annuel touche les 10 000 $ (chiffres de 1983)[3]. Quant aux travailleuses au foyer sans revenu propre, elles ne bénéficient pas de l'exemption empoche l'économie réalisée par l'exemption de personne mariée.

D'autres mesures fiscales, comme les *allocations* et les *crédits d'impôt pour enfants* sont beaucoup plus justes parce qu'elles rapportent le même personnelle: c'est leur mari qui montant d'argent à toutes les personnes visées. La travailleuse au foyer sans revenu propre, à qui le système d'exemptions ne rapporte rien, peut profiter en revanche des allocations familiales, de l'allocation de disponibilité et du crédit d'impôt pour enfants.

Règle générale, quand on remplace les exemptions par des crédits, on permet aux faibles revenus (et aux personnes au foyer) d'en bénéficier. L'encart *exemptions ou crédits* montre ce que Claire reçoit d'une exemption et ce qu'elle recevrait d'un crédit.

Hold-up

À l'inverse, quand on coupe dans les crédits pour bonifier les exemptions, on transfère la richesse des pauvres vers les riches, et des femmes vers les hommes. Examinons, à la lumière de ces constats, la performance de nos gouvernements.

Dans ses deux derniers budgets, Ottawa a réduit l'exemption pour enfant à charge et augmenté le crédit d'impôt pour enfant; un bel effort, vraiment. Le malheur, c'est qu'il a retiré plus d'argent en exemptions qu'il n'en a injecté en crédits. En outre, il a partiellement désindexé les allocations familiales et abaissé le seuil de revenu familial net, au-dessus duquel on cesse de recevoir le crédit d'impôt. Un bel effort mais, au total, une piètre performance.

Québec aurait bien voulu, conformément aux propositions de son Livre blanc sur la fiscalité des particuliers, abolir complètement les allocations familiales, pour bien des mères l'unique chèque reçu en propre. Il n'a pas osé le faire mais il a, à toutes fins pratiques, remplacé les allocations par des exemptions. Concrètement, depuis 1986, le fisc québécois taxe les allocations familiales fédérales et exige le remboursement des allocations familiales provinciales par le parent qui réclame l'exemption pour enfant à charge. Parallèlement, il réintroduit les exemptions fiscales pour enfants de moins de 16 ans et bonifie celles pour enfants de 16 ans et plus. Tout revenu gagné par

EXEMPTIONS OU CRÉDITS?

	Richard 40 000 $	Paul 15 000 $	Claire 10 000 $
Valeur des exemptions			
Exemption personnelle	1 412 $	1 081 $	956 $
Exemption de personne mariée	1 024 $	724 $	575 $
Total exemptions	**2 436 $**	**1 805 $**	**1 531 $**
Valeur des crédits remboursables			
Crédit du, de la contribuable	1 160 $	1 160 $	1 160 $
Crédit, du, de la conjoint-e	1 160 $	1 160 $	1 160 $
Total crédits remboursables	**2 320 $**	**2 320 $**	**2 320 $**

SOURCE: *Les Femmes et la fiscalité*, UQAM, juillet 1985.

l'enfant est par ailleurs déductible de ces sommes. Performance zéro.

Dernière générosité: Québec a augmenté, de 2 000 $ à 3 510 $, la déduction pour frais de garde pour enfants de moins de 6 ans... mais a coupé dans celle pour enfants de 6 à 11 ans et aboli celle des 12 et 13 ans. (Assez grands pour se garder tout seuls, ceux-là!) Cette déduction sera désormais accessible au parent disposant du revenu le plus élevé (en général le père). Dans un système où l'on peut réclamer la déduction pour frais de garde *ou* l'allocation de disponibilité, cette «nouveauté» fait en sorte que pour un revenu de 14 000 $ et plus, la déduction (réclamée par le père) sera plus payante que l'allocation (réclamée par la mère). Performance moins deux!

«Quatre-vingt pourcent des déductions contenues dans notre budget favorisent les familles avec enfants!», s'est vanté notre bon ministre des Finances. Erreur: en distribuant généreusement les exemptions, Québec a surtout enrichi les pères, et spécialement les pères à hauts revenus. S'il avait fait servir les mêmes sommes à bonifier les allocations familiales, il aurait accru la marge de manoeuvre des mères.

Personnes à charge

«En tout cas, s'écrie Suzanne, tout plutôt que de redevenir personne à charge!» Ouais, elle n'est pas près d'oublier le temps où elle était financièrement dépendante de son André. André ne voulait pas qu'elle travaille parce que «ça montait ses impôts». Suzanne travaillait quand même; elle pouvait gagner jusqu'à 1 420 $ par année (en dollars de 1985) sans que le fisc diminue l'exemption de personne mariée touchée par André. Comme elle dit, ça faisait toujours 1 420 $ qu'elle n'était pas obligée de quêter, 1 420 $ qu'André ne dépensait pas avec «ses» chums et pour «ses» loisirs.

En 1986, le gouvernement québécois a même éliminé cette possibilité de gain minimal: chaque dollar gagné par une épouse diminue l'exemption réclamée par son conjoint. Même chose pour les jeunes: l'an dernier, un jeune de plus de 16 ans pouvait gagner jusqu'à 2 930 $ sans réduire l'exemption pour enfant à charge touchée par son parent. Cette année, le premier sou rapporté par l'adolescent-e viendra réduire l'exemption.

Le message gouvernemental est clair: la fiscalité sera familiale ou ne sera pas. Un seul revenu, gagné par le chef de famille et dont dépendent les autres membres. Pour bien faire entrer ça dans la tête du monde, Québec a gelé l'exemption personnelle de base (gel qui défavorise les couples à deux revenus), augmenté l'exemption de personne mariée et celle pour enfant à charge, particulièrement pour les étudiant-e-s de niveau post-secondaire.

Ça y est, Suzanne «paranoïe». Elle pense que le gouvernement a alourdi son fardeau fiscal de monoparentale pour l'inciter à se faire entretenir par n'importe quel homme. «Est-ce que les femmes ont le choix entre être pauvres et autonomes ou moins pauvres et dépendantes?», s'interroge-t-elle d'un air inspiré. «Moins pauvre? C'est même pas sûr, Suzanne. Rappelle-toi le quêtage et tout...»

Renverser la vapeur

Toutes les mesures évoquées plus haut, auxquelles il faudrait ajouter la hausse des taxes à la consommation, le maintien des abris fiscaux, la baisse du taux d'imposition des hauts salariés et des entreprises viennent consacrer et renforcer les inégalités

du nouveau...

LE TEMPS BRÛLE
Marie-Claude Bourdon

un nouveau roman
un nouveau talent
138 pages 9,50 $

une découverte au salon du livre
kiosques 153-154

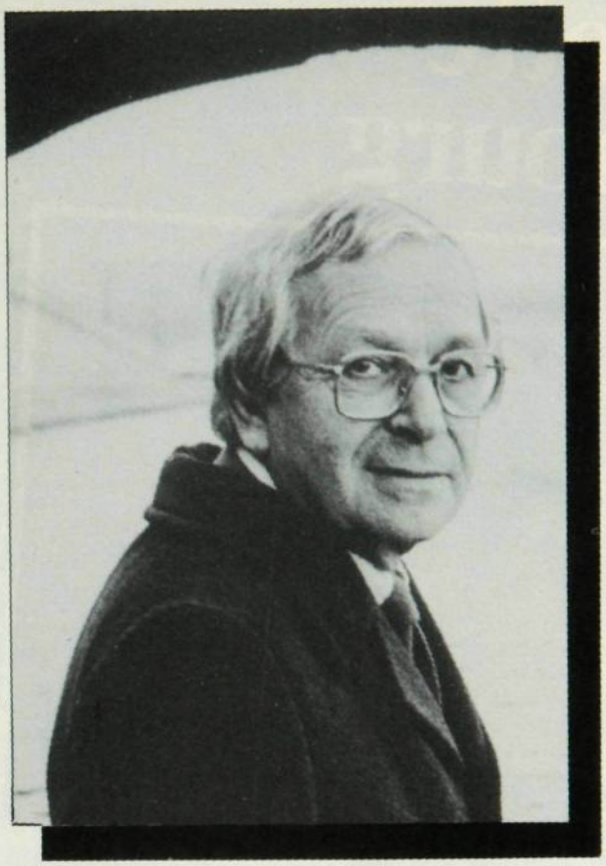
SARA SAGE
Monique Bosco
132 pages 13,50 $

"Sara... incarne la révolte de la femme moderne, sa quête de liberté"
Jean Claude Dussault, La Presse 28 juin 1986

Un auteur à l'itinéraire surprenant...
Une joie d'écrire sans restriction...
Des souvenirs d'enfance et d'adolescence sans trucage qui vous feront vous souvenir de votre propre enfance.

Voilà **LE GOÛT DES CONFITURES** de **Bob Oré Abitbol**...
112 pages 7,50 $

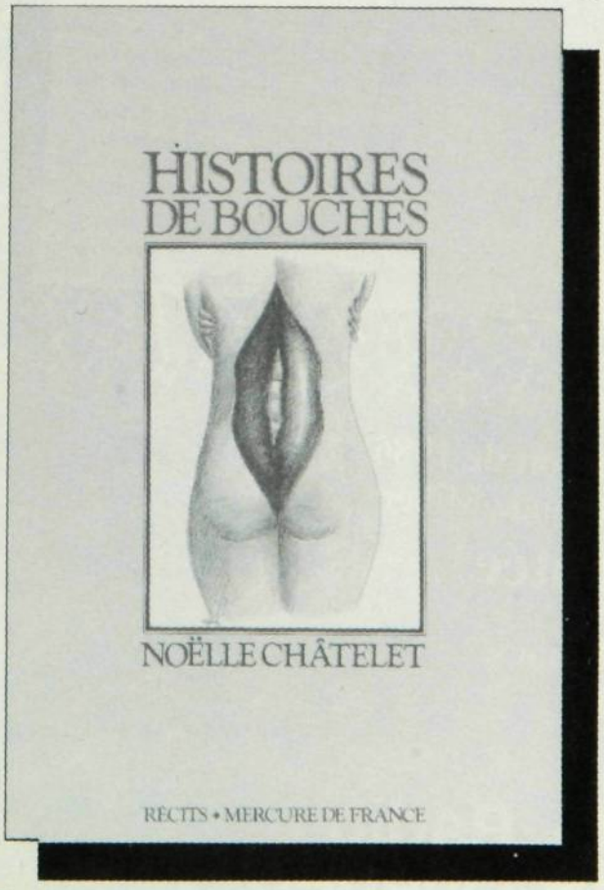
éditions hurtubise hmh ltée
7360, boulevard Newman
Ville LaSalle (Québec)
H8N 1X2
Téléphone (514) 364 0323



ROGER
GRENIER
Albert Camus
Soleil et ombre
Une biographie intellectuelle

« Ce livre n'a pas d'autre objet que d'accompagner Camus dans son itinéraire, et pour ainsi dire pas à pas. Plutôt que de suivre les plans architecturaux qu'il se plaisait à composer, il m'a semblé qu'on retrouverait mieux le courant de l'œuvre en la suivant tout simplement du premier au dernier livre, comme on suit une rivière depuis sa source. »
(R. G.) — En librairie à 19,95$

Aux éditions Gallimard/Lacombe



NOËLLE
CHÂTELET
Histoires de bouches
Récits

Des nouvelles qui montrent combien la nourriture est présente dans la tragédie, la comédie, la cocasserie ou la simplicité de nos existences. Le lecteur n'oubliera pas de sitôt Murielle l'anorexique, Marie-Claude la boulimique ou l'histoire du haricot qui germe dans le nez d'une petite fille. — En librairie à 25,50$

Aux éditions Mercure de France

Charlotte Gainsbourg

La grande révélation de 1986
dans un film de Claude Miller

L'effrontée

Samedi 7 mars,
21h

L'autre télévision

Radio Québec

sociales et la dépendance des femmes et des jeunes.

Selon l'économiste Ruth Rose, les gouvernements cherchent à chasser du marché du travail les femmes ayant une capacité de gain relativement faible, de façon à ce qu'elles ne puissent être considérées comme chômeuses. De la même manière, ils cherchent à éviter que trop de jeunes soient admissibles à l'aide sociale et découragent même le travail des étudiant-e-s lorsque leurs parents peuvent les prendre en charge.

Des groupes de femmes et des groupes populaires ont vu que la pauvreté de leurs membres avait quelque chose à voir avec la fiscalité. Derrière la tête commence à leur trotter l'idée d'une contre-proposition de réforme fiscale, basée sur quatre principes: *respect de l'autonomie des personnes, reconnaissance de l'apport des femmes à la production sociale* (notamment par les soins aux enfants), *droit au travail rémunéré, préservation de la dignité humaine.*

Dans ces milieux, on débat depuis quelques mois une proposition concrète élaborée par Ruth Rose, du département de sciences économiques de l'UQAM. Il s'agit essentiellement de remplacer les exemptions et déductions par un système de crédits d'impôt. La pierre angulaire: un crédit d'impôt personnel remboursable (2 500$ en dollars de 1986) accordé à toute personne de 18 ans et plus, complété au besoin par d'autres programmes d'assistance (aide sociale, sécurité de la vieillesse, prêts et bourses étudiants) et par des crédits d'impôt ou allocations pour enfants (voir encart *La proposition Rose*).

Ce système comporte trois avantages majeurs pour les femmes. D'abord, il est une porte ouverte sur une fiscalité individuelle plutôt que familiale. Ensuite il rend le système fiscal

LEXIQUE

Abri fiscal: mesure permettant à un-e contribuable de réduire ses impôts.

Déduction: élément que la législation fiscale permet de prendre en considération pour réduire le revenu imposable d'un-e contribuable. Ex: RÉA, déduction pour frais de garde.

Exemption: montant accordé par la loi fiscale afin de réduire le revenu imposable. Les exemptions sont accordées généralement afin d'exempter de l'impôt la partie du revenu jugée nécessaire pour couvrir les besoins essentiels. Ex: exemption personnelle de base, exemption de personne mariée.

Gain en capital: profit réalisé lors de la vente d'un bien à usage personnel (exception faite de la résidence principale), d'un bien personnel désigné ou de tout autre bien utilisé normalement pour gagner un revenu.

Transfert: sommes versées par l'État aux individu-e-s et ce, sans l'obtention en contrepartie de services ou de produits. Ex: prestations d'aide sociale ou du régime des rentes, allocations familiales.

Crédit d'impôt (définition révisée par le CSF): réduction d'impôt allouée par le gouvernement soit en fonction de critères démographiques (ex: crédit d'impôt pour enfants), soit pour encourager certains comportements (ex: crédit d'impôt pour contributions à des partis politiques). Le crédit d'impôt sert d'abord à réduire les impôts à payer. S'il est remboursable, la partie du crédit non utilisée pour réduire à zéro les impôts à payer est remboursée au contribuable sous forme de chèque. Si le crédit n'est pas remboursable, il ne sert qu'à réduire les impôts et ne peut donner lieu à un remboursement.

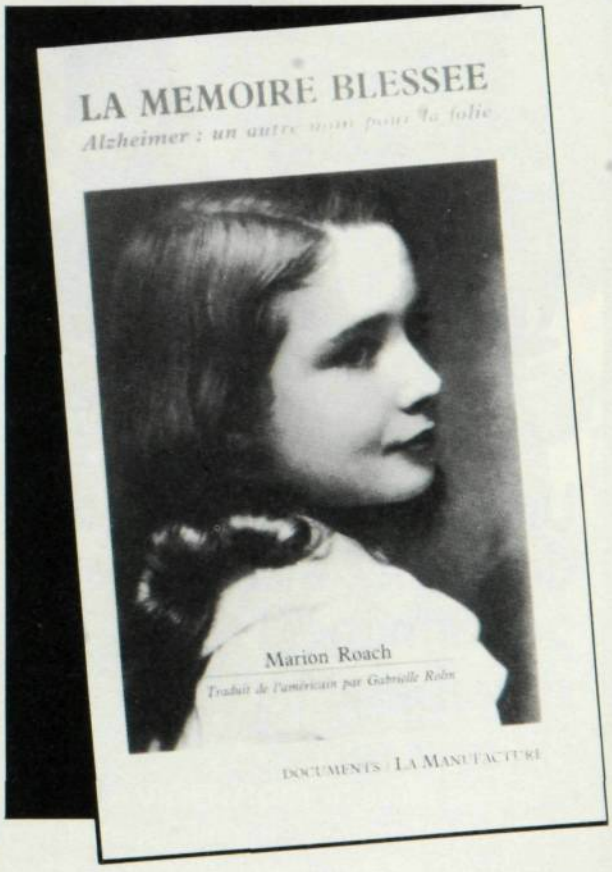
Allocation: argent versé aux individu-e-s par les gouvernements en fonction de certains programmes. Ex: allocation de disponibilité, allocation de maternité, allocations familiales.

Allocation de disponibilité: allocation versée par le gouvernement du Québec au ou à la parente qui reçoit les allocations familiales pour les enfants de moins de six ans. Cette allocation a pour objectif soit de compenser le ou la parente qui garde l'enfant, soit d'aider les parents à défrayer la garde. Si on demande l'allocation de disponibilité, on ne peut déduire les frais de garde.

SOURCE: Ruth Rose et Marie-Thérèse Pontbriand, *Les Femmes et la fiscalité*, UQAM, juillet 85.

LA MÉMOIRE BLESSÉE

Alzheimer:
un autre nom pour la folie



Un appel à la solidarité devant ce qui pourrait être un nouveau mal du siècle.

Marion Roach, nous décrit avec tendresse le dernier combat de sa mère. Au tournant de la cinquantaine, la maladie d'Alzheimer a frappé cette femme brillante, l'incarnation même de l'énergie et de la joie de vivre.

Son livre a ému des millions d'Américains et a été sélectionné parmi les meilleurs documents de l'année 1986.

Diffusion Flammarion

La Jetta.

Superbe, sensée & satisfaisante.

Une routière allemande dont la technique et les performances sont superbes.
Un prix sensé.

On éprouve une douce satisfaction à posséder une Jetta. Son intérieur est de très bon goût. Et ses performances bien équilibrées. Passez vous satisfaire bientôt.

12,300$ *Selon le prix de détail suggéré par le fabricant pour le modèle à 2 portes et à boîte manuelle à 5 vitesses. L'équipement en option, l'inspection qui précède la livraison et le transport sont en sus. Le concessionnaire peut baisser le prix.

LES AUTOMOBILES Audi Popular MONTREAL

5441 ST. HUBERT ST. MONTREAL 274-5471

plus équitable puisque les crédits profitent aux revenus faibles comme aux revenus élevés. Il rend en outre moins de monde dépendant des programmes d'assistance, et au premier chef de l'aide sociale. Alors que le système actuel maintient ses «bénéficiaires» dans la misère et les «désincite» à travailler en leur enlevant la presque totalité des revenus de travail, la proposition réduit la part de contrôle de l'aide sociale et facilite une transition vers le travail, à condition bien sûr que des emplois se créent!

Enfin, et surtout, la proposition de Ruth Rose se défend très bien politiquement puisqu'elle ne coûterait rien, les crédits étant financés par l'élimination des exemptions, des déductions et d'une partie des programmes d'assistance actuels. Jusqu'ici, plusieurs groupes de femmes, de familles monoparentales et d'assistées sociales s'entendent sur l'essentiel du projet, tout en discutant certaines modalités. Par exemple, certaines voudraient que les crédits d'impôt pour enfants soient attribués aux mères plutôt que partagés entre les deux parents. D'autres sont d'accord avec l'objectif de réduire la dépendance à l'égard de l'aide sociale mais voudraient qu'il n'y ait pas d'impôt à payer pour les revenus inférieurs au seuil de pauvreté. Plusieurs soulignent que les gouvernements devraient sabrer dans les abris fiscaux et augmenter la contribution des entreprises.

Bref, cette proposition constitue une porte ouverte, une base de redistribution du trésor fiscal dont certains éléments pourraient encore être bonifiés. Mais c'est un bon début, n'est-ce pas, Suzanne? ◇

1. Tiré du vidéo *fi$c = Égalité* produit par le Conseil du statut de la femme. Un bon outil pour comprendre la fiscalité.
2. Voir lexique ci-joint.
3. Voir aussi la brochure *Les Femmes et la fiscalité* (où sont puisés plusieurs exemples du présent texte), UQAM, juillet 1985.

Fi$c-Égalité

Le vidéo *Fi$c-Égalité* animé par Lise Lebel et vulgarisant la fiscalité et ses composantes, sera télédiffusé par Radio-Québec le lundi 2 mars 1987 à 14 h 30 et le vendredi 6 mars à 11 h 30. Répondant aux questions des femmes, les invité-e-s Alain Dubuc, Carole Wallace, Lesley Lee et Louise Dulude expliquent ce qu'est notre système fiscal et... ce qu'il devrait être. On peut emprunter ce document à la Cinémathèque du ministère des Communications, au 1601, boul. Hamel Ouest, Québec, G1N 4Y7. Durée: 25 min. 12 sec. Format U-MATIC ¾, Betamax ou VHS ½ po. On doit faire une demande écrite, précisant la date de prêt, le format du support.

LA PROPOSITION ROSE

Pour chaque adulte: un crédit personnel remboursable de 2 500 $ (dollars de 1986), qui remplace l'exemption personnelle de base, l'exemption de personne mariée et l'exemption pour personne à charge de 18 ans et plus.

Pour chaque enfant: un crédit d'impôt universel de 600 $, plus un crédit d'impôt sélectif de 800 $, accessible aux faibles et moyens revenus. Ces crédits remplaceraient les actuelles allocations familiales, le crédit d'impôt du fédéral et les exemptions pour enfants à charge.

On pourrait soit ne pas imposer les crédits-enfants, soit les attribuer et les imposer à parts égales entre les deux conjoints. Dans le cas des familles monoparentales, en imposer seulement la moitié.

Une base de revenu minimum garanti: remplacer les prestations actuelles par le crédit personnel, additionné d'une aide sociale moins substantielle, d'un taux de prélèvement par l'État de 50 % des gains nets reçus d'un emploi, et d'un déplacement de l'échelle de taxation.

EXEMPLE: la prestation actuelle pour un adulte et deux enfants (7 908 $ en dollars de 1986) serait remplacée par: le crédit personnel, 2 500 $, plus une prestation d'aide sociale réduite, 5 408 $. Total: 7 908 $.

Si la cheffe de famille travaillait au salaire hebdomadaire net de 100 $, l'aide sociale lui retirerait non plus 100 $ mais 47 $ (100 $ moins 6 % de dépenses reliées à l'emploi, divisé par deux). Elle augmenterait ainsi son revenu annuel de 2 756 $, pour un total de 10 664 $.

TOUTE UNE INVITATION!

Photo: Suzanne Girard

Le 5 mars, venez assister avec l'équipe de LA VIE EN ROSE à l'avant-première de ROSA LUXEMBURG, le dernier film de Margarethe Von Trotta. Du même coup, nous célébrerons ensemble la journée internationale des femmes et le 7ième anniversaire de votre magazine préféré. Après la projection, nous offrirons un verre et un brin de causette.

Pour ne pas oublier cette triple invitation, inscrivez- nous dès maintenant à votre agenda: LE 5 MARS À 21 H. AU CINÉMA OUTREMONT. Billet: 7 $. Nous sommes heureuses de vous annoncer que la moitié des bénéfices des entrées ira à la maison LE PRÉLUDE qui accueille des femmes et des enfants victimes de violence.

Vous pouvez vous procurer vos billets dès maintenant au Cinéma Outremont. Venez en grand nombre.

ENQUÊTE

391 QUÉBÉCOISES DISENT

NON À LA MATERNITÉ!

Sont-elles plus nombreuses qu'avant, les femmes qui refusent volontairement de devenir mères? Pas vraiment. Mais plus visibles, ça oui. Ni religieuses, ni «vieilles filles», elles choisissent lucidement, et elles en parlent. Ce qui demande encore un certain courage, tant ce choix est subversif et encore interprété comme un véritable crime de lèse-maternité.

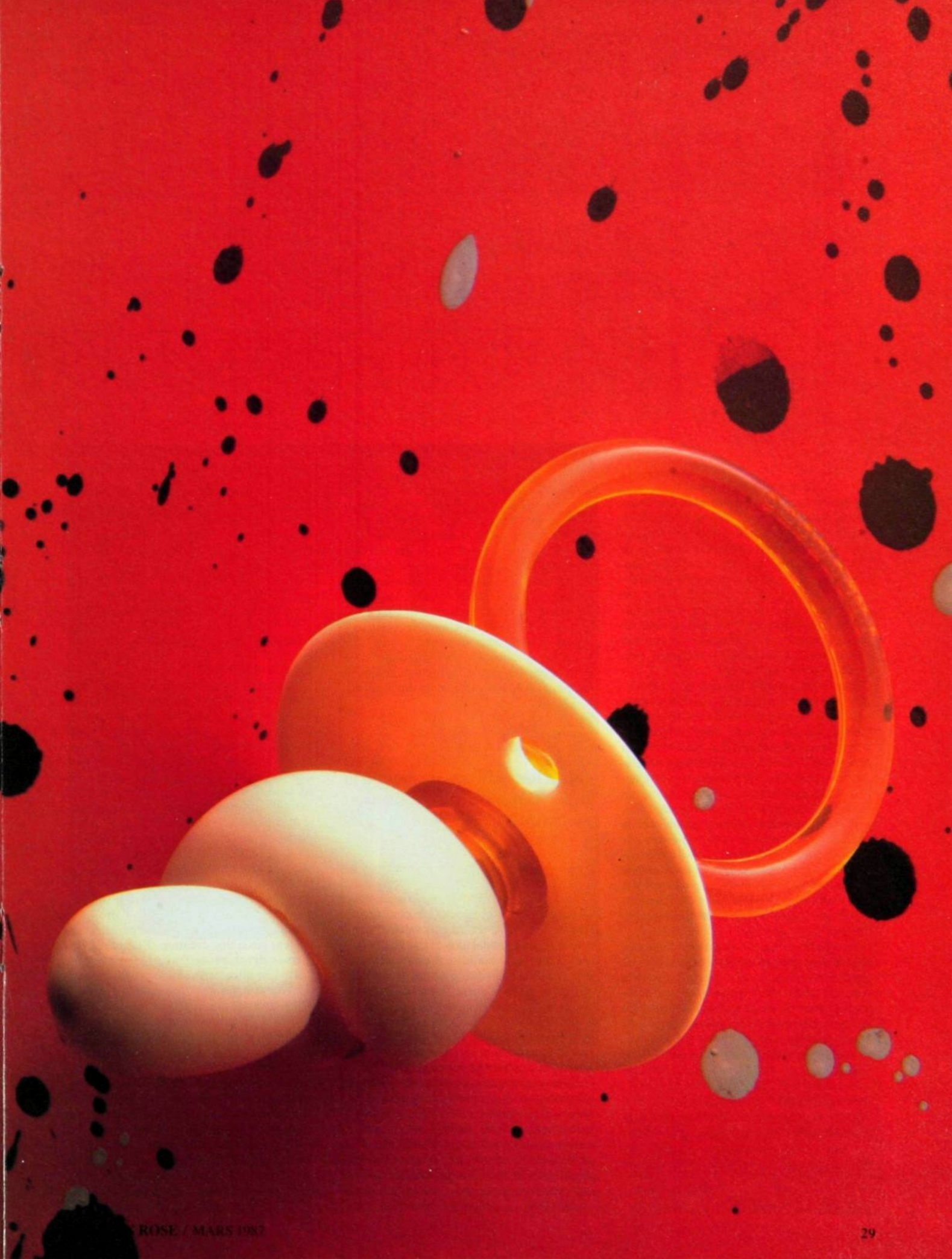
Qui sont ces femmes? Obéissent-elles à des motivations intimes ou rationnelles, privées ou politiques? Enfanteraient-elles si les conditions sociales, la fiscalité et l'organisation du travail étaient moins défavorables aux mères?

En ce mois de mars 1987 — celui de son septième anniversaire — **La Vie en rose** vous révèle, en exclusivité, les résultats d'une recherche menée récemment par la psychologue Marlène Carmel auprès de 391 Québécoises. À ses propos recueillis par Louise Bessette, s'ajoutent les témoignages de quatre «coupables de lèse-maternité» interrogées par Diane Poitras.

Mais il y a plus: cette enquête n'est que le premier volet d'une série consacrée par **La Vie en rose** à la maternité. En mai, ce seront les mères — ces super-femmes involontaires — qui vous diront ce qu'elles veulent, de l'État et du marché du travail, comme politiques familiales et mesures de soutien. Au cours des mois suivants, vous lirez aussi «celles qui font des enfants à 13, 14 ou 16 ans» et «celles qui en veulent à tout prix»... quitte à recourir à leurs risques aux nouvelles technologies de la reproduction.

Mères ou non, ne nous épargnez pas entre-temps vos commentaires et suggestions. «Nous aurons les enfants que nous voudrons», affirmions-nous vers 1975-76, au plus fort de la lutte pour l'avortement et la contraception libres et gratuits. «Et à nos conditions seulement...», pourrions-nous ajouter en 1987. — **F.G.**

Photo: Tilt



CELLES QUI NE VEUL

« Estime-toi chanceuse si tu recueilles cent réponses! », lui avait dit son directeur de thèse. Marlène Carmel, étudiante en psychologie sociale à Moncton, voulait pourtant savoir: qui sont ces femmes qui ne veulent pas d'enfant, et qu'est-ce qui a motivé leur choix? Elle en avait même fait le sujet de sa thèse de maîtrise. Mais ces Québécoises-là oseraient-elles se manifester, se faire connaître, elles qui, par leur refus de la maternité, dérangent et bousculent encore aujourd'hui les idées reçues les plus profondément enracinées?

Marlène Carmel a bien fait de s'entêter. Elle a d'abord diffusé des annonces dans une vingtaine de revues (*La Gazette des femmes, La Vie en rose, Nursing-Québec, les bulletins de l'AFÉAS et du Cercle des Fermières, etc.*[1]). Aussitôt lettres et téléphones ont afflué. De tous les coins du Québec, 415 questionnaires lui étaient retournés sur les 485 distribués de février à mai 1986, ce qui mettait notre étudiante en mesure de compiler et d'analyser plus en profondeur pas moins de 391 réponses. Selon toute évidence, et à la surprise même de Marlène Carmel, elles avaient envie de s'exprimer, ces femmes qui ne veulent pas d'enfant, envie de sortir de l'ombre et du silence...enfin!

Bien sûr il y a toujours eu, dans l'histoire, des femmes qui, par choix ou non, n'avaient pas d'enfant. Mais contrairement à ce qu'on pourrait croire, elles étaient plus nombreuses au début du siècle qu'actuellement. En 87, la mode serait plutôt à la maternité: ce n'est pas le nombre de mères qui diminue, mais celui des enfants que chacune met au monde[2].

Qui sont-elles?

Elles ne ressemblent plus guère aux «vieilles filles» ou aux religieuses d'antan, les «non-mères» volontaires d'aujourd'hui. Toutes celles qui ont écrit à Marlène Carmel critiquent sévèrement le piège social de la maternité. Ces marginales, ces «franches-tireuses» ne craignent pas de défier leur propre conditionnement social et familial. «Utérus oblige!», semble-t-on souvent leur souffler, car les pressions, surtout de la part des paires, amies et collègues (plus que de la part des *chums* ou des conjoints), sont nombreuses et subtiles. Mais elles finissent toujours par n'en faire qu'à leur tête...ou à leur utérus, comme vous voudrez.

La tête, justement, elles l'ont solide: si les deux-tiers des répondantes ont 35 ans et moins, près de la moitié ont un diplôme universitaire (dans 13,8% des cas une maîtrise ou un doctorat), et quatre sur cinq ont un emploi rémunéré (et un bon salaire: deux fois le revenu annuel moyen des Québécoises). La grande majorité d'entre elles ont pris seules la décision de ne pas avoir d'enfant et ce choix s'avère ferme et confortable, et non la conséquence d'une série de remises à plus tard. D'ailleurs, près de la moitié pensaient déjà avant l'âge de 20 ans à ne jamais être mères et les trois-quarts ont pris leur décision avant la trentaine.

Elles refusent de jouer à la super-femme. L'organisation du travail, disent-elles, est piégée.

Elles souhaitent se réaliser, se valoriser ailleurs que dans la maternité. Ailleurs, mais où? On retrouve près de la moitié des travailleuses qui ont répondu aux questionnaires dans les services sociaux, dans les secteurs de la santé et de l'éducation. «Des jobs de maternage», souligne Marlène Carmel. Un autre quart occupe des emplois administratifs. À propos de maternage, on peut remarquer en passant que 33% des répondantes étaient des aînées de famille (et 20 % des cadettes).

Femmes «de carrière», aussi bien de la campagne que de la ville, mais aussi femmes de coeur. Et qui n'auraient pas manqué non plus de papa putatif si l'envie de changer d'avis leur avait pris: seulement 18,4% d'entre elles sont mariées, mais la moitié vivent en couple (mariage et union de fait hétérosexuelle ou homosexuelle).

Question de société?

Quelles raisons profondes motivent leur décision? «J'ai le goût de me découvrir comme femme, autrement que comme mère, écrivent-elles. J'ai le goût de créer autre chose qu'un enfant.» Elles n'ont pas envie d'être mères. C'est là le premier motif évoqué. «Ça ne veut rien dire et ça veut tout dire, analyse Marlène Carmel. Pour une femme, l'enfant est une création. Mais la société aliène cette création. La maternité individuelle est survalorisée: pour être une vraie femme, tu dois être mère. Mais, socialement, la maternité est dévalorisée: tu ne travailles pas, tu n'as pas de pouvoir économique. Une femme-mère n'est rien socialement.

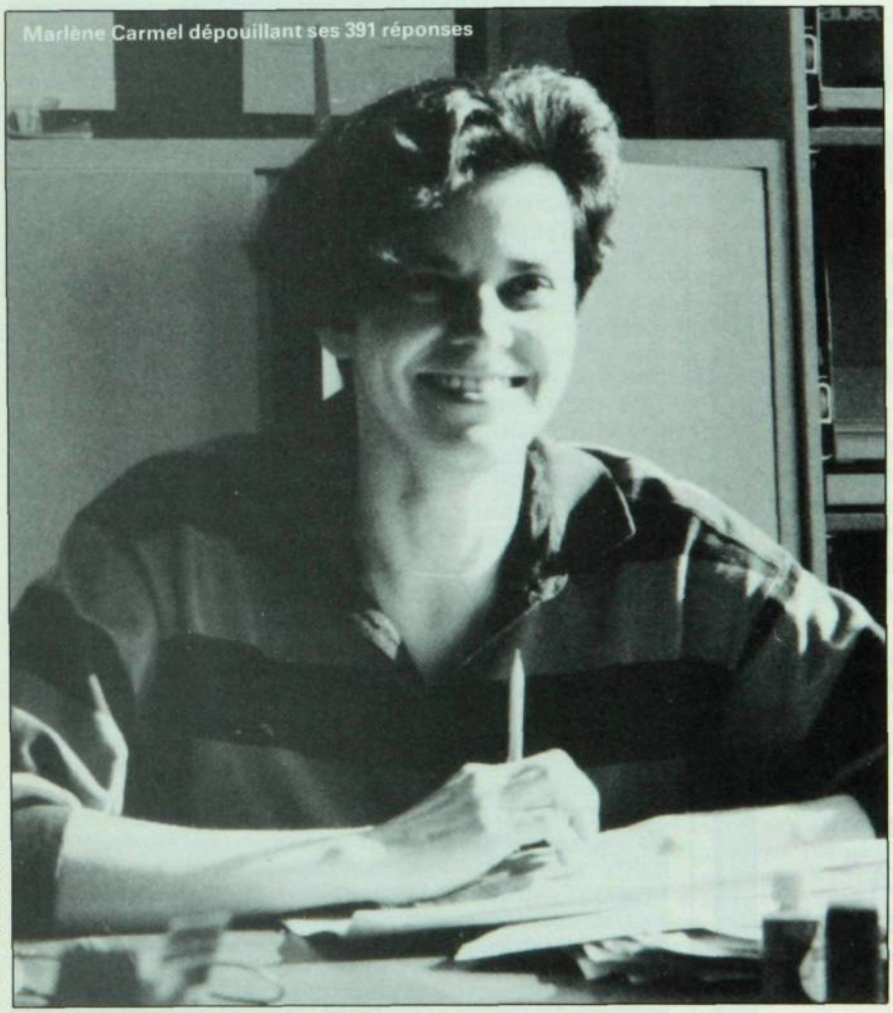
«Ces femmes qui ne veulent pas d'enfant veulent aussi une création. Elle prend des formes diverses: le travail, la peinture, l'art, l'implication sociale. Elles veulent pouvoir se définir autrement. Elles reconstruisent la féminité. C'est une recherche d'identité, d'autonomie et d'égalité. Elles cherchent un autre sens à leur vie que la reproduction. Elles veulent exister en dehors de la mère.»

Élever un enfant implique trop de responsabilités, ont-elles indiqué en deuxième lieu et, troisièmement, elles veulent conserver leur style de vie plus libre. Elles veulent du temps et de l'énergie pour leur carrière, leurs voyages, leurs ami-e-s, leur engagement social. Et elles ne veulent pas se retrouver seules à élever un enfant.

«Ce n'est pas qu'elles aient peur des res-

LOUISE BESSETTE

ENT PAS D'ENFANT



Marlène Carmel dépouillant ses 391 réponses

Photo: Danièle Lozier

ponsabilités, explique Marlène Carmel. Elles en ont, justement, socialement et professionnellement, ce à quoi elles n'auraient pas accès si elles avaient des enfants. Mais la tâche leur apparaît trop lourde. Elles refusent la double journée de travail, elles refusent de jouer à la super-femme. L'organisation du travail, disent-elles, est piégée autant pour les hommes que pour les femmes; il n'y a pas de place pour la parentalité.

«Elles questionnent globalement la société qui ne prend pas sa part de responsabilités. Car il est encore vrai que la maternité est plus payante pour les hommes que pour les femmes. Un homme chef de famille voit souvent son salaire haussé, obtient une promotion, est valorisé. Mais la maternité pénalise les femmes; ce sont elles qui voient leur promotion bloquée, qui s'absentent plus souvent du travail, qui prennent des

UN «NON» QUI INTRIGUE

Décidément, les femmes qui refusent la maternité intriguent les universitaires, ces temps-ci. Dans le cadre d'une thèse de maîtrise en sociologie à l'Université du Québec à Montréal, Louise Aubert a mené 19 entrevues semi-directives qui semblent confirmer les résultats de Marlène Carmel, quant aux raisons invoquées. À l'Université Laval cette fois, Suzanne Dallaire, Danielle Gagné et Jacques Tondreau se sont penchés exclusivement sur *La non-maternité et les pressions sociales*. Est-il facile pour une femme de refuser la maternité, surtout en période de chute de natalité? Sur les 20 femmes de 25 à 45 ans interrogées dans la région de Québec (échantillonnage réduit mais représentatif de tous les milieux socio-professionnels), 60% ont affirmé subir des pressions visant à les faire changer d'avis, surtout de leur famille (60 %). Trouvent-elles plus de soutien autour d'elles? 46 % de leurs ami-e-s les appuient... mais 13,3 % les désapprouvent, comme 13 % de leurs collègues, d'ailleurs! Quant aux conjoints, cinq d'entre eux ont réagi négativement, au point de penser rompre le couple!

SOURCE: Catherine Lord, «Ne pas vouloir d'enfant», *La Gazette des femmes*, CSF, janvier-février 1987.

LA MÉNOPAUSE

DEUX FILMS

NUAGEUX AVEC ÉCLAIRCIES

ET

MÉNOTANGO

RÉALISÉS PAR SYLVIE VAN BRABANT

Sans être pathologique, la ménopause n'est pas banale pour autant. Deux femmes parlent de cette transformation profonde de leur corps et de leur vie. Leur refus de la passivité, des préjugés, des définitions toutes faites... leur courage, leur humour, leur dignité nous rejoignent.

Un guide d'utilisation destiné aux animatrices de groupes de discussions propose des modèles d'ateliers, une synthèse des grandes écoles de pensée sur ce phénomène, des définitions détaillées du vocabulaire relié à la ménopause et une liste de regroupements et d'associations ressources.

Le guide est disponible dans tous les bureaux de l'ONF.

AU CINÉMA OUTREMONT
les 3 et 4 mars à 19 h 30
et le 5 mars à 19 heures

À L'AUTRE CINÉMA
du 6 au 9 mars à 19 heures
et les 10, 11 et 12 mars
à 19 h 15

Office national du film du Canada

National Film Board of Canada

GROS PLAN SUR ELLES

Des 485 questionnaires qu'elle a distribués entre février et mai 1986, Marlène Carmel en a reçu 415, dont 391 dans les délais prescrits. Voici le portrait de ces 391 «non-mères» volontaires.

ÂGE: deux-tiers des répondantes ont 35 ans et moins.

MARIAGE ET UNION DE FAIT: la moitié (51,6 %) est actuellement mariée ou en union de fait. Dans les unions de 1 à 5 ans, les unions de fait sont plus nombreuses; dans celles de plus de 6 ans, les mariages l'emportent.

ÉTAT CIVIL ACTUEL: célibataires, 44,2 %; en union de fait hétérosexuelle, 21,5 %; mariées, 18,4 %; divorcées, 7,9 %; en union de fait homosexuelle, 5,5 %; séparées, 1,8 %; veuves, 0,5 %; une seule ex-religieuse.

DURÉE MOYENNE DES UNIONS: durée de l'union actuelle (mariage ou union de fait): 7 ans; durée d'un premier mariage: 6 ans.

PARTICIPATION AU MARCHÉ DU TRAVAIL: 80,6 % des répondantes participent à la main-d'oeuvre active, comparé à 44,32 % des Québécoises (*Les femmes ça compte*, 1982). 62,7 % travaillent à temps plein, 17,9 % à temps partiel, 7,7 % sont en chômage. 12,8 % sont étudiantes, 2,3 % sont au foyer.

MÉTIER ET PROFESSION: 49 % des répondantes exercent des professions reliées aux sciences sociales, à la santé et à l'éducation, soit une sur-représentation du double par rapport aux Québécoises (*Les femmes ça compte*, 1982). Par contre, elles occupent un peu moins les emplois administratifs, et beaucoup moins ceux spécialisés dans la vente, les services, l'industrie de transformation, de fabrication, de montage.

REVENU ANNUEL MOYEN: 15 000 $, presque deux fois le revenu moyen des Québécoises. Le revenu s'accroît avec l'âge. Les hétérosexuelles gagnent, en moyenne, 5 000 $ de plus que les lesbiennes.

SCOLARITÉ: 46,8 % des répondantes ont une formation universitaire, soit quatre fois plus que le pourcentage des Québécoises; 22,5 % ont terminé leurs études collégiales; 15,3 % ont terminé leurs études secondaires. Celles qui vivent en union de fait sont les plus scolarisées (maîtrise, doctorat: 13,8 %). Le niveau du baccalauréat est plus fréquent chez celles vivant un union de fait et chez les célibataires. Le niveau secondaire, chez les femmes mariées ou divorcées, séparées, veuves.

LIEU DE NAISSANCE ET DE RÉSIDENCE: L'échantillon correspond à la répartition régionale de la population québécoise. Québec est un peu sur-représentée, Montréal, un peu sous-représentée.

RELIGION: 99,2 % sont catholiques à la naissance, 82 %, non pratiquantes actuellement.

ORIENTATION SEXUELLE: hétérosexualité, 80,6 %; homosexualité, 14,3 %; bisexualité, 4,3 %.

MÉTHODE CONTRACEPTIVE: 42 % utilisent actuellement une méthode contraceptive; 25 % sont stérilisées; 15 % n'en utilisent pas; 14 % ont des rapports homosexuels uniquement; 3,6 % des conjoints vasectomisés. La ligature des trompes (2 %) est la méthode contraceptive la plus utilisée, suivie par la pilule (20 %); le condom (11 %); le stérilet (7 %); la vasectomie, les méthodes naturelles et la non-pénétration, le diaphragme et la cape cervicale. Les femmes de 30 ans et moins utilisent surtout la pilule. Celles de 30 ans et plus, la stérilisation. Plus la famille d'origine est nombreuse, plus fréquent est l'usage de la stérilisation.

AVORTEMENT: 87 % affirment que l'avortement serait un choix acceptable pour elles si elles avaient une grossesse non désirée; 20 % ont déjà interrompu volontairement une grossesse.

CIRCONSTANCES ET VÉCU DE LA DÉCISION: 44 % y pensent pour la première fois avant 20 ans; 84 % avant 30 ans. 10 % n'en ont jamais voulu. Les lesbiennes y pensent plus tôt que les hétérosexuelles. 75 % prennent leur décision avant 30 ans. 77 % ne prennent pas leur décision à la suite d'une série de remises à plus tard. 72 % ont pris une décision ferme. La décision est plus ferme chez les lesbiennes que chez les bisexuelles, plus ferme encore que chez les hétérosexuelles. Dans 86,7 % des cas, la décision est prise seule. Plus elles y pensent tôt, plus elles y pensent seules, avant l'union; elles ont moins d'hésitations, elles disent plus qu'elles n'aiment pas les enfants, elles voient moins de désavantages. Plus la décision est ferme et prise seule, plus elle est confortable. 94,3 % se disent confortables dans leur décision. Elles y voient toutes (96 %) des avantages. La majorité n'y voit pas de désavantages (56 %).

FÉMINISTES? 64 % se qualifient de féministes radicales modérées ou de féministes radicales, 32 %, de modérées ou d'un peu féministes.

On est en train de mettre au monde une autre femme: ni mère, ni religieuse, ni célibataire déchue.

congés de maternité.» Par ailleurs, selon elles, le père idéal, ça n'existe pas non plus.

Toute la société doit se transformer, affirment-elles. La guerre, la pollution, la surpopulation, la famine, le cancer les inquiètent. Plusieurs femmes expriment une grande détresse. «De quel droit mettrais-je un enfant sur la terre, dans notre monde actuel? Le plus grand acte d'amour envers un enfant, c'est de ne pas le mettre au monde», écrit l'une d'elles.

Ou question de désir?

«Il y a des femmes, raconte Marlène Carmel, qui, même dans les conditions idéales, ne voudraient pas d'enfant (52 % des répondantes ne changeraient pas leur décision même si les conditions idéales étaient remplies). Elles n'ont pas envie d'en avoir. Elles n'aiment pas les activités qui s'y rattachent. Ça ne les intéresse pas. Mais c'est très culpabilisant de dire ça. Alors elles invoquent plutôt les conditions sociales défavorables. Un très petit pourcentage (10 à 15 % de l'échantillon) ont carrément dit que l'instinct maternel n'existe pas, qu'elles ne l'ont jamais ressenti.

«À cause de notre utérus, de notre possibilité biologique, précise Marlène Carmel, on nous socialise pour être mères. Combien de femmes mettent au monde des enfants sans le désir, mais parce que le modèle sexuel dominant est encore basé sur les relations hétérosexuelles et la pénétration? Les seules à faire un véritable choix sont celles qui ne font pas d'enfant; les autres choisissent combien et quand, et c'est tout. Il n'y a qu'une petite portion des femmes qui soient en mesure de réfléchir et d'échapper au conditionnement social. Celles qui vont à l'université, par exemple, ont le temps de prendre ce recul. Elles ont accès à un autre type de connaissances, à d'autres modèles de femmes.»

Les éléments déclencheurs de la réflexion sont variés. Ce peut être une grossesse non désirée ou une copine adolescente enceinte. L'image de la mère est très importante. Elles ont souvent vu le côté esclavage de la maternité, leur mère subissant grossesse après grossesse. Les aînées ont joué à la petite mère, et quand elles ont quitté la maison familiale, «leur famille était faite».

Une femme nouvelle et subversive

À qui les femmes qui ne veulent pas d'enfant se confient-elles d'abord? Dans l'ordre: aux amies, aux collègues, aux soeurs, aux mères, puis aux conjoints. La pression des paires est la plus difficile à vivre. «Elles ressentent un grand isolement quand leurs amies se mettent à avoir des enfants, explique Marlène Carmel. Elles ne partagent plus le même quotidien. Leur cercle se brise. Leur décision les isole. On a tendance à accuser les femmes qui affirment qu'elles n'auront pas d'enfant pour se consacrer à leur carrière, leurs loisirs ou leur engagement, d'être dénaturées, d'être carriéristes. L'ambition féminine est suspecte. Ce n'est pas normal de se situer sur le même terrain que les hommes.

«La décision de ne pas avoir d'enfant, conclut Marlène Carmel, est liée pour certaines femmes aux conditions sociales qui entourent la maternité et l'élevage des enfants. Mais, pour une bonne majorité, elle est tout à fait indépendante de ces conditions. On a fait le couplage femme-mère, il y a très longtemps dans l'histoire, parce que la survie des femmes passait par le mariage et, faute de contraceptif, par la maternité. La maternité n'était pas un acte volontaire: elle le devient.

«De plus, les femmes commencent à inventer d'autres styles de vie. En s'assumant économiquement, même le fait de vivre ou d'être en relation avec un homme devient un acte volontaire. Cela transforme toutes les possibilités de définition de la femme. On est en train de mettre au monde une autre femme: ni mère, ni religieuse, ni célibataire déchue. Il sera intéressant de suivre le développement psychologique de ces femmes-là. Sont-elles plus proches du modèle androgyne?

«Si je poursuis mon étude sur les "non-mères" au doctorat, je voudrais l'axer davantage sur ce qu'elles sont comme femmes — comment elles sont différentes dans leur tête, dans leur vision du monde — plutôt que les obliger à se définir par la négative, par rapport à la maternité qu'elles ne vivent pas. Mon questionnaire était lui-même construit de cette manière.

«La vie des femmes a été jusqu'ici centrée ou définie par la maternité, point de départ de toute la psychologie des femmes. Il m'apparaît fort sain qu'une société laisse cohabiter plein de styles de vie, de façons d'être et qu'elle soit capable de les valoriser également. La non-maternité est subversive, comme la maternité des lesbiennes ou celle des femmes célibataires, comme le sont ces femmes qui choisissent d'aimer d'autres femmes. Plus les modèles seront variés, plus ils seront accessibles, plus les jeunes femmes auront un véritable choix.»

Louise Bessette, pigiste en journalisme et en organisation communautaire, est membre du comité de rédaction de *La Vie en rose*.

1. **Actualité** et **Châtelaine** ont refusé de publier gratuitement son communiqué. Pourquoi au juste? Par ailleurs, tout comme Marlène Carmel a dû financer seule l'envoi postal et l'analyse de ses questionnaires, la Torontoise Jean E. Veevers, qui poursuit depuis cinq ans des recherches sur la non-maternité auprès des femmes mariées, n'a pas obtenu de subvention pour ses travaux.

2. On évalue à 25 % le nombre de femmes qui, au début du siècle, n'avaient pas d'enfant volontairement et involontairement (à l'époque, la stérilité était souvent causée par la malnutrition). Actuellement, le taux serait plutôt de 10 à 15 %. Les études au Canada, en Australie et aux États-Unis révèlent que de 3 à 6 % des femmes en âge de procréer n'auront volontairement pas d'enfant. On assiste toutefois au phénomène de la maternité tardive.

Carte du Ciel astrologique

- *Analyse complète et détaillée*
- *Près de 20 pages d'explication*
- *Ascendant (calcul exact par ordinateur)*
- *Signe/Ascendant (interprétation de votre combinaison)*
- *Signe Dominant*
- *Maison Dominante*
- *Planète Dominante*
- *Affinités avec autres Signes (amour/contrat/mariage)*
- *Interprétation des Aspects*
- *Éléments de synthèse*

FAITES PARVENIR:

NOM ET ADRESSE:

DATE DE NAISSANCE: JO / MO / AN

HEURE DE NAISSANCE. (AM OU PM):

VILLE ET PROVINCE DE NAISSANCE:

Prix: 30.00$
payable sur livraison
Poster à:
CARTES DU CIEL, enr.
C.P. 144, succ. Delorimier
Montréal, QC., H2H 2N6

COUPABLES DE

J'étais allée voir *Bach et Bottine*, et je me laissais séduire par ce délicieux personnage d'orpheline qui bouscule allègrement les vieilles habitudes de son oncle, célibataire mal léché[1]. J'avais aussi l'impression de voir la famille traditionnelle en prendre pour son rhume. Mais voilà qu'au milieu de la projection, je me surprends à espérer que l'oncle en question écarte ses réserves, adopte enfin Fanny et lui offre... une famille. N'a-t-il pas justement une petite amie qui n'attend que la demande en mariage pour s'épanouir? Pas trop fière de moi, je constate encore une fois la force d'attraction de cet entonnoir idéologique qui nous ramène toujours à la famille nucléaire.

Au Québec, on estime qu'un mariage sur trois se termine par un divorce; les familles monoparentales représentent 20 % de la population; et pourtant, on continue d'entretenir à tour de bras (et à tour d'images) l'idéal de la famille nucléaire. Pas étonnant, dans ce contexte schizophrène, que les femmes qui font le choix de ne pas avoir d'enfant soient plutôt mal vues. Ce n'est pas, bien sûr, de l'ostracisme, mais une méfiance, un jugement négatif flottent certainement autour de celles qui ont d'autres projets que la maternité. En préparant un film sur les alternatives à la famille traditionnelle, j'ai rencontré des femmes qui ne désirent pas d'enfants. Voici quatre témoignages assez représentatifs de l'ensemble des propos recueillis.

«Lorsque j'étais adolescente, raconte Hélène, 36 ans, un oncle m'avait demandé ce que je voulais faire plus tard et je n'osais pas dire que je ne voulais ni me marier, ni avoir des enfants. Je ne le disais pas non plus au couvent: j'avais assez peur que les soeurs m'attrapent par le chignon du cou! On m'aurait prise pour une dénaturée. Je pense aussi que je gardais le silence pour ne pas être isolée. Toutes les filles de mon âge rêvaient de fonder une famille comme si c'était le summum du romanesque.»

C'était il y a 20 ans. Aujourd'hui, Carole, 29 ans, se heurte constamment à l'incrédulité de sa famille: «Il n'y a pas de reproches ou de confrontations, ça s'exprime de manière plus insidieuse. J'ai déjà expliqué à mes frères et à mes soeurs pourquoi je ne veux pas être mère; ils le savent tou-te-s. N'empêche que chaque fois que la question revient sur le tapis, ils s'exclament comme si c'était la première fois qu'ils en entendaient parler. Ils refusent d'essayer de comprendre mon choix, ou pire, il s'entêtent à le nier. Ils s'attendent toujours à ce que je change d'idée.»

«À 16 ans, je me disais intérieurement: Un mari, à la limite, oui, mais des enfants, non. Ça n'a pas changé.»

Le désir absent

Dans son livre, *Chidless by Choice*, la sociologue ontarienne Jean E. Veevers fait remarquer que, contrairement aux parents, les personnes qui désirent ne pas avoir d'enfants sont constamment interpellées. Elles *sont sans cesse obligées de justifier*, et donc de rationaliser leur choix. Après réflexion, toutes les femmes que j'ai rencontrées arrivent à cette conclusion que leurs motivations sont *profondément personnelles*. Les raisons sociales ou politiques viennent après: elles confirment un choix antérieur. Ces motivations personnelles peuvent varier de l'une à l'autre, mais finalement elles se rattachent toujours à une raison fondamentale: l'absence du *désir* d'avoir un enfant. Cela peut sembler d'une évidence énorme. Mais cette énormité révèle que le désir de la maternité est rarement remis en question.

«À 16 ans, déjà, se rappelle Hélène, la littérature avait pris beaucoup de place dans ma vie. Quand je rencontrais un garçon, je lui demandais s'il avait lu Jean-Paul Sartre... Pas besoin de te dire que je n'avais pas beaucoup de *chums* à l'époque! Pendant toute cette période, je me disais intérieurement: À la limite, un mari, oui, mais des enfants, non! Et depuis, s'il y a un point sur lequel je n'ai jamais changé d'idée, c'est bien en ce qui concerne la maternité. Je n'en ai jamais eu le goût; ça n'a jamais fait partie de mon projet de vie; je ne me suis jamais imaginée avec un enfant. Je n'ai jamais été curieuse, non plus.»

Chez Joanne, 27 ans, la décision s'est installée beaucoup plus lentement: «Il n'y a pas eu d'incident marquant. Ça s'est intégré peu à peu et avec des questions. À l'adolescence, comme tout le monde, je pensais que j'aurais des enfants, trois plus précisément! Puis dans la vingtaine, j'ai commencé à faire du théâtre, ce qui m'a donné le goût d'investir du temps dans une carrière. Parallèlement, je voyais mes amies mettre fin à des projets chers pour s'occuper des enfants qu'elles venaient de mettre au monde. Et je trouvais ça dommage. Ce n'est pas que je ne voulais pas d'enfants, mais je ne voulais pas être uniquement une mère dans la vie. Et ça m'a toujours semblé fastidieux d'être à la fois mère et femme de carrière, ou d'avoir des projets personnels exigeants. C'est le choix d'un mode de vie que j'ai fait. Au fond, je n'ai jamais vraiment eu le *goût* d'avoir un enfant. Je ne suis pas attirée par les poupons. J'adore les enfants quand ils parlent et marchent tout seuls; j'aime partager des jeux, des activités avec eux, mais je ne veux pas être mère.»

Au début de la vingtaine, Marcelle, qui a aujourd'hui 40 ans, fréquentait un homme avec qui elle pensait se marier et avoir des enfants. Mais il y a eu rupture et «la préoccupation n'est jamais revenue». À 29 ans, croyant être enceinte, elle a été obligée de

DIANE POITRAS

LÈSE-MATERNITÉ?

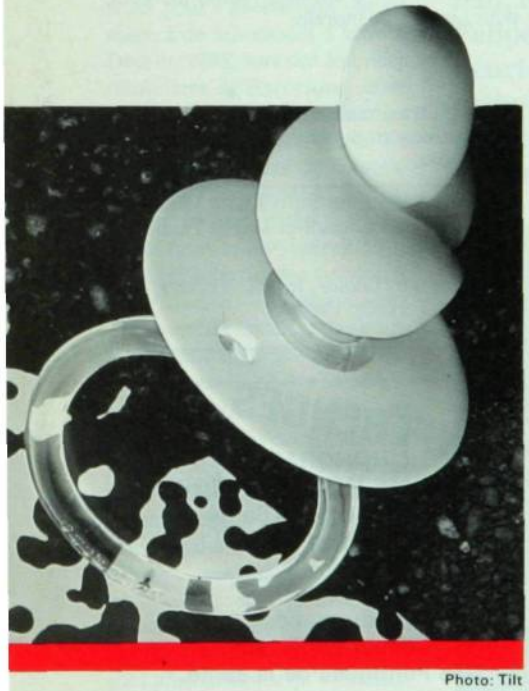


Photo: Tilt

« J'ai demandé à mon conjoint s'il en prendrait la responsabilité à 50 % plus 1 %. Il a dit non. Alors j'ai décidé que je n'aurais pas d'enfant.»

prendre position. «J'ai demandé à mon conjoint s'il accepterait de prendre la responsabilité de l'enfant à 50 % plus 1 %. Il a dit ''non''. Alors, j'ai décidé que je n'aurais pas d'enfant. Cette décision s'est prise sans acrimonie, sans reproche; je ne me suis jamais sentie frustrée. Je pense que si j'avais vraiment eu le désir d'avoir un enfant, j'aurais tenté de trouver un homme qui en aurait voulu lui aussi.

«Je ne voulais pas être la personne sur qui reposerait principalement la charge de l'enfant.» Pour Marcelle, avoir la charge d'un enfant, c'est «porter la vie quotidienne, sociale et émotive d'une autre personne. Et je ne me reconnaissais pas les capacités d'orienter la vie d'une autre personne. C'était l'époque ''macramé'' où l'on prônait la liberté totale dans l'éducation des enfants et j'étais ballottée entre cette tendance et la nécessité d'être plus ferme. Je côtoyais des ami-e-s qui, en ne voulant pas assumer l'autorité parentale, créaient de vrais petits monstres. Et je savais pertinemment que, dans cette situation, j'aurais été bien en peine de savoir quoi faire.»

Son analyse féministe de la société n'a-t-elle pas contribué aussi à la décision de Marcelle? «C'est sûr. Constater que les femmes sont habituellement seules à assumer la charge des enfants, et qu'elles ont généralement des emplois moins bien payés que ceux des hommes, c'est une raison valable pour hésiter à devenir mère, mais c'est aussi une analyse rationnelle. Et je pense que dans mon cas, il y avait un fondement émotif antérieur à cette analyse.»

Les hésitations et les alternatives

La décision de devenir mère est définitive, irréversible. Alors que la décision contraire est, théoriquement du moins, toujours susceptible d'être renversée. Carole a été forcée de se questionner, il y a deux ans, alors qu'elle a eu très peur d'être enceinte. «Si je suis si certaine de mon choix, s'est-elle demandé, pourquoi est-ce que je ne règle pas le problème de manière définitive, par une ligature des trompes? J'ai retourné la question dans tous les sens et j'ai finalement compris que j'étais retenue par l'impression que ce geste me confrontait à la mort. Je me disais: ''Je suis seule et quand je serai morte, il ne restera plus rien de moi.'' C'est une pensée, si j'ose dire, qui vient des tripes plus que de la tête mais elle est suffisamment présente pour m'empêcher de poser un geste définitif.»

Marcelle, elle, a joué un certain temps avec l'idée de devenir mère porteuse. «J'aimais l'idée de vivre la grossesse, l'allaitement, de donner la vie. C'est un épanouissement, j'en suis sûre. Mais à tout prendre, je trouvais triste de ne pouvoir imaginer garder l'enfant, faute de conditions matérielles, affectives et émotives.» Marcelle reconnaît qu'il lui arrive de penser qu'elle est peut-être «passée à côté de quelque chose». Craint-elle d'avoir commis une erreur? La réponse est catégorique: «Non. Je crains plutôt de ne pas assez chercher les occasions de contact avec des jeunes, en tant que tante, ou amie de la mère ou du père. J'aime, par exemple, partager un chalet avec une amie dont la fille est adolescente. Ça crée un mouvement, une énergie qui me stimulent. Aujourd'hui, je pense que l'idéal serait de cohabiter avec quelqu'un qui a un enfant. Cette solution me permettrait de toucher un mode de vie parallèle.»

La plupart des femmes que j'ai rencontrées disent ressentir ce besoin de côtoyer des enfants (ou des adolescent-e-s). Joanne, engagée dans une relation qu'elle juge aujourd'hui très satisfaisante, a cependant vécu des débuts difficiles avec le fils de son compagnon. «Je m'étais donné un rôle qui ne m'appartient pas. Je me sentais responsable des besoins affectifs de l'enfant. J'intervenais sans cesse auprès de son père pour qu'il réponde à ces besoins et lui accorde davantage d'attention (à cause d'un travail très accaparant, il avait souvent des rendez-vous dans la soirée). Jusqu'au jour où je me suis sentie étouffer dans cette situation. En fait, je réagissais à des pressions extérieures: je

« **Autour de moi, on s'entête à nier mon choix. On s'attend toujours à ce que je change d'idée.»**

partageais alors un appartement avec une femme qui me laissait clairement entendre que j'étais égoïste parce que je ne voulais pas être mère. J'avais besoin de (lui) prouver que c'était faux, que j'aimais les enfants, moi aussi.»

Branle-bas sur l'échiquier patriarcal

Une décision aussi peu populaire que la non-maternité peut en effet prêter le flanc à qui veut gratter le sentiment de culpabilité toujours prêt à refaire surface. Lorsque je demande à Joanne si on lui a fait sentir qu'elle avait peur des responsabilités, je sens poindre la colère: «Toutes les personnes de mon entourage te diront si j'ai peur des responsabilités! Dans mes amitiés, dans mon travail, dans ma vie sociale, je suis une femme très responsable.»

Cette intolérance est évidemment pénible mais la plupart se disent attristées surtout par les réactions de méfiance qu'elles sentent parfois chez les autres femmes, celles qui ont choisi d'être mères et qui se sentent jugées ou menacées par elles.

Pour Hélène, les confrontations les plus décevantes ont eu lieu au moment de sa ligature des trompes. «C'est curieux, je m'attendais à ce que mes parents s'interrogent un peu: ils savaient très bien que mon compagnon est vasectomisé. Mais ils ont compris, plus vite que certain-e-s de mes ami-e-s, que notre relation amoureuse implique deux individus distincts. Je m'évertue à expliquer aux gens que ma ligature, ça n'a rien à voir avec mon compagnon. Je ne veux pas d'enfant, *moi*. Ça se passe entre mon corps et moi.

«J'étais si exaspérée de me faire répéter "Y as-tu bien pensé, c'est irrémédiable!" (À 35 ans, si tu ne sais pas ce que tu fais dans la vie...) que j'ai commencé à répondre: "Non, c'est une folie, un coup de tête!" ou bien: "Vous aussi, vos petits, ils sont irrémédiables!" C'est vrai, si tu veux être mère c'est pour le reste de tes jours. Mais on questionne toujours les pratiques minoritaires. Ce n'est pas plus *normal* d'avoir des enfants que de ne pas en avoir.

«Vouloir des enfants, c'est considéré comme naturel. On n'a qu'à dire "Ça me tentait, j'en ai eu!" Eh bien moi, ça ne me tentait pas! Et quand ils sont à bout d'arguments, ils te sortent la survie de la race. Mais attention, on ne parle pas de la race humaine — parce que là il n'y a vraiment pas de quoi s'affoler —, on parle de la race blanche. La dénatalité est un problème très occidental et moi je m'en fous.»

Qu'un choix aussi intime que la non-maternité provoque autant de réprobation sociale révèle à quel point ce choix est subversif. Le danger n'est pas que *toutes* les femmes cessent de faire des enfants. Mais qu'un nombre, même très minoritaire, de femmes prétendent se réaliser hors de la maternité... et rien ne va plus sur l'échiquier patriarcal.

La non-maternité égratigne un peu plus l'organisation sociale en questionnant, avec le désir soi-disant inné de la maternité, l'identité et le rôle des femmes dans la société. En refusant de jouer aux super-femmes pour concilier maternité, travail et aspirations personnelles, les «non-mères» renforcent *aussi*, paradoxalement, les revendications des mères. Il est important de le voir car, de la même manière que les Real Women et d'autres mouvements de droite ont toujours opposé les femmes au foyer et les féministes (pourtant mères pour la plupart), on cherche aujourd'hui à provoquer la méfiance des mères à l'égard des femmes qui ne veulent pas d'enfant. Vieille méthode pour une vieille morale. ◇

Diane poitras, réalisatrice de films et de vidéos, est membre du comité de rédaction de ***La Vie en rose***.

1. *Bach et Bottine*, un film d'André Melançon, avec Raymond Legault et Mahée Paiement, Québec, 1986.

2. *Childless by Choice*, Jean E. Veevers, Butterworth, Toronto, 1980.

The Highlands Inn

PETITE AUBERGE EN NOUVELLE-ANGLETERRE

À seulement 3 heures de route de Montréal, dans les montagnes blanches du New Hampshire, le Highlands Inn est un endroit unique pour vous, vos ami-e-s, vos amant-e-s. Cent acres de terrain privé, des montagnes à perte de vue, des chambres meublées d'antiquités et des salles communes spacieuses. Nous avons aussi un bain tourbillon, des pistes de ski de fond et alpin à proximité et des promenades en traineau.

Aubergistes:
Judith Hall et Grace Newman
(603) 869-3978

P.O. Box 118 U
Valley View Lane
Bethlehem, N.H. 03574

témoignages de femmes..
fictions..
vidéos expérimentaux..

Demandez notre catalogue. Il déborde de nouveautés.

G.I.V

DISTRIBUTION • PRODUCTION • VIDEO
718 rue GILFORD, MONTREAL, H2J 1N6
téléphone:(514) 524-3259

CONFÉRENCES
L'HONORABLE
MADAME MONIQUE BÉGIN
Ex-ministre de la Santé et du Bien-Être

parle du grand débat public sur **les Politiques de la santé.**

Une série de trois conférences

Les vendredis 27 mars, 3 et 10 avril à 19:30

Lieu: Université de Montréal
Pavillon 3200, rue Jean-Brillant
(une hôtesse vous y accueille)

Frais:25$

Inscription sur place

RENSEIGNEMENTS: 343-6090

Université de Montréal
Faculté de l'éducation permanente

ESPAGNE: LA CORRIDA DES MENTALITÉS

Huit ans après le procès des avortées de Bilbao, cinq ans après l'élection des socialistes de Felipe Gonzalez, les féministes espagnoles se heurtent encore au machismo, à l'Opus Dei, au catholicisme... et à leurs propres divisions. Et pourtant, quel bond en avant! Gloria Escomel revient de Barcelone.

«Il y a plus de femmes tuées par leur mari que de militaires tués par les terroristes basques!»

«Folles! Les femmes sont devenues folles!», s'étouffe ma cousine en remuant vigoureusement son poisson dans la poêle. «Je veux bien croire qu'avant nous n'étions personne, mais à présent que nous avons tous les droits, ce n'est pas le moment de les perdre avec des scandales pareils!»

Le scandale en question? Un avortement public auquel les journalistes sont conviés, histoire de démontrer qu'il «n'y a rien là». Dans cette Espagne dont le gouvernement est socialiste depuis 1982 mais où l'avortement était encore totalement illégal en 1986, ce n'est pas la première fois que les Commissions pour l'avortement ont recours à de tels modes d'action. Déjà en 1985, lors des Journées féministes de Barcelone, elles avaient organisé un premier avortement public et filmé. Le film ayant été taxé de «montage», les Commissions récidivaient en juin 1986 — juste avant la mise en vigueur de la Loi sur l'interruption volontaire de grossesse — et organisaient dix avortements illégaux simultanément dans sept villes différentes, sous l'oeil des caméras.

Chaque fois, les réactions avaient été vives et cela non pas seulement de la part de l'Opus Dei, de Pro-vie et d'autres regroupements conservateurs mais également de féministes elles-mêmes qui, tout en étant en faveur de l'avortement, avaient trouvé ce genre d'interventions de mauvais goût et surtout plus nuisibles qu'efficaces.

Pourquoi récidiver, alors? Surtout maintenant, en décembre 1986, alors qu'on a enfin obtenu une loi permettant l'avortement? Parce que cette loi, justement, ne satisfait personne. D'abord, elle n'autorise l'interruption de grossesse que dans trois cas précis: malformation du foetus, viol ou danger pour la santé physique ou mentale de la mère. Première déception pour les féministes qui, bien sûr, ont milité aux côtés des femmes socialistes pour l'avortement libre et gratuit.

À peine votée, voilà que cette loi déjà restreinte était rendue à peu près inapplicable par toute une série de tracasseries juridiques, légales et administratives qui aboutissent, en décembre, à un jugement du Tribunal suprême. Celui-ci déclare la loi «inconstitutionnelle» car, dit-il, la clause qui autorise l'avortement pour «danger physique ou psychique» encouru par la mère donne lieu à tous les abus.

Le combat pour l'avortement est à son comble: chaque année 300 000 avortements clandestins se soldent par environ 600 morts et 4 500 femmes atteintes de lésions graves. Beaucoup de cliniques privées font des affaires en or, à raison de 400 ou 500 $ l'intervention alors qu'en Angleterre, où vont celles qui en ont les moyens, il n'en coûte que la moitié. Certains centres, il est vrai, participent à la lutte en s'auto-accusant publiquement, qui d'en avoir pratiqué 15 000 dans l'année, qui d'en avoir réalisé un millier.

GLORIA ESCOMEL

¡ Viva el machismo!

Mais une petite rétrospective serait peut-être utile ici pour mieux comprendre d'où part l'Espagne dans le combat féministe. Jusqu'en 1931, non seulement les femmes n'ont aucun droit mais leur infidélité conjugale est punie... de mort! Ce n'est pas pour rien que le mot *machismo* est espagnol!

1931: Deuxième République. Les femmes obtiennent le droit de vote, la possibilité d'être élues, l'égalité des droits dans le mariage, et le droit au travail sans autorisation du chef de famille. Enfin, en Catalogne seulement, l'avortement et l'utilisation des contraceptifs sont autorisés; mais il est vrai qu'en Catalogne — où depuis le XIII[e] siècle le droit d'aînesse prime sur le droit des hommes —, les femmes ont toujours eu plus de prérogatives.

1936: Guerre civile. En 1939, Franco établit sa dictature — pardon! sa «régence» — et toute l'Espagne fait un bond en arrière. Les femmes d'abord, *caballerosidad* oblige: les revoilà sous tutelle.

En 1961, une timide législation sur la femme au travail cherche à leur accorder quelques droits. Vers 1974, commencent à se former les premiers regroupements d'associations féministes, en préparation de l'Année internationale de la femme.

1975: mort de Franco. Le roi Juan Carlos I[er] manifeste sa volonté de libéraliser l'Espagne. L'Année internationale, qui voit les premières «journées pour la libération de la femme», commence bien! En 1977, le Gouvernement crée une Sous-direction générale de la condition féminine. L'année suivante, une Constitution est votée qui reconnaît l'égalité juridique des hommes et des femmes sur tous les plans. En 1979 se crée un Parti féministe espagnol, d'obédience communiste, qui commence à faire campagne avec un programme révolutionnaire pour les femmes. À vrai dire, il passe un peu inaperçu sauf dans les cercles féministes qui sont loin d'être unanimes à son sujet.

Cette même année éclate un scandale qui va mobiliser les féministes: le procès de Bilbao. Dix femmes qui ont avorté et

Photo: Pono Presse

leur avorteuse sont condamnées, les unes à six ans de prison et l'autre à 60 ans de réclusion! Une pétition de 25 000 signatures et des manifestations monstres obligent les juges à reporter le procès en 1981, puis en 1982. Finalement, les «clientes» sont relâchées, et l'avorteuse condamnée à 12 ans de prison mais aussitôt amnistiée... Entretemps, en 1981, on obtenait la Loi sur le divorce, en soi une véritable révolution.

1982: un gouvernement socialisate est élu. L'année suivante, il crée un Institut de la femme, l'équivalent de notre Conseil du statut de la femme. On en attend beaucoup...

Et maintenant?
Les mentalités...

«Avant que les socialistes arrivent, sur le plan juridique, l'essentiel était obtenu, me dit Marisa Viñes, rédactrice d'une revue technologique, mais on pouvait attendre d'eux un certain nombre d'actions de promotion et d'information sur les droits des femmes. La plupart ignorent encore ce que leur a donné la Constitution de 1978. Bien sûr, je parle surtout des femmes les plus âgées, les moins instruites, mais elles constituent la majorité. Maintenant, les journaux et la télévision ne parlent que d'avortement, comme si le seul combat des femmes était là: c'est ambigu, parce qu'en même temps, on «monte» l'opinion contre les féministes, alors que la plupart des gens sont encore saisis par la libéralisation sexuelle, l'éclatement des familles par le divorce, la réduction du nombre d'enfants... Et les avortements publics n'aident pas la cause. Ajoute à cela le taux de chômage qui grimpe, et les conservateurs n'ont qu'une envie: renvoyer les femmes à la maison et à la procréation!»

C'est sans doute pourquoi les socialistes au pouvoir ont prudemment attendu d'être réélus en juin 1986 pour mettre en vigueur la loi sur l'avortement. Auparavant, en janvier, ils avaient eu l'intelligence de faire voter une loi sur les conditions de travail du personnel domestique, qui comprend un million et demi de femmes, souvent exploitées. Cette loi leur assure le salaire minimum pour 40 heures de travail hebdomadaire, les diverses assurances — chômage et maladie —, et 30 jours de vacances annuelles payées par l'employeur. C'est une loi «minimale», certes, mais qui représente un énorme progrès.

Le taux de chômage, qui atteint actuellement 22,5 % de la population active (48 % pour les jeunes!), affecte particulièrement les femmes: 29 % d'entre elles étaient salariées en 1980 alors qu'elles ne sont plus que 27 % en 1986. Et, là plus qu'ailleurs, ce sont surtout des célibataires — plus de la moitié —, des veuves, séparées ou divorcées que des femmes mariées (15 %), qui travaillent au dehors de la maison. Et la double tâche, pour ces dernières, reste écrasante: la mentalité des hommes, sauf en de très rares milieux évolués, n'a pas beaucoup changé. Celle des femmes non plus, à vrai dire, qui croient déchoir lorsque tout n'est pas impeccable à la maison ou dans la mise du mari et des enfants.

«Faire évoluer les mentalités, c'est toute une affaire!», répètent les unes et les autres. les budgets alloués à l'information ne semblent pas forts. Inutile de chercher une revue féministe dans les nombreux kiosques qui sollicitent le regard dans la rue; inutile, dans une revue féminine, de chercher des articles très dénonciateurs. On m'indique une librairie de femmes, à Barcelone, où je trouverai, m'assure-t-on, tout ce qu'il y a. Je m'y rends. C'est un local minuscule, juste au coin de la rue Valencia, où dominent livres de femmes en catalan, oeuvres hispaniques, classiques américains ou français en traduction, abécédaires du féminisme, mais, question magazines d'actualité...

Si, tout de même: quelques exemplaires de la revue *La Mujer feminista*, publiée aux deux mois par l'Union des femmes féministes de Madrid, un exemplaire de mars 1986 de *Tribuna feminista*, du Centre féministe d'études et documentation (l'éditorial se plaint, justement, du manque de fonds qui ne permet pas de publier régulièrement, et la libraire me confirme qu'il s'agit vraiment du tout dernier). Des exemplaires antédiluviens d'une revue lesbienne qui a cessé de paraître, et des feuillets dactylographiés d'un bulletin féministe catalan, que je prendrai deux heures à traduire pour ne rien comprendre aux querelles entre groupes, essentiellement nommés par leurs sigles à des lectrices initiées.

Y mañana: trépigner ou piétiner?

C'est là aussi où les choses se compliquent en cette Espagne aux nombreuses particularités régionales, où les provinces ont un certain pouvoir législatif, et où le *derecho al pataleo* (le droit de trépigner) a été trop longtemps jugulé publiquement. Ce ne sont donc pas les groupes féministes qui manquent, ni même, on l'a vu, un Parti, c'est une certaine cohésion. Car s'il y a des réseaux, comme celui des Féministes indépendantes, celui des Amazones, celui des socialistes, celui des Collectifs pour l'avortement, ils se heurtent parfois à la Coordination des organisations féministes de l'État espagnol, qui dépend de l'Institut de la femme, ou aux regroupements municipaux.

Bref, si l'union fait la force, ici on sent que c'est déjà la débandade. Entre les radicales qui durcissent leur position contre le Parti féministe (jugé trop marxiste-léniniste, ce dont il se défend), le Parti communiste qui interdit à ses membres de lire les publications du Parti féministe, qui pourtant se proclame communiste, la section des femmes du Parti socialiste (qui a l'immense tort d'être au pouvoir) que les féministes indépendantes considèrent aliénées, mais dont elles recherchent l'alliance face aux radicales, quand ce n'est pas contre les communistes... une chatte n'y retrouverait pas ses petits!

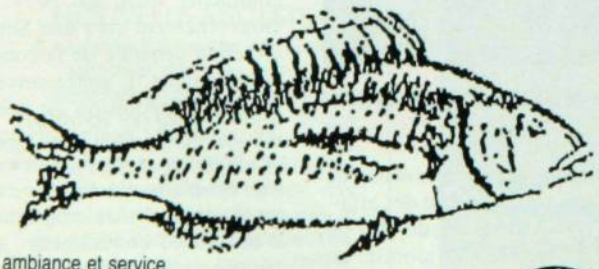
On les retrouve unies, cependant, face à quelques questions, comme l'avortement, l'entrée de l'Espagne dans l'Otan (toutes s'y opposaient à l'exception des socialistes, divisées), la violence en milieu familial, le silence des médias face aux événements féministes.

Un avantage cependant: cette rivalité même pousse les groupes à se rallier les indifférentes, à rejoindre les moins informées, les plus démunies. Ainsi, le Parti féministe met à la disposition des femmes un conseil juridique, et court les usines pour répandre de l'information sur les droits des travailleuses et des épouses, sur la contraception et l'avortement, sur les recours en cas de mauvais traitements. Ainsi, l'Institut de la femme subventionne les projets d'information des groupes féminis-

LES 4 ATOUTS DU SYMPOSIUM

VARIÉTÉ

la marée du jour à votre table FRAÎCHEUR



ambiance et service
CHALEUREUX

rapport qualité/prix
AVANTAGEUX

PLAROTAVERNA DU SYMPOSIUM

À VOUS DE JOUER!

4293 ST-DENIS
MONTRÉAL QUÉBEC
842-0867

Encore en 1986, 300 000 avortements clandestins se soldaient par 600 morts et 4 500 cas de lésions graves.

tes, défend leur programme de promotion de la femme auprès des membres du gouvernement, et ne cesse de produire des rapports, à sa demande. Ainsi, divers groupes organisent des colloques (sur la prostitution, à Valence; sur le sexisme dans l'enseignement, les nouvelles technologies de la reproduction, à Barcelone), qui ont au moins l'avantage d'attirer des journalistes, donc de générer certains articles de sensibilisation.

Ainsi, surtout, des groupes de quartiers travaillent sur les problèmes quotidiens des femmes: mais leur travail, inégal selon les municipalités et les provinces, est difficile à évaluer et tient davantage de l'assistance sociale que du féminisme. Mais n'y a-t-il pas lieu, parfois, dans le concret, de confondre les deux? C'est la question que beaucoup de militantes se posent, en cette période de crise et de chômage.

À coups de drames

«Dans le cas des femmes battues, par exemple, explique Montse Garrido du Parti féministe, il s'agit non seulement de leur dire quels sont les recours, mais de leur assurer un service de protection, en plus d'un abri, s'il leur arrive de quitter la maison. Parce qu'on ne peut pas compter sur la police, qui ne prend pas au sérieux les "baffes" assénées par les maris à leur femme ou à leurs enfants: ça fait partie de la vie familiale!»

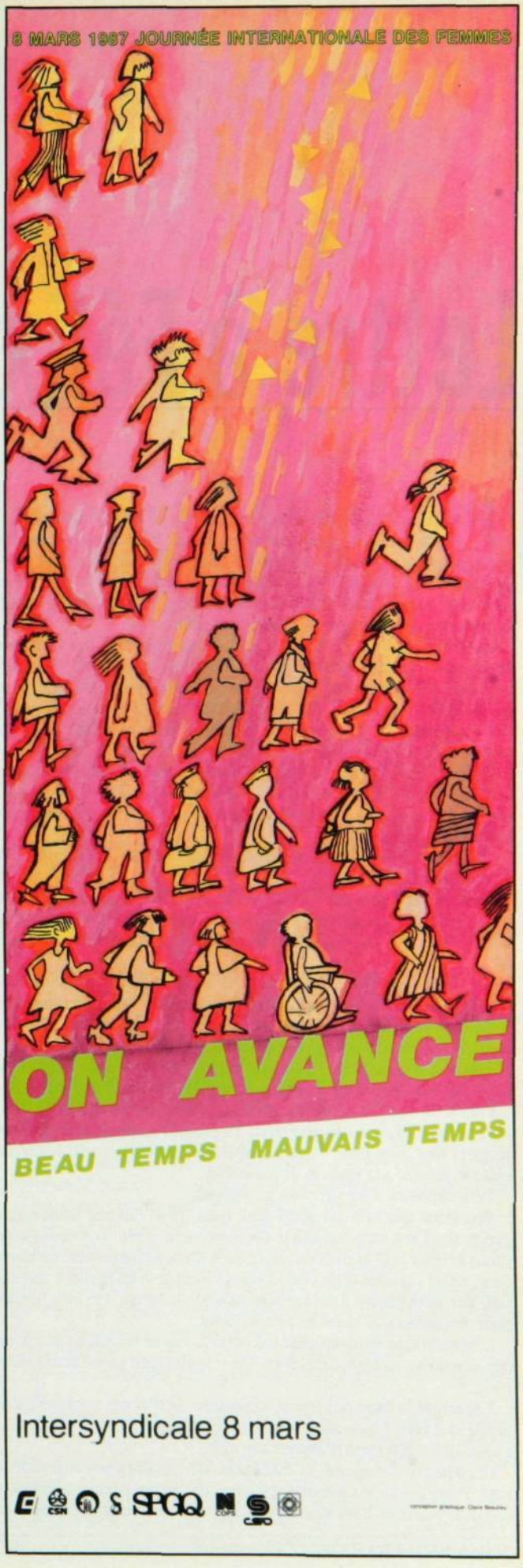
Un scandale a pourtant éclaté aux Canaries, qui a contribué à sensibiliser l'opinion: Rosario Garcia Lopez, séparée de son mari qui la violentait, avait en vain et à plusieurs reprises porté plainte, alléguant les menaces de mort proférées contre elle. Elle a finalement été tuée à coups de bâton par son conjoint, que personne ne s'était soucié de surveiller. L'Association des femmes juristes des Canaries a organisé des protestations contre la lenteur et l'inefficacité de la Justice, et des manifestations de solidarité ont eu lieu un peu partout.

«Mais il faut multiplier les événements sensationnels pour que les pouvoirs fassent quelque chose, poursuit Montse, et on ne peut tout de même pas espérer que des drames humains surviennent pour nous permettre de les exploiter. Surtout dans des cas de violence familiale, où la conspiration du silence est tellement grande. Et pourtant, il y a plus de femmes tuées par leurs maris que de militaires tués par les terroristes basques.»

Le féminisme dévoile des scandales tellement enfouis et banalisés par les faits divers et l'habitude qu'on a toujours tendance à l'accuser de dramatisation ou de généralisations hâtives. Surtout dans un pays où les femmes ont l'habitude de supporter l'autorité, où le catholicisme invite toujours à la résignation et à l'expiation par la souffrance. Les carcans commencent à se lézarder, certes: encore s'agit-il de ne pas trop se fier aux apparences d'une libération sexuelle qui s'étale en images pornos ou en petites annonces ahurissantes, où même les sadomasos peuvent s'offrir ou solliciter des partenaires.

Mais pour qui revient en Espagne tous les deux ou trois ans, pour qui compare les trois dernières générations, un fait est incontestable: les femmes ont fait un bond en avant. Si certaines militantes ont aujourd'hui l'impression de piétiner, c'est parce que le combat d'aujourd'hui — alors que les droits sont juridiquement reconnus —, demande comme partout ailleurs des stratégies renouvelées, une véritable guerre d'usure contre les mentalités conservatrices ou réactionnaires, et des conditions économiques et sociales qui ne dépendent pas seulement des femmes ou des partis, mais de la politique mondiale.

Gloria Escomel, professeure de littérature et journaliste, est membre du comité de rédaction de *La Vie en rose*.



Lettre à Félix

Je ferme les yeux et ton visage m'apparaît. Je me souviens, Félix. Il a fallu, petit, t'extirper de mes eaux bien avant le moment prévu pour ta naissance. Lorsque ma chair s'est déchirée pour te livrer passage, j'ai oublié ma propre douleur. Seule ta vie m'importait. Je voulais tant que nous fassions connaissance, nous qui avions habité la même demeure et partagé la même aventure.

Tu pesais une livre à peine. Tu aurais facilement tenu dans le creux de ma main. Tu étais tout recroquevillé comme si tu appréhendais déjà ce monde blanc, froid, inconnu, toi qui avais vécu de ma chaleur et qui avais failli en mourir, par je ne sais quel caprice de la nature qui se fait si dure parfois. Ta forme était inachevée, mais tu vivais. Ton petit souffle d'enfant était déjà marqué des signes de la souffrance.

Sitôt né, on t'a dérobé à moi. Le premier geste de reconnaissance que j'aie tenté d'esquisser m'est resté au bout des doigts. Je me suis sentie violée; ma chair blessée, vidée de ta substance, est devenue silence, presque mort.

«Je crève tes eaux. Elles se répandent par vagues. Le continent se vide, s'épuise, se tarit.»

Tout le temps qu'a duré ta courte vie, je me suis repue de toi, de tes yeux surtout, si légers. Ton regard bleu passait à travers moi sans s'attarder. Vers quel pays allait ce regard? Vers quelle terre se dirigeait-il?

Moi, je n'étais plus d'aucun pays, d'aucune bataille, d'aucun chemin à parcourir. Tout me paraissait vain à gagner, vain à garder si ce n'était toi, mon amour exilé de mon corps. Tu dépendais du pouvoir médical et si peu de moi qui ne pouvais que t'offrir ma présence à chaque jour, à chaque heure, à chaque minute que tu volais à la mort. Je te parlais tout bas même si mes mots se brisaient avant de t'atteindre.

On t'a surnommé «le petit capitaine», Félix, car en dépit des sombres pronostics, tu vivais toujours. Tu prenais du poids et tu pouvais respirer seul, sans tube. Tous les espoirs m'étaient permis. Je préparais ton arrivée à la maison. Je patientais.

Petit capitaine d'un vaisseau trop grand.

Peu avant que tu n'atteignes deux mois, tu as fait une hémorragie cérébrale. On s'est acharné à te faire revenir à la vie. Ton coeur s'est remis à battre et tu as de nouveau respiré. Cependant tes bras battaient l'air, telles les ailes d'un oiseau blessé incapable de prendre son envol. Tes yeux étaient fixés sur je ne sais quelle image. On les a bandés pour empêcher que la rétine ne s'assèche.

L'hémorragie avait atrophié ton cerveau qui ne réagissait plus à aucun stimulus. Tu étais décérébré. On te maintenait en vie artificiellement.

J'ai refusé la mort qui faisait son entrée. Je n'ai pas voulu m'incliner devant elle. Mes mains se sont agrippées aux tiennes, ma bouche a tenté désespérément d'aspirer ton mal.

Peu à peu tu t'es apaisé. C'était la fin. Il m'a fallu prendre une décision. Faire cesser les mesures extraordinaires qui permettaient à ton coeur de battre et à tes poumons d'aspirer l'air, ou attendre que ton

JOHANNE LESSARD

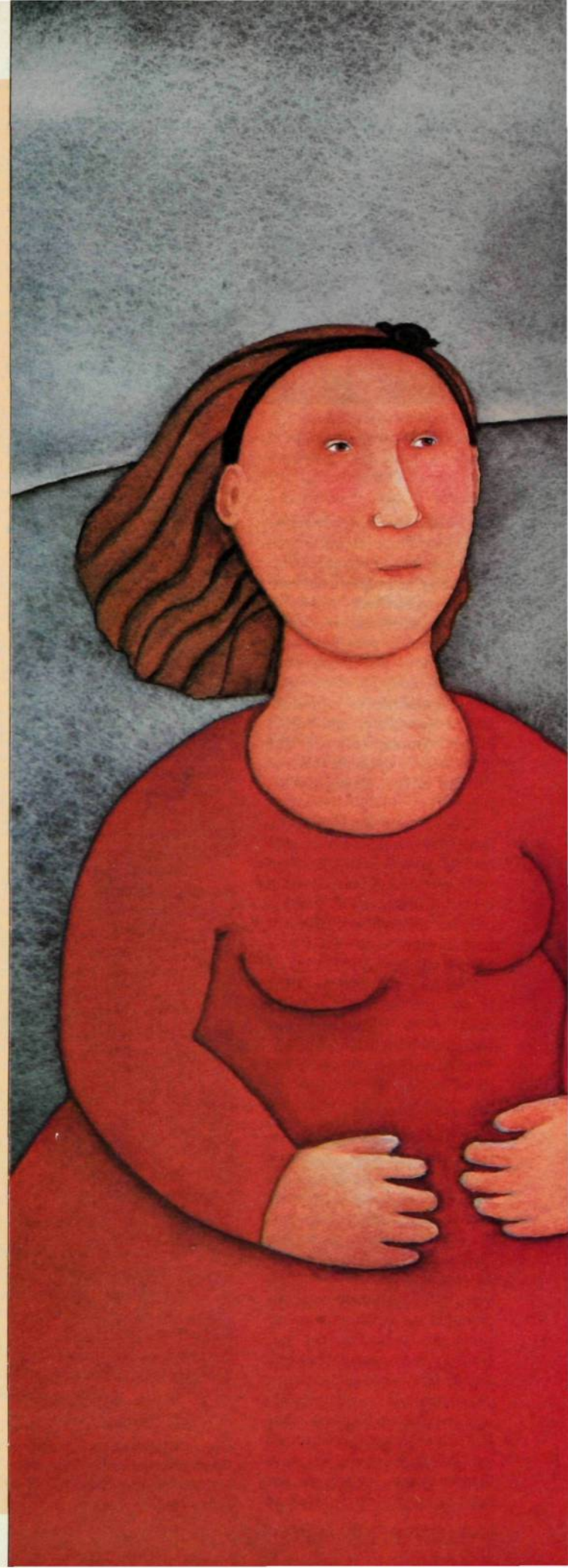


Illustration: Mireille Levert

système s'épuise. On t'a débranché. Sur quelle vision m'as-tu quittée?

Tu es mort au moment où tu aurais dû naître.

On m'a alors permis de te prendre dans mes bras. Tu n'étais plus qu'un petit pantin désarticulé, déserté du moindre souffle. J'ai étreint la mort alors que j'appelais la vie.

J'ai crié «Plus jamais». Plus jamais la vie. Plus jamais ta vie. Ces mots m'ont martelé les tempes. Ma raison a chaviré.

Je t'ai cherché. Je t'ai appelé. Où étais-tu parti? Dans quel espace innommé? Ta mort a tout suspendu autour de moi. Je suis devenue mère d'absence, mère de vide, mer-de.

«Ma mère, ma mère, désertée pour ne pas finir noyé.»

J'ai été marquée à jamais par ta mort. Et, dans sa souffrance, la petite fille qui vivait en moi a pleuré sur la vie qui s'était envolée, avec le rire.

Mes bras, mon corps, mon coeur on accueilli la douleur. Je l'entretenais, je la chérissais même. Car cette douleur témoignait que tu avais existé, que tu n'étais pas le fruit de mon imagination délirante.

Durant des jours interminables, ni la vie ni la mort ne m'ont habitée. Mais la folie.

Ma folie, pas toujours douce, mais nécessaire. Ma folie, douce et nécessaire.

Je t'ai recomposé, Félix, à travers les enfants que je voyais dans les rues. Je t'ai bercé de mes mots alignés sur une page trop blanche. Ces mots, je les ai ouverts un à un. J'ai crié leur révolte, j'ai pleuré leur silence, j'ai souffert de leurs morsures. Il me semblait que ni le temps qui recouvre tout, et les chagrins, et les larmes, et les départs, ni l'espoir d'une autre vie ne pourraient refermer la blessure qui s'étendait peu à peu aux choses et aux êtres qui avaient tissé ma vie avant ta naissance.

Angoisse de ne plus savoir qui j'étais. Moi l'a-mère.

Je t'ai parlé, Félix. De choses que l'on ne nomme pas là où tu es, lieu interdit, lieu non dit, espace que je ne pouvais alors imaginer, moi qui étais bien vivante mais qui appelais la mort.

Je voulais me gommer. Je voulais m'effacer.

J'ai rêvé de toi, enfant, voguant toutes voiles dehors, dans l'immensité, franchissant mers agitées, flots bleus. Heureux d'être.

Je n'ai cessé de te chercher, de te trouver et de te perdre. Puis de continuer, par le biais de feuilles blanches, à te dessiner au détour de phrases cousues les unes aux autres.

«Penchée sur ton cahier comme sur mon berceau.»

J'ai vécu mon deuil jour après jour, mot après mot, image après image.

Comment pouvais-je accepter ta mort alors que j'étais incapable d'envisager mon propre départ? Tu m'a mise en face de la fragilité et de la brièveté de la vie. Tu m'as placée devant l'éventualité de ma propre mort.

L'apaisement est venu ensuite et avec, cette chose étrange, le désir de vivre. J'ai pu alors m'ouvrir à toi et te dire merci. Pour les mois vécus corps à corps. Comme tu as été mon enfant par ma chair, je suis

Chouette...
L'hiver est fini!

Il y a du nouveau dans l'air, chez Blacks aussi!

Une toute nouvelle gamme de vêtements de coton et d'équipement spécialisé pour le plein-air: randonnée pédestre, camping, montagne...

10% de réduction*

Blacks
CAMPING INTERNATIONAL

3525 Chemin Queen Mary, Montréal H3V 1H9
Tél.: (514) 739-4451 739-2141

* sur présentation de cette annonce ou de votre carte étudiant

Photo: Michel Blachas

Eureka! Vasque chlorophylle Royal Robbins koflach
SIERRA DESIGNS Lowe BIRKENSTOCK
THE NORTH FACE Woolrich KARRIMOR Camp Trails patagonia

devenue la tienne par ton exemple. Comme tu es allé au bout de toi-même par la lutte incessante que tu as menée seul contre la mort, tu m'as conduite, moi, au bout de ma souffrance. Comment? Je ne saurais te l'expliquer par des mots. On ne peut enfermer ce qui est infini.

Tu es un être libre, Félix. Je te veux libre, ce que tu n'aurais pu être ici-bas, dans ce monde immense et sans pitié.

Tu n'auras jamais à porter le poids d'aucune faute ni à endosser le manteau d'aucune vertu.

Tu n'auras jamais à choisir entre le vouloir et le devoir.

Tu ne connaîtras jamais le prix qu'il en coûte aux êtres qui veulent la liberté: ils meurent en son nom.

Tu ne seras jamais frappé d'interdits de toutes sortes dont le premier serait venu de moi sans que je l'eusse voulu. Car tu aurais dépendu de moi, qui dépends des autres pour survivre.

Cependant, tu ne ressentiras jamais jusque dans ta chair tout le plaisir qu'il y a à vivre. Comment ai-je pu désirer la mort alors que la vie vaut la peine qu'on s'y attarde, qu'on la hume et qu'on apprécie tous ses parfums?

Tu ne renaîtras jamais plus, Félix. Mais moi, je continue à vivre. Pour essayer, apprendre, comprendre. Et attendre la mort. Car la vie m'a été prêtée comme tu m'as été prêté.

Aujourd'hui, un an après ton départ, une nouvelle vie germe en moi. Déjà, je la sens s'agiter de son petit poids dérisoire dans mon ventre. C'est un petit garçon. Tu as un petit frère. Je le nommerai Félix-Antoine. Félix, parce qu'il est aussi de toi. Et Antoine, pour le nommer à lui-même. Car il n'est pas ton écho. Il possède sa propre voix/voie.

Je suis maintenant prête à me défaire de tout ce qui t'a appartenu, Félix. Même de ton lit d'enfant qui m'a suivie comme un cercueil.

Je suis résolue à te dire adieu.

J'ouvre mes bras et ton ombre s'envole. À peine une brise ténue me souffle-t-elle au coeur. La légèreté avec laquelle tu prends ton essor me laisse à peine meurtrie.

NOUVEAUTÉ

L'ÉMERGENCE D'UNE CULTURE AU FÉMININ

Qu'arrivera-t-il en sciences sociales, en littérature et en philosophie lorsque les femmes occuperont tout l'espace physique, culturel et symbolique qui leur revient ?

Voilà le thème qui réunit des auteures aussi importantes que Françoise Collin, Nicole Brossard, Mary Daly, Louky Bersianik, Michèle Causse, Michèle Jean, Andrée Michel, Marie-José Chombart de Lauwe, Lisa A. Serbin, Danièle Lafontaine et Giuseppina Moneta. Sous la direction de Marisa Zavalloni.

EDITIONS SAINT-MARTIN

En vente en librairie
16,95 $

4073, rue St-Hubert, suite 201, Montréal, Qc H2L 4A7 514-525-4346

FEMMES PROFESSIONNELLES

DANIÈLE TREMBLAY

Psychologue
Thérapie individuelle et couple

Expertise psycho-légale
dans tous les cas d'agression sexuelle.

426 est, boulevard Saint-Joseph,
Montréal, H2J 1J5 **721-1806**

Centre d'auto-développement le labyrinthe Inc.

Le labyrinthe = Technique holistique nouvelle, originale non médicale en thérapies individuelles - Santé physique et émotionnelle. Régler la source du problème.

Émélie de Sartèges - ND. NMD
Christine Bernier - Massothérapeuthe certifiée

Services de: homéopathie - massothérapie - naturopathie
respiration rythmée - sophrologie - cours et ateliers

6605 St-Hubert
Montréal Tél.: 273-5272

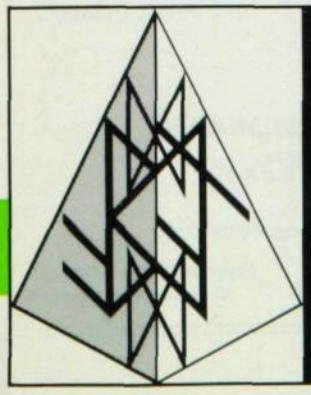
---

les sages-femmes associées

consultations avant et après l'accouchement
accompagnement à l'hôpital ou à la maison
cours prénatals

we speak english hablamos espanol
membres de l'alliance québécoise des sages-femmes praticiennes

288-1848



PAULINE EDWARD
Astrologue

- *Planification de carrière*
- *Développement personnel*
- *Analyses relationnelles*

277-5902

Association des femmes d'affaires du Québec

Le réseau d'échanges et de contacts par excellence indispensable à l'atteinte du plein succès.

BOTTIN DES FEMMES

Un instrument de promotion hors-pair vendu en kiosques, à travers le Québec. **tél.: (514) 845-4281**

- Co-propriété indivise et locations d'immeubles
- Artistes pigistes
- Travailleurs (euses) indépendants (tes)
- Élaboration de système comptable
- Tenue de livres manuelle
- Informatique
- Vérification
- Groupes sans but lucratif
- P.M.E.

BERNADETTE JOBIN
COMPTABILITÉ GÉNÉRALE
4290 RUE LAVAL
MONTRÉAL H2W 2J5
849•2530

TRUST GÉNÉRAL

Le maître courtier

Place d'Anjou
7355, rue St-Zotique
Anjou (Québec)
H1M 3A5
Bur.: 353-9942
Rés.: 525-5397

Danièle Méthot
Représentant immobilier

PAULINE PROULX-TAILLEFER
assureur-vie

Montréal: 932-1419 **Laval: 687-0470**

FEMMES PROFESSIONNELLES

(514) 688-1044

Luce Bertrand M.P.s.
PSYCHOLOGUE
«Une femme à l'écoute des femmes»

PEURS – DÉPENDANCES – CULPABILITÉ
HÉTÉROSEXUALITÉ – HOMOSEXUALITÉ
CROISSANCE – CHEMINEMENT

Marie-France Ouimet

- PSYCHOLOGUE
- PSYCHOTHÉRAPEUTE

4534, rue Earnscliffe
Montréal H3X 2P2 Tél.: 488-5473

NICOLE REEVES, M.A.
Psychologue
Psychothérapie Individuelle

Tél.: (514) 274-4645
920, rue Cherrier
Mtl, H2L 1H7

DENISE NOËL
PSYCHANALYSTE

4380, DELORIMIER
MONTRÉAL H2H 2B2
TÉL.: (514) 495-3696

Tél. bureau: (418) 681-9042
résidence: (418) 681-3974

France Tremblay, M.Ps. PSYCHOLOGUE
MEMBRE DE LA C.P.P.Q.

— Psychothérapie individuelle, adultes et adolescent(e)s
— Problèmes de dépression, "burn-out", angoisse, difficultés de communication, croissance personnelle

444, BOUL. ST-CYRILLE, OUEST
SUITE 250, QUÉBEC G1S 1S3

DENYSE DUFRESNE
Psychologue
Psychothérapie individuelle

920, rue Cherrier
Montréal, Qc H2L 1H7
(Métro Sherbrooke) *Tél.: 525-7832*

Psychothérapie individuelle
Problèmes liés à l'homosexualité

HÉLÈNE GOSSELIN
Psychologue

831, avenue Rockland, Outremont 651-9963

Tél.: 731-5967
382-2571

Louise Grenier, M.A.Ps.
Psychologue
Membre de la C.P.P.Q.

Clinique Médicale Jarry
150 est, rue Jarry, Montréal
H2P 1T3

Psychothérapie analytique
Croissance personnelle

dc

HÉLÈNE BÉLANGER
DOCTEUR EN CHIROPRATIQUE

407, ST LAURENT, SUITE 110, MONTRÉAL, QUEBEC H2Y 2Y5 (métro Place d'Armes)
SUR RENDEZ VOUS (514) 871-8520

TEL 934-0841

LOUISE ROLLAND
AVOCATE

UNTERBERG, LABELLE, JENNEAU, DESSUREAULT & ASSOCIÉS
1980 SHERBROOKE OUEST, SUITE 700, MONTRÉAL H3H 1E8

Laurin, Guébin, Blondin et Lagacé AVOCATS

Marie-France Guébin
L.L.B., INF.
AVOCATE ET INFIRMIÈRE

Michel Blondin
L.L.B., M.D., L.M.C.C., N.B.M.E., B.Sc.
AVOCAT ET MÉDECIN

500, Place d'Armes, bureau 1880
Montréal (Québec) H2Y 2W2 Tél. : (514) 844-0088

MIRIAM GRASSBY
MARIETTE PILON
LINDA SOLOMON

AVOCATES

SUITE 921
1010 OUEST STE-CATHERINE
MONTREAL, QUEBEC H3B 3R7 (514) 879-1100

Centre de santé psycho-corporelle
Phénix enr.
2071, rue St-Hubert bureau: 2
Montréal, Qc H2L 3Z6

Louise Houle
psychothérapie analytique
approche psycho-corporelle

Tél.: (514) 523-5339

Consultation psychologique

1374 est av. du Mont-Royal
Montréal (Québec) H2J 1Y7
523-9333
649-1593

Monique Bernier, *psychologue*
et associés

---

911 av Pratt
Outremont, H2V 2T9 bureau : 737-7699

Monique Panaccio
PSYCHOLOGUE

psychothérapie et psychanalyse

Thérapie individuelle et de groupe

4581 Fabre H2J 3V7
Métro Mont-Royal
524-3289

marie cabana
psychologue

BEST-SELLER

LE PARTY DE MARCEL

LILIANE ROCRAY

Depuis quelque temps dans les médias, et particulièrement ceux de Québec, ça *trippe* Aubut. Pas une chaumière, pas même une grotte d'anachorète qui ne résonne en effet des échos de ce *Rendez-Vous 87*, seriné dès 1985 par le président des Nordiques, le mégalomaître Marcel Aubut. Après un *Québec 84* digne d'Orwell, on a décidé de remettre ça en troquant les voiles contre des patins.

Marcel Aubut, mégalomaître et fier de l'être

D'abord annoncé comme le «Super Bowl du hockey», *Rendez-Vous 87* a sensiblement changé de couleurs. On s'est mis de plus en plus à porter d'une fête des sports et des arts où musique, spectacles, mode et gastronomie se retrouveraient dans le cadre du Carnaval de Québec «sous la bannière de l'excellence et de la fraternité». Comme c'était bien dit.

N'étant pas de ceux qui patinent sur la bottine, maître Aubut a poursuivi sur sa lancée en alléguant, dans ses sollicitatins de fonds publics et privés, que l'événement aurait aussi comme objectif de mieux faire connaître le Canada et le Québec à l'étranger. *Big deal.*

Le gouvernement fédéral, qui n'attendait que ça pour réagir — chauffe, Marcel, chauffe — s'est empressé d'ajouter la somme de 1 million $ au million et demi déjà accordé, afin de récompenser cette belle ardeur à répandre la bonne nouvelle.

Pendant que du côté des athlètes on séparait les susceptibilités des ligaments froissés et que l'on ratiocinait sur les billets de courtoisie, on s'occupa, de plaire aux mononcles et aux matantes d'une bonne partie de la planète et l'art de jouer à l'ambassadeur inoffensif et gentil.

Dans un cas pareil, les Russes ne se cassent pas la tête: on remballe le Choeur de l'Armée rouge et on sort un petit couple de danseurs du bolshoï. Quant à vous, le groupe Autograph, on vous rocke à l'essai, mais faites gaffe. On paye assez cher, faites ça comme il faut.

Comme on le voit, ça ruisselait de bonne volonté de part et d'autre. D'autant plus qu'il y a quelque temps, Ottawa levait l'embargo sur les échanges culturels entre les deux pays, embargo visant à dénoncer l'occupation de l'Afghanistan par les troupes soviétiques depuis 1979. Mais c'est le Carnaval. Oublions ces malencontreux incidents et causons affaires.

Du côté québécois, on n'a pas eu non plus à se crever pour être original: il y a longtemps que la formule des «Beaux-Champs-Elysées-Dimanches», une valeur sûre, a fait ses preuves. C'est comme pour le Cheez Whiz: même s'il est passé date, tout le monde sait ce qu'il goûte et ce qu'il y a dedans.

Ainsi, ne restant qu'à dépoussiérer les abonnés des manifestations officielles tels les Vigneault, Charlebois et Reno. Chez les Canadiens, on a pris la peine de s'assurer qu'ils étaient encore en vie avant d'inviter Gordon Lightfoot et Paul Anka devant un micro tandis que les Américains se sont affairés à exhumer le groupe Chicago, dont les hits font les belles heures des salles d'attente branchées sur Much Musak.

Voilà qui devait suffire. Après tout, ce sont des jeux que le peuple réclame. En guise de souvenir, il peut toujours se rabattre sur la chanson-thème de David Foster, *Love Lights the World*, en version originale anglaise, soulignée d'une pointe de ruse, dans l'espoir que ne soit pas reportée aux calendes grecques une hypothétique version francophone.

D'accord, je ronchonne. Bien sûr, je suis de mauvaise foi devant la bonne foi qu'ont dû malgré tout déployer certains esprits autres que mercantiles. Bien sûr, il y a eu les Marjo, Sylvie Tremblay, Luba, Glass Tiger et autres. Évidemment, il y a eu les travailleurs-euses de l'hôtellerie qui auront profité de cette manne de touristes en habit de neige, Kodackés jusqu'à la tuque.

Mais il y a les gueuletons à 350 $ le couvert. Les billets de 60 $ pour un défilé de mode. Les scènes extérieures chauffées alors que 1987 est l'Année internationale des sans-abri. Il y a les compressions et restrictions budgétaires de l'administration provinciale et un vide de 177 millions $ découlant de la diminution des contributions fédérales à combler. Il y a les projets sociaux qui avortent, il y a ceux et celles qui crèvent mais qui, de toutes façons, n'étaient pas invités à ce rendez-vous.

Jusqu'au Bonhomme Carnaval qui a dû se sentir quelque peu trahi sous le masque hilare. Si j'avais été Diane Tell, j'aurais chanté «Moi si j'étais l'Bonhomme»...

Mais trêve de trémolos. Le bon peuple a pu malgré tout synthoniser son dû à la télé puisque, au fond, comme le soulignait *The Gazette:* «The best way to catch the best of *Rendez-Vous 87* may well be to stay at home from Feb. 8 to Feb. 15 and watch TV.»

Ça avait l'air d'un ben beau party, mon Marcel. ◇

Une rencontre d'un tout autre type se déroulera sur les ondes de CKRL-MF/89.1 à Québec (câble 101.5), samedi le 7 mars à compter de midi. Baptisée *Rendez-Vous'87,* cette journée se veut une projection du féminisme dans le temps et l'humour par les voix de Suzanne Jacob, Les Folles alliées, *La Vie en rose,* Sylvie Legault, Sylvie Tremblay et bien d'autres belles. À écouter!

Photo: Journal de Montréal

LECTURES CROISÉES: DURAS ET PALEY

...ou comment le bain révélateur des comparaisons fit du dernier Duras un cliché porno et du Paley un film en couleurs

NANCY HUSTON

La blonde Paley

La noire Duras

Deux grandes dames de lettres. Elles ont le même âge (Duras est née en 1916 et Paley en 1922) et, dans leurs pays respectifs, la même notoriété[1]. Deux destins marqués par la Seconde Guerre mondiale: Paley est fille de juifs russes émigrés à New York au début du siècle; Duras dit avoir été «réveillée» à trente ans par le fait des camps nazis. Deux militantes de gauche: Paley deviendra pacifiste et féministe; Duras adhèrera un temps au Parti communiste. Deux femmes qui ont choisi la littérature comme mode de vie, mode d'être dans le monde — mais qui, à partir de ce choix en commun, et avec ce matériau en commun qu'est le langage, font et disent des choses diamétralement opposées.

Les Yeux bleux cheveux noirs, c'est de l'ultra-Duras. La scène se dépouille et se purifie un peu plus avec chaque livre. Il s'agit d'une scène pornographique — dépeinte avec l'extraordinaire, l'inimitable style que l'on sait, mais pornographique quand même. Pornographique parce que, pour commencer, le livre est sous-tendu de part en part par le fantasme «On bat une femme». Pornographique parce que cette femme est une *pornè,* une prostituée: l'homme la paie, non pas pour faire l'amour avec elle (en l'occurrence c'est un homosexuel), mais — comme les clients — pour garantir qu'elle ne le désirera pas; pour conjurer sa peur; pour assurer sa maîtrise de la situation. Pornographique parce que la femme acquiesce avec enthousiasme dans l'horreur qu'elle inspire, décrivant par exemple son propre sexe comme un lieu «infect» et «criminel». Pornographique parce que l'érotisme y est sans cesse vécu aux confins de la violence et de la mort. Pornographique, enfin, parce que les personnages sont tous indiciblement jeunes et beaux et riches, dépourvus d'identité sociale, plongés dans un présent inamovible et enfermés dans un endroit hors du monde — temps et lieu qui échappent aux lois régissant nos pauvres vies à nous, si ordinaires.

L'exaltation, donc: on est dans l'absolu. L'amour, lorsqu'il se déclenche, est par définition fou. Il n'a besoin de rien savoir: ni le nom, ni le passé, ni les goûts, ni les espoirs de l'être aimé. Il provoque torrents de larmes, hurlements, désirs de meurtre ou de suicide. Il est profondément *religieux;* c'est-à-dire qu'il a besoin de l'idée du Mal et de la réification de cette idée. Tout près de l'homme et de la femme dans la chambre, il y a la place où, la nuit, des petites filles tiennent dans leur main la verge de grands messieurs. Oooh! Plus loin encore, il y a Dieu, qui «fait les camps de concentration et les guerres». Aaah! Savoir tout cela contribue à érotiser ce qui se passe et ne se passe pas entre l'homme et la femme. Jamais Duras n'avait épelé aussi clairement les choses.

Passer des *Yeux bleus cheveux noirs* à *Plus tard le même jour*[2] c'est d'abord — comme les titres l'indiquent — se mettre à bouger dans le temps. De l'image fixe, statique de l'être aimé, on se jette dans le fleuve de la vie, avec tout ce qu'il charrie d'amours ratées et réussies. Chose frappante: le contact sexuel entre l'homme et la femme résulte parfois chez Paley (alors que jamais chez Duras) en la naissance d'un enfant, voire de plusieurs. Les enfants grandissent, les amoureux divorcent, les parents vieillissent, les amis meurent de maladie, les révolutions pourrissent, on se serre les coudes, on ne perd pas son sens de l'humour. Et si l'on s'appelle Faith (la foi, *alter-ego de Grace, la grâce*), ce en quoi on met sa foi ce n'est pas Dieu, responsable aussi bien des Camps de Concentration que de l'Amour Absolu, c'est la vie: la vie qu'on n'essaie pas de figer dans l'instant, la vie avec toutes ses «petites perturbations», la vie qui passe. Les personnages de Paley ont un métier et des problèmes; ils se débattent dans des contradictions politiques et manquent souvent d'argent. Ils sont lucides et parfois un peu tristes; ils vivent sans absolu mais non pas sans espoir.

En somme, Paley s'oppose à Duras comme la mortalité à la mort, le plaisir à l'érotisme noir, le présent en flux au présent éternel, et l'ironie à la tragédie. Comme, aussi, une certaine tradition juive-laïque-réaliste américaine à une certaine tradition catholique-satanique française... Par leur juxtaposition (l'effet du pur hasard) dans mes lectures de vacances, j'ai pu choisir entre elles: c'est grâce à Paley que j'ai pu en finir avec ma fascination pour Duras. ◇

1. Très renommée aux États-Unis, Grace Paley a écrit surtout des nouvelles, et trois romans. Ses oeuvres disponibles en français: *Plus tard le même jour* et *Les Petits Riens de la vie,* traduits de l'américain par Claude Richard, Éd. Rivages, Paris; *Énormes Changements de dernière minute,* Éd. Recherches, Paris.
2. Marguerite Duras, *Yeux bleus, cheveux noirs* Éd. Minuit, Paris, 1986.

Chantal Chawaf

...ou comment le corps-femme se fit roman fée

GLORIA ESCOMEL

S'il faut en croire le dernier roman de Chantal Chawaf, certains éditeurs peuvent assassiner de jeunes talents. *Elwina, le roman fée,* c'est l'histoire d'Elwine, romancière débutante qui écrit sur sa mère, Elwina. À l'occasion des démêlés qui opposent l'héroïne à son éditeur, Chantal Chawaf se permet de véritables charges contre ce genre d'individus dont l'instinct commercial prime sur le goût littéraire.

Chantal Chawaf, avec douze romans publiés, bien connue des milieux littéraires, n'en est plus aux problèmes de débutante. Pourtant, de passage à Montréal en décembre et janvier derniers après une tournée de conférences aux États-Unis, elle semblait s'étonner qu'on se souvienne encore, ici, de son nom — et de son oeuvre.

«C'est qu'actuellement, à Paris, pour continuer encore à écrire, lorsqu'on croit en la littérature, je vous assure qu'il faut s'accrocher! Les maisons d'édition sont à l'affut de tout ce qui est commercial, accrocheur, des lectures de diversion, faciles, au style coulant. Ils n'ont que mépris pour les livres des femmes — d'autant plus s'ils contiennent une démarche féministe —, pour l'écriture poétique, le regard intérieur. Ils s'attendent par avance à ce que la critique garde le silence et ils bâclent la promotion du livre. Pour moi qui crois que l'écriture-femme peut apporter une esthétique nouvelle, ce travail d'occultation est grave.»

Ses conférences, aux États-Unis, portaient comme titre: *Contre la fiction*. Pourquoi? «Parce que je pense que la fiction, le récit, avec tout ce qu'il suppose comme descriptions extérieures (d'actions, de personnages, de situations sociales) limite aujourd'hui l'évolution du langage. L'espace que je veux explorer, celui du corps, celui du désir, des sensations, des émotions, reste du domaine de l'indicible. Il y a là toute une exploration qui peut conduire à une évolution poétique de la langue: la littérature vient alors éclairer ce qui est inconnu, dévoiler ce qui est inconscient, au lieu de rester à une surface événementielle ou sociale qui, elle, est déjà appréhendée.

«Évidemment, on peut me rétorquer que cette évolution que je revendique passe d'abord par une régression: nommer le corps, le biologique, le pulsionnel, l'émotionnel — toujours si refoulés que s'y plonger est considéré comme enfantin, pathologique —, c'est évidemment faire face à d'énormes difficultés de communication. Parce que le langage adulte, justement, ne s'y prête pas. Mais il faut passer par cette recherche répressive, apprivoiser, créer le langage qui exhumera ces tréfonds de nous-mêmes.

«C'est pourquoi je pense que le roman féminin tel que je le conçois accouchera d'une langue et non vraiment d'une fiction, le corps n'en étant pas une. Et peut-être, à partir de cette évolution-là, pourra-t-on repenser au récit, qui crée le mythe et en provient. D'ailleurs, dans mes derniers romans, le narratif intervient plus fréquemment.»

Dans *La Vallée incarnale,* mais surtout dans *Elwina, le roman fée,* nous sommes plongé-e-s dans une ambiance où le fantasmatique, voire le féérique, se superposent à la vie moderne et la submergent, par moments.

«Je m'intéresse énormément aux contes de fées, poursuit Chantal Chawaf, et je réalise actuellement une recherche (qui débouchera peut-être sur un cours ou une série de conférences) sur des femmes du XVII[e] siècle, oubliées par l'histoire littéraire, qui ont essentiellement écrit des contes de fées. Comme le mythe, ce genre de contes invente une signification du monde, donne un sens à la vie, qui me semble en affinité avec la femme, non parce qu'elle s'évade du réel, mais parce qu'elle cherche à le transformer.»

Ainsi, pour Elwine, c'est son roman qui est fée, c'est en lui, à mesure qu'elle l'écrit, qu'elle crée un rêve aussi important que la vie, parce qu'il en est l'antidote, surtout dans un monde marqué par des génocides, des guerres mondiales et des menaces nucléaires. Mais dans ce roman féérique, Elwine commet «l'erreur» — dixit son éditeur — d'introduire l'Holocauste des juifs (elle vient de découvrir que ses parents l'étaient et sont morts en déportation). À travers la défense qu'Elwine fera de son oeuvre, on peut lire celle de Chantal Chawaf, qui réclame une liberté de création dégagée des contraintes commerciales et des basses concessions faites au goût des éditeurs. Elwine, débutante, baissera peut-être la tête. Espérons que Chantal Chawaf, elle, n'en fera qu'à la sienne.

Chantal Chawaf

Photo: Gloria Escomel

Bibliographie sélective

Retable, Éd. des Femmes, Paris; **Cercoeur**, Éd. du Mercure de France, Paris; **Le Soleil et la Terre**, Éd. Jean-Jacques Pauvert, Paris; **Maternité** et **Landes**, Éd. Stock, Paris; **Crépusculaires** et **Les Surfaces de l'orage**, Éd. Ramsay, Paris; **La Vallée incarnate** et le dernier roman, **Elwina, le roman fée**, Éd. Flammarion, Paris.

LES VOYAGES DE SANDERS-BRAHMS

...ou comment interroger l'histoire au quotidien singulier

MICHKA SAAL

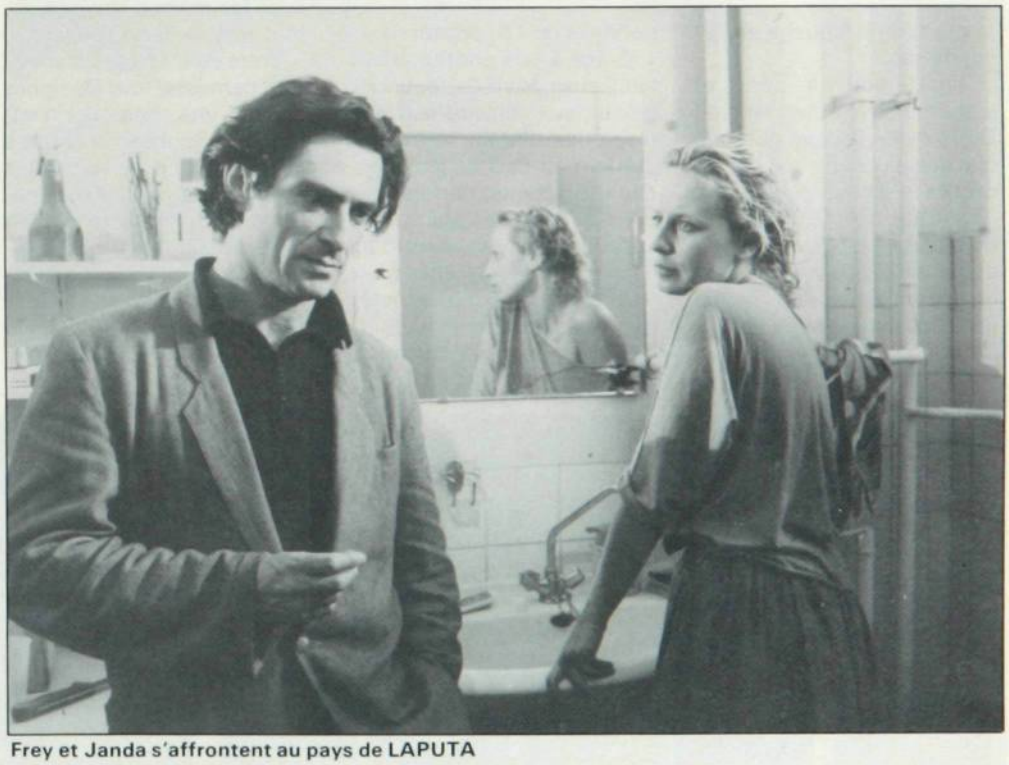
Parce qu'on ne connaît d'elle, souvent, qu'*Allemagne, mère blafarde,* on oublie qu'Helma Sanders-Brahms tourne depuis 1969, qu'elle a scénarisé, mis en scène et (habituellement) produit 17 films dont, récemment, *Laputa*[1].

Cinéaste allemande de la génération qui a vécu, enfant, la guerre et la reconstruction, et plus tard l'espoir et l'échec de 1968, Helma Sanders-Brahms interroge l'histoire passée de son pays et celle en train de se vivre, à la recherche de la vérité cachée au fond des mémoires amnésiques. Elle explore, souvent de façon paroxystique, les problématiques entremêlées de notre société: le couple *(Sous les pavés la plage, Allemagne, mère blafarde, L'Avenir d'Émilie, Laputa);* l'immigration *(Les Noces de Shirin, La Fille offerte);* la quête d'identité à travers l'héritage allemand, culturel *(Heinrich)* et historico-politique *(Allemagne, mère blafarde);* la relation mère-fille *(Allemagne, mère blafarde, L'Avenir d'Émilie);* l'isolement des individu-e-s et la difficulté d'aimer *(La Fille offerte, L'Avenir d'Émilie, Laputa).*

Bien qu'elle partage cette recherche avec nombre de cinéastes allemand-e-s d'aujourd'hui, ses films sont uniques et particuliers. Ils expriment tous l'engagement total de la cinéaste et de ses comédien-ne-s, un esprit de combat nécessaire, douloureux et extrémiste.

En même temps qu'elle montre souvent les choses de façon crue, Helma Sanders-Brahms soumet sa mise en scène au filtre d'une représentation théâtralisée, tantôt avec plus ou moins de bonheur *(Sous les pavés la plage, L'Avenir d'Émilie),* tantôt avec une maîtrise certaine de l'évocation romantique *(Heinrich),* quand elle ne réussit pas totalement à créer une figure de femme universelle *(Allemagne, mère blafarde).*

Laputa, le dernier film d'Helma Sanders-Brahms, est avant tout une histoire d'amour. Un moment d'amour impossible, presque à huis clos. *Laputa,* c'est l'île des *Voyages de Gulliver,* un lieu inaccessible et absurde; c'est Berlin, la ville des frontières et des séparations, illusoire par excellence. De Berlin, on ne verra qu'un panoramique circulaire, la vision irréelle de buildings qui défilent. Et puis des lieux improbables: un café où Paul (Sami Frey), un architecte parisien, attend les yeux fixés sur une horloge électronique, premier indice d'un temps omniprésent, signal du compte à rebours de sa rencontre éphémère, entre deux avions, avec la femme qu'il aime, Margoszata (Krystyna Janda), une photographe polonaise. Leur «rendez-vous», 40 minutes en temps réel, se déroule chez des amis de Margoszata, où elle doit développer ses photos, et non dans l'hôtel minable des fois passées. Dans un face-à-face violent et passionné, leur échange est construit de «bad timings» et de fausses déclarations. Impossible pour eux de vivre ensemble: à Varsovie, Paul deviendrait un exilé séparé de sa femme et de sa fille, qu'il aime; pour vivre à Paris, Margoszata devrait abandonner une mère malade, un ami détenu politique, un pays auquel elle tient. Mais tout aussi impossible de nier leur passion: ils se débattent dans un combat qui tantôt les rapproche, lorsque les mots deviennent regards et caresses, tantôt les déchire, quand la com-



Frey et Janda s'affrontent au pays de LAPUTA

Photo: Metropolis film

munication débouche sur un cul-de-sac.

Jeu de pouvoir, donc, et d'abord pouvoir de la langue. Du français, elle ne possède que des rudiments, ce qui accentue le côté direct et carré de ses questions, comme autant d'attaques. Alors que lui, aussi calme et mystérieux qu'elle est angoissée et transparente, pirouette et poétise dans une langue qui est la sienne et où il se pelotonne.

Grâce à une photographie lumineuse, stylisée, poussée à bout, aux couleurs souvent tragiques, les personnages existent au-delà du jeu écorché des acteurs, parfois suspendus dans des plans sensuels où tout est texturé et palpitant, parfois lâchés à un naturel terrifiant, que la caméra capte avec attention. Intelligent, le montage conserve ces moments de tremblement précieux où la vie «vraie» perce les silences. Par exemple, dans la très belle scène centrale, prototype même de la non-communication entre un homme et une femme, Margoszata exige des mots et des réponses claires et s'exaspère face à Paul incapable de répondre «au moment où on lui pose les questions». Pendant ce long plan-séquence, les comédien-ne-s improvisent avec les mêmes phrases, au mot près, encore et encore.

Entre eux, toutes les armes sont permises, tous les signes parlent: une chaussure d'enfant que Paul garde dans sa poche et qu'il ressort à des instants précis; des médicaments qu'il apporte pour la mère de Margoszata; les photos de celle-ci, images dénonciatrices de la violence, de la guerre et de la faim dans le monde. Autant d'enjeux et de trocs affectifs qui fonctionnent comme des détonateurs. Chaque fois que l'un des personnages se met à nu et s'ouvre enfin, c'est juste après avoir blessé l'autre qui, sous le coup de la douleur, ne répond pas tout de suite. Et ils ne sont jamais vrais en même temps, sauf peut-être à des moments hors-temps: lorsqu'une étreinte brutale et lucide se dénoue en tendresse; ou bien lorsque, sur le toit de l'immeuble, très haut au-dessus des affiches agressives de la rue, Paul et Margoszata, juchés sur une bicyclette sans pédales, tournent, enfin ensemble, dans l'infini de *Laputa*. ◇

1. Scénario et réalisation d'Helma Sanders-Brahms, photo d'Eberhard Heick, montage d'Eva Schlensag, son de Lothar Mankewitz, musique de Matthias Meyer. Avec Sami Frey et Krystyna Janda. 92 minutes, couleur.

LE CORPS POLITIQUE

... ou comment le sens entre dans la danse

LINE McMURRAY

Le centre de danse actuelle Tangente a une formule heureuse: dans le même festival, huit à douze chorégraphes viennent à tour de rôle présenter une oeuvre de 10 à 50 minutes. Formule bilan qui se veut également formule test. En 1981, *Femmes en solo* inaugurait une série de rencontres qui s'est poursuivie avec *Chorégraphies d'artistes* (en 1982-83), *Danses échanges* (en 1984 à New York, en 1985 à Paris, en 1986 à Toronto) et aussi *Moment'homme*. Le thème de cette année, *Le Corps politique*, sera développé sur la scène de l'Eskabel à Montréal du 4 au 22 mars.

Pourquoi toujours imposer aux créatrices et créateurs un thème spécifique? «Pour fournir au public, explique Dena Davida, l'organisatrice de tous ces événements, un point de départ, pour l'aider à regarder la danse à partir d'un certain angle. Quant au *Corps politique*, il souligne une tendance actuelle en danse, celle de dépasser l'esthétisme, le formalisme, pour en arriver au signifiant, au politique. Nous vivons une époque où personne ne peut plus être apolitique.»

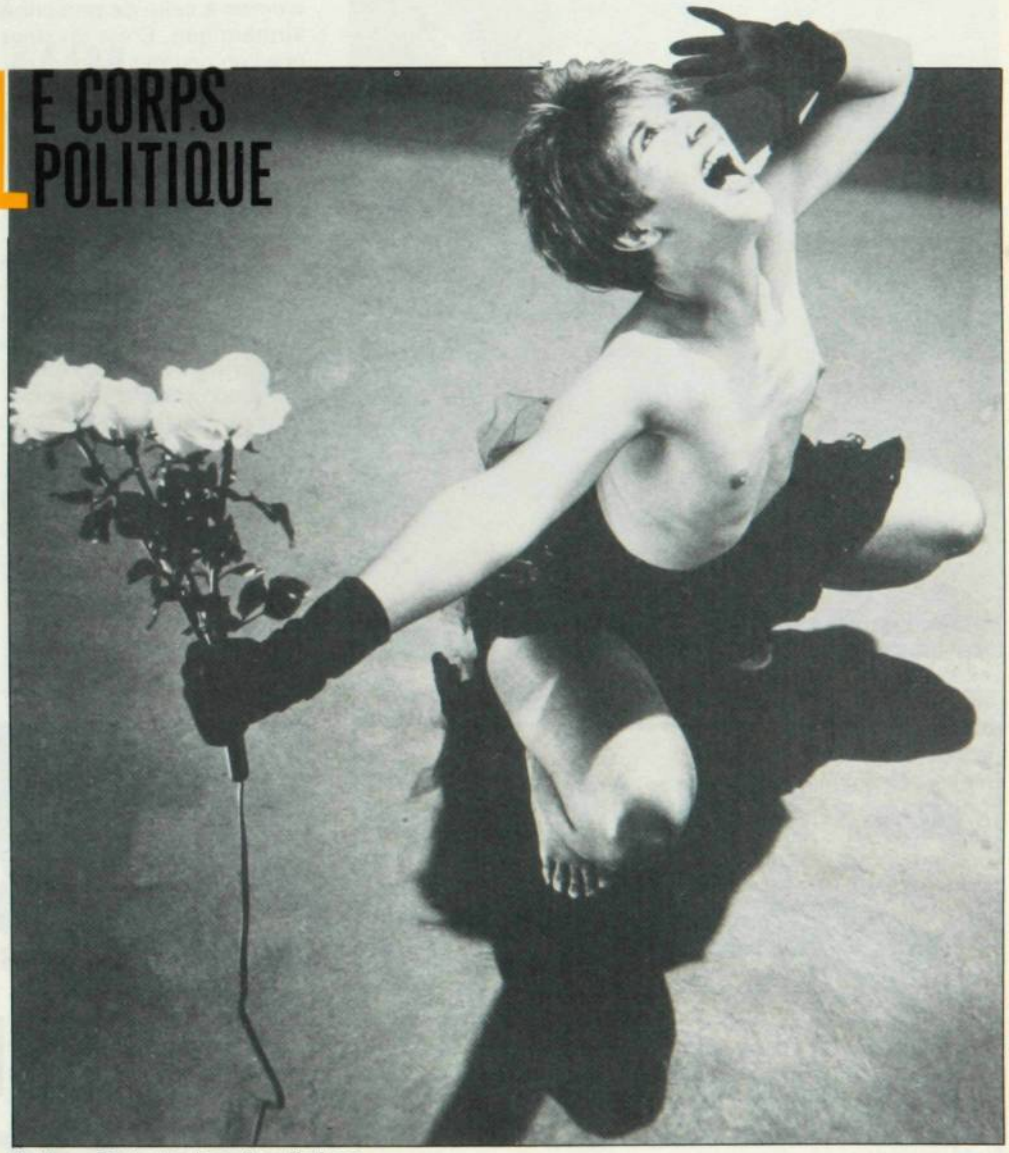


Photo: Frank Richards

Kathryn Ricketts dans Acrylic Lace

Ce dernier constat s'est transformé en défi pour Tangente qui s'est donné le mandat dynamisant (pour ne pas dire «dynamitant») de provoquer les chorégraphes. Canaliser leur énergie, stimuler l'imagination de chacun-e, les entraîner à prendre conscience que le gestuel peut être porteur de sens, tels pourraient être les effets du thème imposé, le «corps politique». On envisage d'ailleurs une série de trois festivals sur la même idée.

Une douzaine de danseuses et danseurs tenteront l'expérience en faisant appel à une grande variété de formes et de moyens. Qu'on en juge: de Paul-André Fortier à Conrad Alexandrowicz, par exemple, il y a tout un monde d'expressivité. On aura aussi l'occasion de voir le travail de plusieurs femmes dont Sylvie Labelle, Nathalie Derome, Lee Ann Smith, Kathryn Ricketts, Carole Bergeron et Sylvie Laliberté.

Si Sylvie Labelle a conçu un spectacle autour de la menace nucléaire qui revivifie, en quelque sorte, la passion de vivre, Nathalie Derome, de son côté, s'interroge sur la paresse à partir du commentaire d'une femme qui, seule chez elle, s'ennuie et réfléchit sur le monde. L'une a choisi comme mode d'expression une gestuelle dynamique supportée par le son et la voix, l'autre, pour sa part, a réalisé un montage d'actions dansées.

Quant à Kathryn Ricketts, qui nous vient de Vancouver, elle a opté pour une chorégra-

se du statut de *media-made women* à celui de personne authentique. C'est un sujet que l'on pourrait craindre démodé. Mais c'est le traitement, ici l'humour — souvent un excellent catalyseur —, qui fait toute la différence et transforme le cliché tout court *en cliché rafraîchi.*

«Et puis, la femme est à la mode», déclare de son côté Sylvie Laliberté dans une performance qui ne manque pas d'esprit. «Je ne puis empêcher mon corps d'être social, public et politique. Mon corps comme mon travail poussent dans la culture», dit-elle encore, une affirmation qui l'inscrit avec force dans la thématique du festival.

Que nous promet encore ce Corps politique? Les tableaux humoristiques et intimistes de Carole Bergeron, qui a poussé sa formation plus du côté des recherches sur le mouvement que de l'apprentissage *d'une technique;* et puis *A Single Orange Was the Only Light,* une performance provocatrice de Lee Ann Smith (de la Saskatchewan) qui touche son auditoire par les contrastes, la violence et la fluidité.

Bref un programme chargé, où toutes les tendances des arts du mouvement sont représentées: danse pure, théâtre, tendances cinétiques ou athlétiques, etc. À ne pas manquer, ne serait-ce que pour prendre le pouls du questionnement idéologique des chorégraphes. Et pour voir aussi comment dansent, chacun dans son mode d'expression particulier, tous ces corps «politiques»!

Après MOMAN,

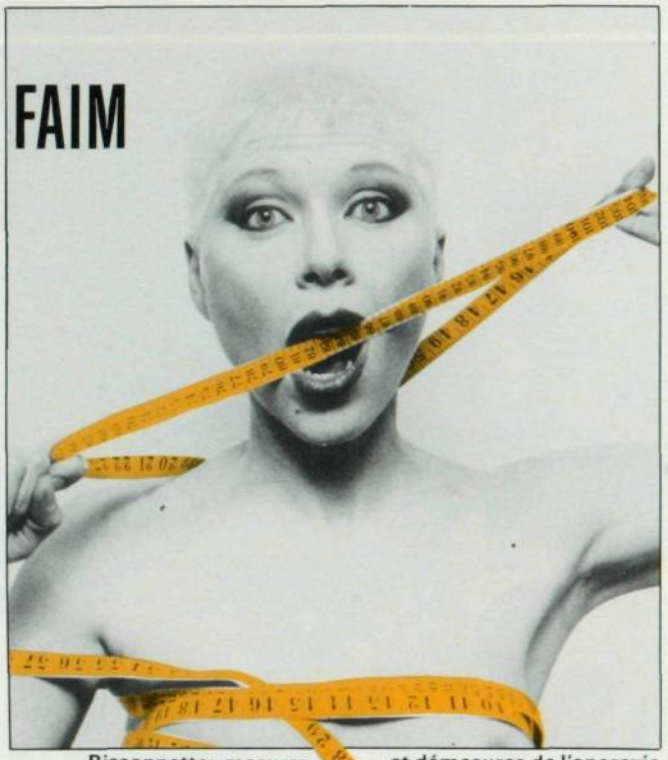
PANDORA

Le nouveau texte de
LOUISETTE DUSSAULT
Une pièce sur la relation père-fille
Dès le 12 mars
Billets en vente maintenant
523-1211 entre 12h. et 20h.

théâtre d'aujourd'hui

L'Androgyne
LITTÉRATURE LESBIENNE ET FÉMINISTE
SOLDE
20%
SUR TOUT
les 9, 10 et 11 mars
Une liste des nouvelles parutions est publiée trois fois l'an. Abonnement gratuit.
3642, boul. Saint-Laurent,
Montréal H2X 2V4. Tél. : 842-4765

LA FAIM DU FIN



Bissonnette: mesures et démesures de l'anorexie

...ou comment Danielle Bissonnette fit de l'anorexie une pièce à rire et à séduire[1]

ANNE DANDURAND

Prologue. Elle est intelligente, grande et belle, on la voit souvent à la télévision, c'est une actrice douée et appréciée à la fois de ses pairs et du public.

Mais au fond d'elle se larve un secret. C'est si joli les côtes qui saillent, les hanches qui pointent... Quand l'actrice n'en peut plus, à cause des angoisses liées à la profession, ou des meurtrissures de son coeur, elle cesse de se nourrir. Complètement. C'est si simple. Quand elle se déteste, elle n'a qu'à plonger dans son réfrigérateur, ses armoires, et tout avaler, du sucre, du gras, du *junk,* tout ce qui lui tombe sous la main, mais surtout dans la bouche. Et puis, elle se fait vomir. Le cercle pervers de la mortification-gratification. À la misère morale se mêlent bientôt les spasmes de la souffrance physique et les miasmes de la culpabilité. Surtout la culpabilité. L'anorexie-boulimie, c'est la maladie du silence, de la honte. Même le *chum* adoré de l'actrice ne se doute de rien.

Lever de rideau. Cependant, le secret oppresse de plus en plus l'actrice. Pour l'exorciser, elle commence à écrire une pièce de théâtre. Mais on ne joue pas impunément dans ses plaies intimes: bientôt l'actrice étouffe. Pour s'en sortir, il lui faut trouver une coécrivaine. Mais qui?

À Toronto, sur le plateau de tournage d'un «commercial», s'étale une immense tablée de victuailles délicates, colorées, appétissantes. L'actrice sympathise avec la conceptrice-rédactrice du message, une petite brune vive comme une source, pétillante d'idées, débordante d'énergie.

Le temps se traîne: il faut attendre que les éclairages soient prêts. Elles grignotent toutes deux à toute vitesse petits fours et canapés. Puis, la conceptrice-rédactrice lâche nonchalamment: «Je peux manger autant que je veux. Pour moi, vomir, c'est comme me donner un coup de peigne!» Le silence se déchire. On ne badine plus. La conceptrice-rédactrice, elle aussi, veut se libérer en écrivant... Voilà l'équipe de dramaturges formée. Ou presque. L'actrice pense ensuite à une chanteuse pulpeuse qui avait osé écrire, chanter et produire un 45 tours: *Corps en détresse.* Est-ce que, par hasard, elle aussi...? Oui, elle aussi. Au bout de deux ans, Danielle Bissonnette, Ann Bois et Pauline Lapointe (se dé-)livrent (d')une pièce de théâtre à un personnage: *J'ai fin.*

En coulisses. Alors, les dramaturges investissent leur temps de travail et leurs futurs droits d'auteures. Bissonnette engloutit personnellement quelques dizaines de milliers de dollars (vous avez bien lu) pour les frais de production, de publicité, de studio, et *tutti quanti.* Son *chum* Jacques Couture se mue en directeur de production, Bernard Bonnier compose la musique («une jungle sonore»), Yvan Gaudin crée les costumes et l'environnement visuel («d'une grande beauté, mais avec un rien de... croche»).

Quant à Jean Asselin, le metteur en scène, il est tout d'abord captivé par ce texte sur les pouvoirs et les dangers de la séduction. Puis le sous-texte l'envoûte. «Mélisse est un caméléon, insaisissable au premier abord, mais drôle, si dégagée; c'est à peine si, dans la première partie du texte, nous sentons une fêlure dans ce personnage si... lisse. Mais le jeu corporel que nous construisons détruit les mensonges que Mélisse se raconte pour survivre. Nous travaillons la vérité du corp contre le bluff intellectuel de la tête, de la parole.»

Sur les planches. Mais ne vous attendez pas à un apitoiement autobiographique, ou à une thèse sur les tenants, aboutissants et thérapies sur/pour l'anorexie-boulimie. Non. Attendez-vous à être séduit-e-s par le prototype, sinon le stéréotype de *LA* femme: voici Mélisse, la grande mannequin internationale, disciplinée, perfectionniste, parfaite, riche, adulée. Déjà, lors de la répétition à laquelle j'ai assisté, Danielle Bissonnette, en survêtements pourtant informes, m'a éblouie avec ses cheveux platine, sa démarche de panthère, son regard avide. Mélisse-délice, Mélisse-tentatrice, Mélisse-supplice... Mais déjà un peu trop vieille. Mais égoïste. Mais dévorée par son manque d'amour, par ses chimères. Mélisse-si-seule *J'ai fin* ne donne pas de réponse, mais nous posera, à tous et à toutes, la terrible question du Paraître opposé à l'Être. Et du prix existentiel de la réponse à cette question.

1. *J'ai fin* sera à Magog, au Vieux Clocher, les 5, 6, 7, 12, 13 et 14 mars. Réservations: (819) 847-0470. À Montréal, au Milieu, du 17 mars au 4 avril. Réservations: (514) 277-5711. À Québec, à Implan Théâtre, du 14 au 18 avril. Réservations: (418) 529-2183.

Photo: Carl Valiquet

La semaine des femmes

À compter du 1er mars

Elle y sera. Et vous?

20h30

TOP SECRET

L'autre télévision

Radio Québec

MÄNNER

Un film de Doris Dorrie, Allemagne de l'Ouest, 1986, version française à sortir en mars, réseau Cinéplex-Odéon.

Les hommes vus par Dorris Dorrie

Photo: Vivafilm

«Vous les femmes, vous n'êtes pas capables d'avoir une aventure sans en faire toute une histoire; pour vous, il y a les sentiments et tout le bordel.» Voilà ce que les hommes disent de nous dans le dernier film de Doris Dorrie, **Männer**. Propos pas très flatteurs que cette jeune réalisatrice allemande est la première à réprouver. Mais il ne faut pas se méprendre, **Männer** n'est pas un film-thèse sur la gent masculine et ses faiblesses: le ton est léger, le regard amusé, bref, c'est une comédie.

Julius, marié, deux enfants, est un homme d'affaires installé dans sa réussite sociale, Stefan, un graphiste au chômage sans grande ambition. Deux mondes aux antipodes. Paula «trompe» Julius; elle a choisi Stefan et l'aventure. Pour reconquérir son coeur, Julius ira jusqu'à partager l'appartement de son rival sans, bien sûr, lui révéler son identité. Il concevra même un plan diabolique: transformer Stefan en un cadre tout aussi «distingué» que lui. Entre deux mondes de platitude, Paula choisira celui qu'elle a connu en premier.

Männer est un film déconcertant. Si comédie il y a, j'avoue qu'elle prend parfois des accents tragiques; après tout, Julius n'a-t-il pas décidé dans un premier temps de détruire Stefan? Dans cette guerre de reconquête des faveurs féminines, les mots sont durs et les corps à corps violents. Et même si notre homme d'affaires finit par éprouver une certaine amitié pour le gentil bohème, la relation restera tendue pratiquement jusqu'à la fin.

Alors, pourquoi changer de ton subitement et donner dans le grand-guignolesque? Quant à Paula, je conçois que si, pendant les deux-tiers du film, on parle beaucoup d'elle en la montrant très peu, c'est qu'elle est, au fond, maîtresse du jeu. Mais pourquoi ne profite-t-elle pas du départ de son mari pour procéder à une salutaire remise en question de sa vie de couple? Doris Dorrie ne l'a pas voulu ainsi; Paula revient sagement à Julius après ce que certaines appelleront, j'en ai peur, une «escapade».

Léger pour un film allemand(!), Männer demeure après tout une comédie, efficace. Inutile d'y chercher plus.

FRANCE LAFUSTE

TÉLÉVISION

ET LES HOMMES, ALORS?

Documentaire d'une heure, présenté aux BEAUX DIMANCHES du 11 janvier, à Radio-Canada, réalisé par Marie-Ève Thibault et Normand Cloutier.

Des hommes faisaient le point après que la tornade féministe les eût frôlés, de près ou de loin. J'ai regardé attentivement l'émission, touchée, en colère, surtout perplexe: «Alors, c'est tout?»

Des hommes ont révélé leur fragilité, leur immaturité, leur incompréhension de ce qu'ils appellent «le monde des femmes». Certains «nouveaux hommes» articulaient un discours engagé, mais un peu abstrait. D'autres, plus concrètement, témoignaient de leurs échecs amoureux et du questionnement qui avait suivi. Ce fut plus touchant: entendre un homme raconter sa peine, ses larmes, le défi d'une vie solitaire n'est pas commun.

Là où l'émission a dérapé, c'est dans la partie (longue) portant sur les séparations. Voir la place laissée à l'Association des pères séparés ou divorcés qui, je l'avoue, a le don de me taper sur les nerfs, m'a fait douter du reste de l'émission. Un père se fait accompagner par un membre de l'Association lorsqu'il va chercher sa petite fille le dimanche matin. Pour éviter les disputes, dit-on. Comme si les hommes en étaient rendus à craindre les femmes! Bien sûr qu'il y a des femmes trop possessives qui «ambitionnent». Mais il est tendancieux, voire malhonnête, de présenter des situations marginales comme étant courantes. Nous savons que 85% des pères ne désirent pas la garde légale de leurs enfants. La plupart ne paient même pas de pension alimentaire.

Le «machisme ordinaire» est-il vraiment mort? A tous les gars interrogés, j'aurais aimé que l'on pose des questions plus directes comme: Vos rapports sexuels avec les femmes ont-ils changé? Avez-vous toujours quelques condoms sur vous? Combien de fois avez-vous discuté avec la professeure de votre enfant? Connaissez-vous la pointure des souliers de votre fils, de votre fille? Êtes-vous d'accord pour que votre blonde aille souper avec un grand ami à elle, un soir que vous êtes à la maison? C'est à des questions aussi concrètes que se mesure un changement réel. Où en sont les hommes dans l'action, dans la vraie vie?

Des amis m'ont dit que j'étais sévère. Pour une fois que des hommes parlent d'eux-mêmes, sans prétention et sans réquisitoire antiféministe... Une fois encore, la différence entre les hommes et les femmes m'a sauté aux yeux: eux sont satisfaits d'une performance nouveau genre qui consiste à parler de soi avec d'autres. Les femmes, pour qui cet exercice va de soi, exigent plus de profondeur dans les remises en question... Exigent donc des documentaires moins superficiels, moins touche-à-tout. Nous en sommes là.

FRANÇOISE DAVID

cinéma libre

En Primeur

LE LYS CASSÉ
un film d'André Melançon,
scénario et dialogues de Jacqueline Barrette

PAINTED LANDSCAPE OF THE TIMES: THE ART OF SUE COE
un film d'Hélène Klodawsky

Cinéma libre distribue des films de

Francine Allaire • Paule Baillargeon • Sophie Bissonnette • Gabriella Conelli • Helen Doyle • Jeannine Gagné • Sylvie Groulx • Luce Guilbeault • Diane Létourneau • Marilu Maillet • Diane Poitras • Iolande Cadrin-Rossignol • Yolaine Rouleau • Brigitte Sautiol • Francine Tougas • **et bien d'autres encore.**

Location et vente **849-7888**

3575 boul. St-Laurent,
suite 704
Montréal, Qc H2X 2T7

LE THÉÂTRE DU MITAN
présente

LA CHAMBRE FROIDE
de Margot Lemire

Avec
Françoise Crête
Diane-Marie Racicot

Mise en scène
Alice Ronfard

Les 26-27-28 mars
2-3-4- avril 1987
à 20 h 30

AU CENTRE D'ESSAI DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
(2332, boul. Édouard-Montpetit)

ADM 10.00 — 6.50 Étudiants(es)
Reservation 343-7682
SPECTACLE DISPONIBLE 1-514-742-7678

SNOWDON
OU LAURIER
51

THÉÂTRE

DE DJUNA BARNES

Trois Fils de la terre, La Colombe et Aux Abysses, trois courtes pièces présentées par le Théâtre expérimental des femmes, à GO, du 22 janvier au 22 février.

J'ai découvert quelque chose de grave. Je n'ai pas beaucoup de talent pour le théâtre «expérimental»: **De Djuna Barnes** me l'a fait comprendre. Le soir de la première, la salle était pleine de têtes connues et d'effluves de parfums (décidément, la clientèle change au TEF!), et tout ce beau monde semblait ravi. Sauf moi, spectatrice pourtant ô combien assidue du théâtre des femmes.

Je soupçonne que le public a dû aimer voir notre Rose-Anna nationale, Nicole Leblanc, métamorphosée en guidoune, Monique Lepage jouer une femme sensuelle et cinglante, Sylvie Legault sortir de l'impro et jouer un «vrai rôle». Je n'ai pas été insensible à ces éléments et je pense aussi que le TEF atteint avec ce spectacle une qualité de représentation et un professionnalisme rarement vus. Mais voilà mon problème: c'est trop beau.

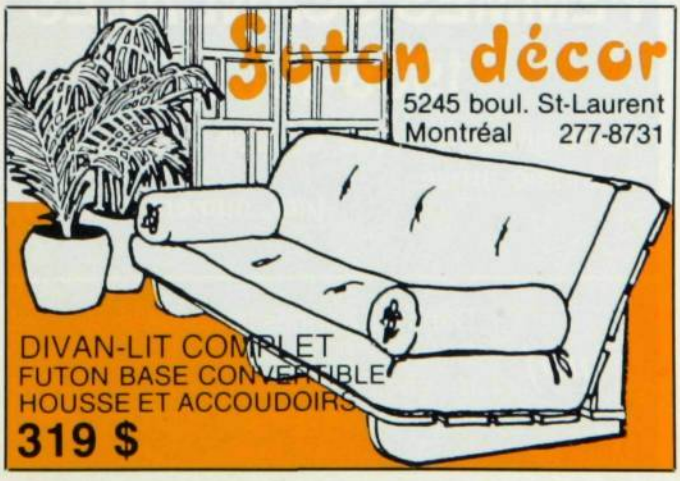
Le décor spécial, les crescendo de la musique, les costumes osés, les gestes étudiés... les «artifices» sont tellement forts que le drame humain, le seul qui m'intéresse vraiment, m'apparaît constamment obscurci. Tout est dans le symbole, au théâtre expérimental, dans l'image qui frappe et qui vaut une demi-heure de show à elle seule... J'ai fini par le comprendre. Mais je demeure, malgré les années et beaucoup de bonne volonté, bassement réaliste (il paraît que je lis trop de journaux!): je veux savoir ce qui se passe, ce que ces personnages viennent faire sur scène!

Heureusement, je ne suis pas la seule. Si c'est la dernière des trois pièces, **Aux Abysses**, qui a semblé la plus appréciée, n'est-ce pas parce que c'était la plus accessible? (Car Djuna Barnes ne pèchait pas non plus par transparence!) **Aux Abysses** avait certainement plus à dire à un public fin de siècle car c'est là qu'on découvrait, chez l'auteure, la féministe «avant son temps». Tout se passe entre un jeune homme, complètement mais pas très subtilement séduit, et la femme de ses rêves qui, elle, passe son temps à le «planter» (une femme que la metteure en scène Louise Laprade a délibérément et très heureusement vieillie). Ça ne nous apprend rien mais c'est efficace, d'autant plus que c'est la pièce à mon avis la mieux jouée. J'arrive à croire à ces deux personnages et même à m'y reconnaître. Alors que je me bute, chez tous les autres, à des caricatures, aussi superbes fussent-elles.

Qu'est-ce que vous voulez, on est moderne ou on ne l'est pas! Ceci dit, j'ai hâte que la modernité dépasse la mise en forme «flyée» et m'aide plutôt à comprendre les changements plus ou moins profonds qui ne cessent de se produire autour de moi.

FRANCINE PELLETIER

Photo: Suzanne Langevin



Suzanne Jacob

LIVRES

LA PASSION SELON GALATÉE

Suzanne Jacob, roman, Éd. du Seuil, 1987.

Déjà, on s'en souvient, **Laura Laur** (roman, Seuil, 1983) était regardée, perçue, racontée par les autres. Chacun détenait sa clé du mystère, chacun avait *sa* Laura Laur. Mais Laura devait demeurer une énigme, comme si l'énigme était le carburant de la passion qu'*on* éprouvait pour *elle*. «Laura Laur ne parlait pas souvent. Elle regardait.» Mais nous n'aurons pas su ce que Laura voyait; nous n'aurons su que l'effet du regard de Laura sur la perception que les autres avaient d'elle.

Poursuivant son cheminement sur la séduction dans un roman habile, bien écrit, qui ne manque ni d'humour ni de fantaisie, Suzanne Jacob nous propose sa version de Galatée. Dans l'Antiquité, Galatée est cette statue que le sculpteur Pygmalion vient de modeler et dont il tombe éperdument amoureux. Veinard comme il ne s'en fait plus dans le sexe qu'on dit fort, il obtient d'Aphrodite qu'elle anime son oeuvre afin qu'il puisse aimer la femme telle qu'il la rêve.

Dans **La Passion selon Galatée**, Suzanne Jacob nous présente le point de vue de Galatée, une Galatée déchirée entre les différentes versions que les autres lui proposent d'elle-même. Contrairement à Laura Laur, Galatée parle beaucoup. C'est Galatée qui regarde. Mais que voit Galatée? Elle voit la passion qu'elle déchaîne autour d'elle. Elle se regarde elle-même dans le regard des autres. «Sais-tu pourquoi certaines femmes passent leur vie devant leur miroir? (demande Nathe à Gala) — Non, je ne sais pas. — Parce qu'elles n'ont pas d'image d'origine.» Plus loin, Nathe poursuivra: «C'est avec ce que tous les autres pensent à mon sujet que je me débrouille dans la vie.»

La forme du roman est exactement ajustée au propos: elle séduit, elle charme et, dans certains passages particulièrement heureux, elle envoûte. Le maquillage de Galatée est réussi: il opère. Mais la lectrice se demandera peut-être, comme les amies de Gala (Sylvie Nord, Babey et les autres), s'il y a quelqu'un derrière le maquillage.

Car Galatée confond le *JE* avec l'image du *JE*. Car Galatée se mire — à se noyer — dans le regard des autres.

MICHELINE LA FRANCE

J'EN SUIS FOLLE À RELIER

La nouvelle reliure de La Vie en rose pour 7,95 $ seulement (tous frais inclus)!

Vous avez aimé le numéro de février alors que nous vous parlions d'amour? Vous avez raffolé du numéro de mai où vous découvriez la Chine? Le numéro de novembre, avec un look renouvelé, vous a emballé-e-s? Alors, gardez-les précieusement dans notre toute nouvelle reliure en vinyle gris et... rose, bien sûr! Solide, elle peut aisément contenir une douzaine de numéros de La Vie en rose.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code postal _____

7,95$ pour chaque reliure commandée

Frais de manutention et de poste inclus.

☐ par chèque ☐ Visa* ☐ MasterCard*

* N° de votre carte _____

Date d'expiration _____

Signature _____

Téléphone _____

Veuillez allouer de 4 à 6 semaines pour la livraison

LA VIE EN ROSE
3963 rue St-Denis Montréal (Québec)
H2W 2M4

À PROPOS DE MAUDE

Photo: Jean-Marc LaBel

Lise Harou, VLB éditeur, Montréal, 1986, 83 p.

«À jamais je resterai en manque de sa splendeur.» Elisa et Maude s'aiment. Maude meurt. Se suicide. Élisa ne s'en remettra pas. Pas même entre les bras d'Edvard l'ancien mari de Maude. L'amour désespéré trouve toujours où se nicher, où re-tracer le parfum, le regard, les gestes de celle adorée, disparue.

Elisa écrit, parle à/de Maude. Des déchirures intolérables, de ce qui n'est plus. «Le matin du lendemain, je me réveille dans le bonheur presque insoutenable de l'avoir auprès de moi. (...) Je peux embrasser la peau fine sous ses yeux fermés. Je peux la caresser, la voir. Il survient ds poussées irrésistibles de moi vers elle que je ne prends pas la peine de déguiser.» Mais si Maude inspire des passions à Élisa, elle, par contre, ne semble pas aimer plus qu'il ne faut ni même aimer vivre. Elle parcourt le monde, se trouve des amants, achète des vêtements hors de prix, semble avoir *tant* de choses à faire et s'ennuie à mourir.

Élisa ne l'aura pas souvent vue. Élisa n'oubliera pas le moindre détail de ces rencontres. Elle a la mémoire des amantes.

Mis à part quelques pages de lettres (de Maude à Élisa) qui démontrent le caractère plutôt capricieux de Maude et alourdissent le récit, **À propos de Maude** est un des livres les plus touchants, les plus beaux et prenants qu'il m'ait été donné de lire depuis longtemps.

ANNE-MARIE ALONZO

Jeanne Demers *Line Mc Murray*

L'INFRAMANIFESTE ILLIMITÉ

Comment les femmes réinventent le discours manifestaire

(*nbj*, numéro 194, 5 $)

FEMMES SCANDALES 1965-1985

Témoignage critique de celles par qui le scandale arrive.

(*nbj*, numéro 196, 5 $)

nbj

Dans les bonnes librairies
Diffusion Dimédia
ou chez l'éditeur
C.p. 131, Outremont, Qc H2V 4M8

PLAGES

Gaétan Brulotte, Monique LaRue, Madeleine Monette, Sylvie Weil, nouvelles, Éd. Québec/Amérique, Montréal, 1987.

L'idée est amusante: quatre écrivain-e-s nous présentent chacun-e une nouvelle dont l'action va se dérouler sur une plage.

Gaétan Brulotte s'y donne à coeur joie, construisant un scénario dans le scénario, s'amusant à égarer la lectrice entre la réalité et la fiction. Le style est alerte, incisif, dynamique. Tous les genres se bousculent pour entrer dans l'histoire: l'aventure, l'intrigue policière, le journal, l'intrigue amoureuse, le réalisme. Il nous en met plein la vue.

Monique LaRue, Madeleine Monette et Sylvie Weil sont plus discrètes. Nous pénétrons à l'intérieur des personnages et là, aucun cabotinage, mais la vie en demi-teintes telle qu'elle se présente dans un quotidien auquel il n'est pas simple d'échapper. La nouvelle de Sylvie Weil, **Marceline**, est particulièrement réussie. J'ai aimé entendre les deux voix bien caractérisées se contredire et se compléter dans la narration, nous offrant un portrait complexe de la jeune femme, débusquant les enjeux profonds de son histoire.

En refermant le livre, je ne peux m'empêcher de sourire. Y aurait-il *encore* une manière d'écrire quand on est homme et une autre quand on est femme? Existe-t-elle encore cette distinction qui veut que l'écriture des *gars* soit extravertie, soucieuse de construire une histoire, plus directe, plus ouverte au jeu de l'imaginaire, alors que celle des *filles* serait davantage tournée vers le dedans, fascinée par l'aventure intérieure, moins éclatante peut-être mais plus profonde? Cet ouvrage me semble illustrer ce vieux préjugé, d'autant plus qu'avec ses 37 pages, le texte de Gaétan Brulotte occupe presque le double de l'espace moyen (21 pages) retenu par les trois autres nouvelles.

MICHELINE LA FRANCE

TERRORISTES D'AMOUR

Suivi de JOURNAL D'UNE FICTION, Carole David, VLB éditeur, Montréal, 1986, 103 p.

Sur la couverture, des jambes! Des bas ajourés, colorés, des souliers à talons, une pose. De danseuse (celles de Degas), de femme dont le corps, les muscles, les jambes justement, les pieds, le sexe sont fatigués.

Une couverture dérangeante pour qui pense «littérature», car on ne se permet pas ce genre d'écart en «écriture». Carole David a osé. Sa couverture, son titre, son texte... tout s'offre à la critique. C'était jouer jeu dangereux. À lire les trois articles parus dans le dossier prostitution de LVR (janvier), on peut, en effet, se questionner sur la part qu'occupent les intellectuel-le-s dans ce débat. Et pourquoi Carole David a-t-elle choisi ce sujet? Que veut dire (sous-entendre) son titre? **Terroristes d'amour**. Qui, ici, est terroriste et qui, terrorisé-e? «Je tentais de révéler la passion du dehors en imitant leur vie, photographiant de petits récits, des histoires minuscules, de petits drames.»

Ainsi commence le livre! La partie fiction, la première partie.

«L'utilisation du fragment aide à saisir les différents aspects de la féminité. La *surimpression* de ces fragments se constitue en utopie du féminin: l'acception de voix et de corps pluriels.»

Ainsi finit ce livre dans son **Journal d'une fiction**. Journal où l'auteure théorise sur ce qui s'inscrit dans la fiction. Dans le mythe surtout. Sommes-nous toutes des putains? Le sommes-nous?

Terroristes d'amour n'est pas un témoignage ni une étude mais bien la fiction d'une auteure qui, en fouillant ses mémoires, s'est souvenue des filles, de celles qui vendent leurs corps sans penser mais en rêvant au Sud qui peut se trouver au coin d'une rue. Entre la mère, la fille et la putain se retrouvent les trois clichés du féminin, se retrouve *LA* femme, du moins celle que l'on se plaît tant à nous montrer. Voilà ce qui vous est offert. Choisissez!

Carole David écrit et s'interroge. Raconte une, des histoires, nous emmène avec elle dans les rues, sur les trottoirs. C'est à nous de rire et de voir. Carole David ne pose pas de jugement. Elle épouse, s'implique, entre dans son texte puis en sort pour s'analyser (et analyser son texte et ceux de qui elle a pu s'inspirer) dans son **Journal d'une fiction**.

Un premier livre pour le moins audacieux. Un livre qui ne cesse de poser des questions, qui exige de l'attention et de la réflexion. Sommes-nous toutes des putains? Le sommes-nous?

ANNE-MARIE ALONZO

Si vous déménagez

Collez ici l'étiquette portant votre ancienne adresse et votre numéro d'abonnée

Nouvelle adresse

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ **Code Postal** _____

N° d'abonnée _____

S.V.P. Faire parvenir ce formulaire à :
La Vie en rose, 3963 St-Denis, Montréal, QC, H2W 2M4

POUR UN REPOS DE QUALITÉ

3476 St-Dominique
MONTRÉAL
844-6210

Visitez

La Futonnerie

PAS DE CHANCE? IL VOUS MANQUE UN NUMÉRO?

Numéro	Mois	Dossier choc
3.	Septembre 1981	Quand Janette et les autres ne veulent plus rien savoir
4.	Décembre 1981	La nouvelle famille et la loi 89
7.	Septembre 1982	Mises à pied, mises au pas?
8.	Novembre 1982	D'une mère à l'autre, dossier maternité
10.	Mars 1983	Les femmes en prison
11.	Mai 1983	Bouffer, c'est pas d'la tarte!
12.	Juillet 1983	Une fourmi flottait dans sa margarita
13.	Septembre 1983	Apprivoiser l'informatique
14.	Novembre 1983	Les femmes veulent renégocier le syndicalisme
16.	Mars 1984	Simone de Beauvoir, féministe
17.	Mai 1984	Marie Cardinal, entrevue
18.	Juillet 1984	*Histoires d'amour et d'eau salée*
19.	Septembre 1984	OH BOY! Jean-Paul et l'Église des hommes
20.	Octobre 1984	Spécial U.S.A.: Les Américaines et le pouvoir
21.	Novembre 1984	Quelle voyageuse êtes-vous?
22.	Décembre 1984/ Janvier 1985	Spécial littérature pour enfants
23.	Février 1985	Vive les sages-femmes!
24.	Mars 1985	Les féministes se critiquent!
25.	Avril 1985	La garde partagée, piège ou libération?
26.	Mai 1985	Lise Payette fait le point
27.	Juin 1985	Louise Roy à la CTCUM: Fera-t-il beau dans le métro?
28.	Juillet 1985	Tenter l'érotique
29.	Septembre 1985	Le phénomène Marois
30.	Octobre 1985	Diane Dufresne all-dressed
31.	Novembre 1985	Des hommes pour le dire
32.	Décembre 1985/ Janvier 1986	Le pouvoir a-t-il un sexe?
33.	Février 1986	Parlez-nous d'amour!
34.	Mars 1986	Enfin libérées!
35.	Avril 1986	Tout ce que vous ne voulez pas savoir sur le cancer
36.	Mai 1986	Chinoises: Les temps modernes
37.	Juil./Août 1986	L'été meurtrier: Spécial sueurs froides
38.	Septembre 1986	Parlez-vous française?
39.	Octobre 1986	Élections municipales: Combien seront élues?
40.	Novembre 1986	MTS: Mortelles pour la vie amoureuse

Nous en avons d'autres en réserve.
Complétez dès maintenant votre collection La Vie en rose en nous faisant parvenir le coupon ci-après. Chaque numéro ne coûte que 2,95 $.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Code postal _____

Téléphone _____

Ci-inclus un chèque ou un mandat-poste au *montant* de _____ $.
2,95 $ par numéro

LA VIE EN ROSE
3963 rue St-Denis Montréal (Québec)
H2W 2M4

Veuillez encercler les numéros que vous désirez recevoir.

3 4 7 8 10 11 12 13
14 16 17 18 19 20 21 22
23 24 25 26 27 28 29 30
31 32 33 34 35 36 37 38
39 40

La Roue

DU FEU SECRET. Janou Saint-Denis, Éd. Leméac, Montréal, 1985, 300 p.

«Elle s'est promenée de la Casanous au Cargo/ La reine des nuits de poésie de Montréal/ On dirait un ovni. Always on/ On connaît son rire. Ses performances/ Ses désirs/ De fête illimited.» — Jean-Paul Daoust

En liminaire de ce livre, des poètes rendent hommage à Janou. Pour ses 25 ans de vie «poétique». Pour tout ce qu'elle est dans l'audace absolue des nuits littéraires de cette ville. Quand Jean-Paul Daoust ajoute, aux lignes citées plus haut, qu'on pourrait lui faire un «garden party sur le World Trade Center», il a raison. Tout le monde y serait. Avec ou sans paillettes, mais jamais sans champagne pour fêter celle qui depuis tant d'années incarne «La Bohême» de cette ville.

Elle écrit, lit, dit ses textes comme on donnerait son âme, sans retenue aucune. Elle a ce que certain-e-s appelleraient «une vocation», car elle ne cesse jamais, tant que des poètes écrivent, vont dans ses soirées, disent quelques mots, un poème, une chanson... un rien qui leur est tout et fait que la parole ne meurt jamais dans l'oeil d'une poésie toute marginale, tout ignorée soit-elle.

Tous les mercredis, de septembre à mai, avec ou sans argent, Janou anime sa Place aux poètes. La reine reçoit. Ouvre grandes les portes du palais d'écriture. Entrent celles et ceux qui détiennent les mots de passe. Qui portent en eux-elles la flamme. À La Chaconne, où se retrouvent maintenant les affamé-e-s de poésie, les averti-e-s et ceux-celles qui passent pour voir, Janou est là, immuable, défiant modes et temps. Elle a connu Gauvreau, Garneau et Saint-Denis, elle a perdu tant d'ami-e-s, en a gagné tant d'autres, a inscrit sa poésie dans la parole des villes avant de la mettre sur papier, s'est promenée à travers le monde et a promené son monde avec elle, fidèle à elle-même, à la poésie et aux poètes avant toute chose.

ANNE-MARIE ALONZO

REGARDEZ-MOI

Anita Brookner, traduit de l'anglais par Fanchita Gonzalez Batlle, Éd. La Découverte, Paris, 1986, 226 p.

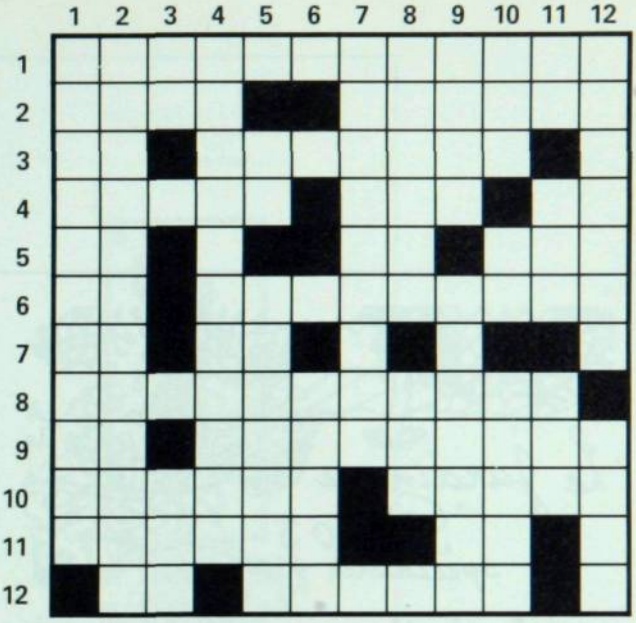
J'allais écrire: «Je sors enchantée de ce livre.» Je me corrige: je n'en sors pas du tout. Il demeure avec moi, *en* moi, avec son poids de solitude, son ironie courtoise et tout anglaise qui cache les pires blessures, ses joies d'écriture, ses détresses de vie.

Anita Brookner, l'auteure, est spécialiste de la peinture française du XVIII[e] siècle et professeure d'histoire de l'art au prestigieux Institut Courtaud de Londres. Depuis 1981, elle publie un roman chaque année: ce sera d'abord **A Start in Life** qui sera suivi de **Providence** puis de **Regardez-moi** (le premier titre jusqu'ici traduit en français), de **Hôtel du Lac** (qui obtint en 84 le prix Booker), et tout récemment de **Misalliance**. Jane Austen, Virginia Woolf et Ivy Compton-Burnett peuvent dormir en paix: la grande tradition des romancières anglaises est assurée.

Frances, la protagoniste, est documentaliste dans une petite bibliothèque d'histoire de l'art. Sa vie semble aussi bien rangée que les documents qu'elle classe, mais sous ses dehors bien élevés, elle écrase de solitude. La chance qu'elle a d'y échapper lui sera soutirée par de faux amis, et elle continuera d'être la spectatrice passionnée, attentive et ironique de la vie des autres. Un désespoir tranquille, un très grand roman.

LOUISE GAREAU-DES BOIS

LES CASES DE TANTE LUCIE



HORIZONTALEMENT

1. «Annuelles!», exigeaient les curés.
2. Un texte peut l'être, une pièce aussi (masc.)/ Ronfla comme un avion.
3. L'équivalent à Québec du RCM montréalais... jusqu'à novembre 1986./ Pas besoin d'être pape pour y faire des bulles.
4. Admiré des vaches, il se tortillait au pays de Ti-Coune./ Union des écrivaines délinquantes./ Préfixe qui boute le possible hors de France.
5. Noitcnojnoc./ Né à l'envers./ L'«isme» le rend insupportable.
6. Radian./ «Je le ferai malgré Reggie», dit-elle.
7. Voyelles qui raffermissent le cou./ Moitié d'idiot au Québec.
8. Couples qui partouzent librement, comme Reagan et Mulroney aimeraient le faire économiquement.
9. Nicole Tremblay./ Illustrées par 9a.
10. Font l'envie des curés./ Famille nombreuse.
11. Début d'une ère./ Jumelles ou grand-père.
12. Désiré ou non, le voilà!/ En Thaïlande, elles comprennent le siamois.

VERTICALEMENT

1. Patiente toujours impatiente.
2. Ghetto d'emploi féminin menacé par de nouvelles technologies.
3. Coeur généreux, dent dure./ D'or, il joue aux cartes.
4. État moins favorable aux enfants.
5. Est fêté partout le premier./ Beaucoup d'enfants le font à leur gardienne.
6. Banlieue résidentielle du Caire.
7. Reconnaîtrait ses torts.
8. Elles choisissent un peu plus./ Mis, en tous sens.
9. Terre, en mythologie scandinave./ Prétexte éculé? C'est à voir.
10. Orchestre métropolitain de Sorel./ Ère inachevée./ Américain rouge et noir qui rampe dans les fourrés.
11. Note./ Vaut bien le Métro./ Celui de la semaine, autrefois, était bien coté.
12. Frères qui ne font qu'un./ Celle des poules mouillées vaut bien celle des Ewing.

SOLUTION DANS LE PROCHAIN NUMÉRO
LUCIE GODBOUT

SOLUTION DU N° 43

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	C	A	S	T	A	F	I	O	R	E	■	C
2	H	■	U	■	C	O	N	S	■	■	G	I
3	A	■	S	C	H	R	O	E	D	E	R	■
4	R	■	A	■	E	T	■	R	O	D	E	O
5	L	I	N	U	S	■	D	A	N	■	■	P
6	I	R	I	S	■	M	■	■	A	I	M	E
7	E	■	T	■	M	A	F	A	L	D	A	■
8	■	M	A	R	C	I	E	■	D	■	R	T
9	N	I	■	E	■	L	L	I	■	V	I	A
10	■	M	A	N	O	L	I	T	O	■	■	L
11	C	A	■	E	■	O	P	E	R	A	■	O
12	L	I	B	E	R	T	E	■	E	L	A	N

Le Jardin de "PANOS"
spécialités grecques

ouvert: 12 - 12 p.m 521, duluth, est
(514) 521-4206

APPORTE TON VIN

La p'tite bouffe

Cuisine Française
et Espagnole

536, Duluth Est, Montréal, Tél.: 843-5777

Le Café Cherrier

LE LIEU DE RENDEZ-VOUS IDÉAL !

UNE PETITE BOUCHÉE PEUT-ÊTRE ?

OU PLUS TARD, APRÈS LE SPECTACLE
• • •

3635, ST-DENIS (ANGLE CHERRIER)
POUR RÉSERVER : 843.4308

Benoît Marleau et sa troupe
vous présentent

CHEZ MARLEAU
3ième année en prolongation
CAFÉ

Les lundis internationaux

Le Brunch du dimanche
de 11h30 à 15h un menu complet et varié à votre guise, agrémenté d'un défilé de mode. en collaboration avec la Boutique REVENGE
Mettant en vedette un couturier québécois

Les mardis de dégustation
Vins & Fromages.

Le 5 à 7 du dimanche
Menu spécial et gratuit pour les enfants de moins de 12 ans (2 enfants par couple)
Bon dimanche en famille

Toutes les personnes qui participeront aux brunchs/ lundi international/mardi dégustation, courent la **chance de gagner:**

un voyage à Paris
pour deux personnes

En collaboration avec: PASSEPORT FRANCE

Règlement disponible Chez Marleau

7 jours par semaine
de 11h30 à 1h am
Le samedi ouverture à 17h
Réservation encore disponible

Salons privés pour groupes

323 est, rue Roy **849-6016**

DES RESTAURANTS

RESTAURANT FRANÇAIS
3834, rue St-Denis
Montréal, Qué.
H2W 2M2 tél.: 844-0997

5322, BOUL. ST-LAURENT
MONTRÉAL, QUÉBEC
H2T 1S1
(514) 273-7499

RESTAURANT
Prévost & Cie
CUISINE SPONTANÉE

La Camargue

Le restaurant "spécial" du Plateau
Musique baroque du XVII et XVIII

Table d'hôte 12,95 $

Salade Niçoise
et au choix
Soupe de poissons
Escargots au beurre d'ail
Assiette de charcuterie
et au choix
Tournedos grillé Maître d'hôtel
Lapin à la moutarde et basilic
Crevette au poivre vert
Gigot d'agneau aux herbes de Provence
Cuisses de grenouilles au beurre d'ail
Noix de veau à la sauce madère
et
dessert du jour
et
café ou thé

3890 St-Denis
845-1427
(Bienvenue au groupe de 10 à 50)

Restaurant
Gargantua & Pantagruel
Accomodation pour groupes.
3873, rue St-Denis Pour réservation:
Montréal, Qué. Tél.: 843-6317

Restaurant
L'Oiseau du Paradis
Cuisine Végétarienne

3440, rue Durocher
Montréal, QC, H2X 2E2
845-0076

BIEN SYMPATHIQUES...

FICTION

NOUVELLES, George Sand, Éd. Des Femmes, Paris, 1986, 441 p. Aurore Dupin, dite George Sand, n'avait pas 30 ans lorsqu'elle écrivit ces cinq nouvelles qui marquèrent le tout début de sa carrière d'écrivaine.

DOUBLURES, Marie Redonnet, Éd. P.O.L., Paris, 1986, 77 p. Des contes. Écrits à vive allure, dans un style éclair vif et droit. Un livre tout mince à lire en cadence.

L'ÎLE DE L'ÉTERNEL RETOUR, Paule Marshal, traduit de l'américain par J.P. Carasso, Éd. Balland, Paris, 1986, 534 p. Un livre «monumental» dans tous les sens du mot, une saga antillaise contée par une auteure noire américaine qui se place d'emblée parmi les plus grand-e-s.

DU SANG SUR LE SOL DE LA SALLE À MANGER, Gertrude Stein, traduit de l'américain par Martine Bourdeau, Christian Bourgois éditeur, Paris, 1984, 122 p. «J'ai essayé d'écrire un roman policier, écrivait Gertrude en 1933, (...) c'était une très bonne histoire de détective mais personne ne détectait rien sauf la conversation alors après tout ce n'était pas un roman policier.»

TERRITOIRE DE LA LUMIÈRE, Yuko Tsushima, traduit du japonais par Anne et Cécile Sakaï, Éd. Des Femmes, Paris, 1986, 255 p. Étonnante romancière japonaise qui nous donnait déjà, aux mêmes éditions, **L'Enfant de fortune.**

THÉÂTRE

MADEMOISELLE AUTOBODY, Éd. des Folles alliées, Québec, 1987. Après **Enfin Duchesses!**, Les Folles alliées publient **Mademoiselle Autobody**, pièce qu'elles ont créée à l'hiver 1985.

TEXTES ET ESSAIS

ROMY, Catherine Hermary-Vieille, Éd. Olivier Orban, Paris, 1986, 256 p. L'histoire d'une femme qui savait exister au-delà de ses rôles, par la merveilleuse auteure du **Grand Vizir de la nuit**, Prix Fémina 1981.

FÉMININS SINGULIERS, PRATIQUES D'ÉCRITURES: BROSSARD, THÉORET, Renée Berthe-Drapeau, Éd. Triptyque, Montréal, 1986, 118 p. Un essai tout poétique qui étudie-explore **Le Sens apparent** de Nicole Brossard et **Nous en reparlerons sans doute** de France Théoret.

LE CAIRE, Claude Michel Cluny, Éditions du Champ Vallon, coll. «Des villes», 1985, 125 p. Une collection originale où des auteur-e-s écrivent/décrivent certaines villes. De petits bijoux de livres.

L'ÉCRITURE INTIME, revue Arcade, no 12, Montréal, 1986, 89 p. Cette revue littéraire est une initiative importante et nécessaire pour la diffusion de l'écriture des femmes.

WITH A DAUGHTER'S EYE, Mary Catherine Bateson, Éd. Pocket Books, Washington Square Press, 1985, 304 p. (en anglais). Margaret Mead et Gregory Bateson vus par leur fille, un livre prenant qui raconte en toute candeur l'histoire d'une famille extraordinaire.

MY LIFE A LOADED GUN, Paula Bennett, Ed. Beacon Press, Boston, 1986, 300 p. (en anglais). À propos de trois femmes en colère, trois poètes, Emily Dickinson, Sylvia Plath et Adrienne Rich, qui ont écrit comme elles ont vécu: passionnément.

CHRONIQUES PARISIENNES 1836-1848, Delphine de Girardin, Éd. Des Femmes, Paris, 1986, 498 p. Cette Delphine réussit, au XIXe siècle, à s'imposer comme la première grande journaliste française.

LETTRES DE LA PRINCESSE PALATINE (1672-1722), Éd. Mercure de France, Paris, 1985, 523 p. Une correspondance princière qui forme la chronique la plus drue, la plus animée, sans doute la plus véridique du règne de Louis XIV. À lire pas seulement pour l'Histoire mais aussi pour le plaisir.

ALICE JAMES, UNE BIOGRAPHIE, Jean Strouse, traduit de l'anglais par Marie Tadié, Éd. Des Femmes, Paris, 1985, 536 p. Tout comme Claudel et d'autres, Henry James avait une soeur, une de ces soeurs intelligentes, voire géniales, qui cachaient leur talent ou l'exprimaient avec désespoir.

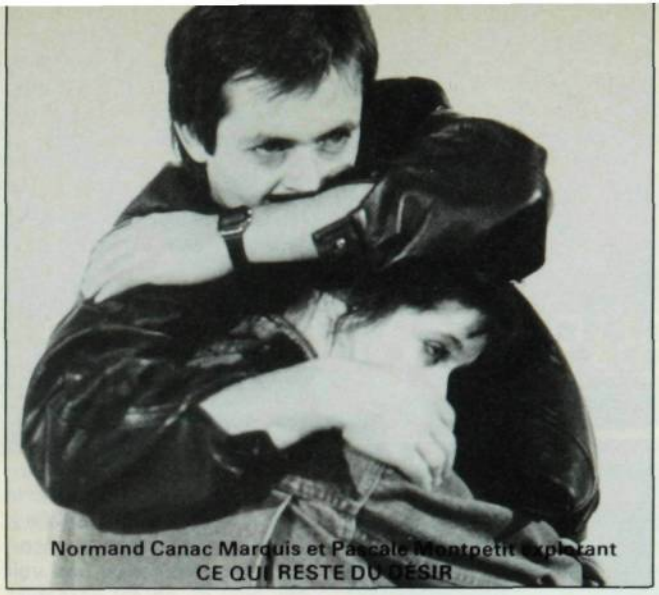
POÉSIE ET PROSE

PREMIÈRE APPARITION AVEC ÉPAISSEUR, Esther Tellermann, Éd. Flammarion, coll. «Textes», Paris, 1986, 122 p. «Tout commence comme un journal métaphysique qui rendrait compte au plus près des mouvements imperceptibles du quotidien.» D'une sobriété qu'on envie.

SEPT PASSAGES DE LA VIE D'UNE FEMME, Jacqueline Risset, Éd. Flammarion, coll. «Poésie», Paris, 1985, 127 p. Poésie d'une troublante modernité, écriture belle, de la beauté des mémoires amnésiques.

LOYALTY TO THE HUNT, Dorina Michelutti, Éd. Guernica, Montréal, 1986, 54 p. D'un côté des textes italiens, de l'autre le même thème travaillé en anglais. À lire. Absolument. Dans toutes les langues.

ANNE-MARIE ALONZO



Normand Canac Marquis et Pascale Montpetit explorant CE QUI RESTE DU DÉSIR

Photo: C. Girard

THÉÂTRE

Du 12 mars au 4 avril, Louisette Dussault revient sur scène au Théâtre d'aujourd'hui dans une pièce qu'elle a écrite, intitulée **Pandora**. Une femme enfermée dans un appartement, à Paris, règle ses comptes avec son père décédé. Mise en scène: Michèle Magny. Du mardi au samedi à 20 h 30 et le dimanche à 15 h, au 1297, rue Papineau. Réservations: (514) 523-2000.

La Grosse Valise, compagnie de théâtre spécialisée dans l'art du jeu masqué, présente jusqu'au 8 mars **Masque'n tape**, spectacle conçu et interprété par l'équipe permanente de La Grosse Valise. Mise en scène: Paul Buissonneau. Au 1371, rue Ontario Est. Réservations: (514) 526-6582.

Du 12 mars au 4 avril, le Théâtre Petit à petit présente une pièce écrite et mise en scène par Claude Poissant, intitulée **Ce qui reste du désir**, où des personnages de 35 ans se retrouvent coincés entre l'ordre et la démesure. Du mardi au samedi à 20 h 30, à la salle Fred Barry, au 4353, rue Sainte-Catherine Est. Réservations: (514) 253-8974.

Le Théâtre du Mitan présente **La Chambre froide**, de Margot Lemire, Mise en scène: Alice Fondard. Au Centre d'essai de l'Université de Montréal, 2332, boul. Édouard-Montpetit, les 26, 27 et 28 mars et les 2, 3 et 4 avril, à 20 h 30. Réservations: (514) 343-7682.

Du 18 mars au 12 avril, le Théâtre de la Nouvelle Lune présente **La Poche parmentier**, comédie de Georges Pérec, mise en scène par France Arbour. Sur un mode fantaisiste, cette pièce raconte l'histoire de la pomme de terre et celle du théâtre. Du mercredi au dimanche à 20 h, au Restaurant La Bodega, 3456, avenue du Parc. Réservations: (514) 277-8320.

Jusqu'au 22 mars, Le Théâtre de la Rallonge Inc. présente **Le Syndrome de Cézanne**, une intrigue policière qui mêle réalisme et imaginaire, écrite par Normand Canac-Marquis et mise en scène par Lorraine Pintal. À la Licorne, 2075, boul. Saint-Laurent. Réservations: (514) 843-4166.

EXPOSITIONS

Jusqu'au 15 mars, la Galerie Dare-Dare, présente des photographies, photocopies et dessins de **Suzanne Girard**, **Marik Boudreau**, **Marie-Hélène Robert**, **Suzanne Valotaire** et **Rachel Boucher**. Du mercredi au vendredi, de 12 h à 18 h, au 1320, rue Laurier Est. Du 7 au 28 mars, le Projet culturel de solidarité avec le Guatémala présente l'exposition de **Freda Gutman**, intitulée «Guatemala! Le Chemin de la guerre», et celle de 20 femmes artistes, intitulée «Le Projet de reconstruction», à la Galerie Powerhouse. Simultanément, l'oeuvre de **Barbara Lounder**, «Trouble Dolls», sera présentée à la Galerie Articule.

DANSE

Les 19, 20 et 21 mars à 20 h 30, la jeune chorégraphe Isabelle Van Grimbe, entourée de danseur-euse-s professionnel-le-s montréalais-es, se produira dans un spectacle chorégraphique signé par elle et intitulé **Courants**, sur une musique de David Gossage. Au Centre culturel Calixa-Lavallée. Prix d'entrée: 6 $. Réservations: (514) 843-4948.

Après trois ans d'absence, le Toronto Dance Theatre revient à Montréal les 11, 12, 13 et 14 mars à 20 h 30, à la salle Marie-Gérin Lajoie de l'Université du Québec à Montréal, 1455, rue Saint-Denis. Billets en vente au coût de 14 $ (adultes) et 8 $ (étudiants et âge d'or) aux guichets de l'UQAM. Réservations: (514) 282-3456.

CINÉMA

Du 11 au 15 mars, Vidéo femmes fêtera le dixième anniversaire du Festival des filles des vues, toujours à Québec. Le 11 mars, en soirée d'ouverture, le film d'Anne Wheeler, **Loyalties**, sera présenté au cinéma Cartier. Pour plus de renseignements, communiquez avec Vidéo femmes au (418) 692-3090.

STRIP FÉMINISTE PAR HIRA FALARDEAU

COUP DE FOUDRE

MINUIT 1/4, disque de Marie-Claire Séguin, chez Kébec-disque, paroles de M.-C.S., Hélène Pedneault, Daniel Deshaime et François Cervantès, musiques de M.-C. Séguin. Bon: est-ce que j'oserai, pour la troisième fois aujourd'hui, remettre le dernier disque de Marie-Claire Séguin en haussant un peu le volume? Oui, il semble bien. C'est donc clair: j'ai un coup de foudre. Je ne sais si c'est comme ça pour tout le monde, les coups de foudre avec les microsillons. Moi, quand ça m'arrive, je les écoute de façon un peu obsessionnelle. Assez fort pour qu'ils envahissent l'espace et donnent le ton à mon environnement. C'est alors comme un dialogue. Je me laisse parler des choses que je suis et ma réponse est de redonner son à cette voix. Sans cesse.

Ce que j'aime dans **Minuit 1/4**, c'est l'accent résolument moderne pour parler des choses hors du temps: l'amour, la violence... Et le rythme rapide, enlevant, avec cette voix, cette merveilleuse voix, chaude et puissante qu'a Marie-Claire Séguin.

Je compte autour de moi aujourd'hui plus de femmes seules qu'en amour. Des femmes rationnelles, autonomes, passionnées qui tombent en amour de temps à autre... et se retrouvent, assez rapidement, seules à nouveau. Un bon soir, elles se mettent à rêver secrètement, puis plus ouvertement, d'un amant «durable». Dans **Quand la ville dort** et **Prends une chance**, Marie-Claire Séguin parle de ces femmes. C'est plein d'espoir, de clins d'oeil, de désirs de complicité: «J'aurais aimé te parler comme à un vieil amant.»

Il est minuit et quart, Marie-Claire

Ces attentes des femmes d'aujourd'hui à l'égard des hommes, elle les évoque aussi avec **Passez messieurs** et **On y perd, on y gagne**, deux chansons écrites en collaboration avec Hélène Pedneault comme la très sensuelle **Montréal mauve**. La passion et la poésie s'embrassent si délicatement dans cette chanson («La lune est maigre, on voit ses os») qu'on est agréablement émue. Comme à l'écoute des derniers sillons qui, après des milliers d'auditions maintenant, me font toujours frissonner. Dans **Les Beaux Moments** en effet,le son s'enfle, la voix de Marie-Claire s'élève... Mon âme de politicologue parfois fatiguée y trouve une complice. Écoutez ceci: «L'histoire est un mauvais rêve qui laisse des traces. De jour en jour, de peur en peur, l'homme se glace. La grande horreur est que l'on s'habitue. La laideur ne se voit plus.»

Photo: Suzanne Langevin

HÉLÈNE SARRASIN

COUP DE POING

ROCK ET BELLES OREILLES, émission humoristique, Télé Quatre Saisons, vendredi 19 h 30, reprise samedi 22 h 30. Petite misère! Que c'est lourd l'humour quand c'est pas drôle! Vous arrive-t-il, comme moi, de tomber par hasard sur **Rock et Belles Oreilles**? Cinq *yuppies* (en fait, il y a une fille — Chantal Francke — qui se tape tous les rôles de fille, mais elle n'apparaît pas au générique, c'est rien qu'une fille, elle n'existe pas, oublions-la) en début de trentaine se font passer pour des adolescents (la jeunesse est à la mode) copains, copains, à la vie à la mort (ils dorment tous ensemble — mais sans la fille — sans se laver les pieds), et exécutent devant nous, comme si cela devait nous intéresser, des séances d'amateurs qui ont peut-être amusé, dans le temps, on ne sait jamais, leurs camarades de l'école primaire.

Tsé veu dire...

On leur a dit que l'humour n'est pas gratuit. Il faut trouver une cible et viser juste. Ils en ont trouvé plusieurs: les vieillards, les malades, les assistés sociaux, les infirmes, les niaiseux de tout acabit et même, oh! quel courage! Fernand Gignac et l'agence de voyage Viau. Jusque-là, ça va. (Jean-Guy Moreau et Marc Favreau visent plus haut, côté cible, mais enfin...) Mais alors, on attend la suite, le propos, l'action, la démonstration, la chute, n'importe quoi... *Rien* ne vient. Textes incohérents, vocabulaire approximatif, fausses improvisations, errance: nos cinq comiques n'ont rien à dire, ou ne savent pas ce qu'ils veulent dire, ou ne savent pas comment le dire. Moi, comme public, je n'ai plus le choix: j'entre de plain-pied dans mon siècle: l'âge d'or du *tsé veu dire*. C'est fatigant, le *tsé veu dire*, ça ne détend pas le *tsé veu dire*, ça peut même énerver beaucoup le *tsé veu dire*! Ding et Dong en savent quelque chose: ils nous font rire en se moquant du *tsé veu dire*.

Quand je regarde **Rock et Belles oreilles**, je m'ennuie des Cyniques qui, si mes souvenirs sont bons, avaient quelque chose entre les deux oreilles.

Photo: Marc Drolet

MICHELINE LA FRANCE

AVEC VOUS
POUR BÂTIR L'AVENIR SUR DU SOLIDE

Vous avez besoin d'aide pour établir solidement votre programme de protection et de sécurité financières?

Communiquez avec nos experts.
Ils sauront vous guider pour bâtir un programme parfaitement adapté à vos besoins.

- Assurance-vie individuelle
- REÉR
- Rentes garanties et viagères
- Assurance collective (salaire, maladie, vie)
- Rentes collectives
- Planification financière et successorale

LA SAUVEGARDE
COMPAGNIE D'ASSURANCE SUR LA VIE
une institution du mouvement desjardins

Siège social: 1, Complexe Desjardins,
Montréal (Québec) H5B 1E2 (514) 285-7700

SI LE TRAVAIL M'ÉTAIT CONTÉ... AUTREMENT

RASSEMBLEMENT '87 DES FEMMES DE LA CSN

SAMEDI 4 AVRIL · 9H00
PALAIS DES CONGRÈS · MONTRÉAL

CSN

Graphisme et illustration : France Tardif